GAZETTE ANECDOTIQUE

TREIZIÈME ANNÉE — TOME I

GAZETTE ANECDOTIQUE

LITTÉRAIRE, ARTISTIQUE

ET BIBLIOGRAPHIQUE

PUBLIÉE PAR G. D'HEYLLI

Paraissant le 15 et le dernier jour de chaque mois

TREIZIÈME ANNÉE — TOME I

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue de Lille, 7

M DCCC LXXXVIII

AP
20
G25
année 13
t. 1

LIBRARY
UNIVERSITY OF TORONTO

321441

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 1 — 15 JANVIER 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Une Délégation de l'Institut à Bruxelles. — Le Nouveau Directeur de l'Opéra-Comique. — MM. Porel, Émile Bergerat et Émile Blémont. — Mort de M. Chantelauze. — Discours de M. François Coppée. — Théâtres.

Varia : Les Décorations au XVIe siècle. — Propriété nationale. — Une Lettre de Bouvin. — Décadents et Anti-décadents.

Petite Gazette. Nécrologie.

Variétés : Le Tombeau du Cardinal de Retz. — Un Drame de Musset.

28 décembre.

LA QUINZAINE. — Une délégation de l'Institut s'est rendue aujourd'hui à Bruxelles pour remettre à M. le duc d'Aumale une médaille commémorative de la donation de Chantilly. Cette délégation était composée de MM. Renan, Camille Doucet, vicomte de Laborde et Chaplain, graveur et auteur de la médaille. M. Renan

a prononcé une courte allocution en remettant cette médaille au prince, lequel a répondu quelques mots de remerciements et a ensuite serré avec émotion la main de ses collègues et les a retenus à déjeuner.

La médaille de Chaplain a un diamètre de 9 centimètres environ. D'un côté est tracé le profil du duc d'Aumale ; de l'autre est représentée une vue de Chantilly. Trois exemplaires, en or, en argent et en bronze, ont été remis au duc d'Aumale. Les membres de l'Institut pourront seuls avoir cette médaille, moyennant souscription. Enfin, plus tard, lorsque l'Institut aura définitivement pris possession du legs princier qui lui a été fait, les lauréats des prix provenant des revenus de Chantilly recevront en même temps un exemplaire en bronze de la susdite médaille.

— La question, pleine de difficultés, relative à la direction de l'Opéra-Comique s'est heureusement dénouée aujourd'hui. M. Jules Barbier, qui avait d'abord les plus grandes chances, a été écarté faute d'entente possible entre lui et la commission des auteurs dramatiques. En effet, presque tout le répertoire moderne de l'Opéra-Comique est dû, quant aux livrets, à M. Jules Barbier, qui eût été ainsi trop souvent juge et partie dans sa propre cause.

M. Louis Paravey, directeur du Grand-Théâtre de Nantes, a été appelé à prendre la succession de M. Carvalho. Né au Havre en 1850, et fils d'un ancien arma-

teur de cette ville, le nouveau directeur a d'abord été lui-même artiste dans des troupes lyriques de l'étranger et de la province. En 1878, il a chanté momentanément à la salle Favart; on l'a même entendu, il y a deux ans, au théâtre lyrique du Château d'Eau. Ayant quitté la scène, il a été successivement directeur des Grands-Théâtres de Bordeaux et de Nantes.

2 janvier 1888.

M. Porel a, en ce moment, deux grosses querelles littéraires sur la planche. Et d'abord, Émile Bergerat lui reproche, en termes presque sanglants, de lui avoir refusé, après le lui avoir commandé, un drame en vers tiré du *Capitaine Fracasse*, de feu son illustre beau-père. C'est une simple question de forme qui sépare le directeur et l'écrivain. La pièce doit-elle être en vers? doit-elle être en prose? Il paraît, d'après Bergerat, que Porel l'avait commandée en vers; mais, d'après Porel, c'est tout juste le contraire, il la voulait en prose afin d'avoir le plus possible du texte même de Théophile Gautier transporté dans la pièce. Ces messieurs ont échangé, à ce propos, des lettres aigres-douces, — plus aigres que douces, — et se sont renvoyé la balle, sans que la question ait été pour cela plus éclaircie. Elle n'est pas encore vidée; mais un accord interviendra, et nous verrons certainement quelque jour *le Capitaine Fracasse* à l'Odéon, où Porel

montera cette curieuse pièce avec son goût et sa prodigalité ordinaires.

— Autre querelle du même Porel avec Émile Blémont, qui prétend que dans l'adaptation de Shakespeare, de Louis Legendre, *Beaucoup de bruit pour rien*, que joue en ce moment l'Odéon, l'auteur s'est inspiré d'un drame dudit Blémont antérieurement communiqué par lui-même à Porel. — Mais ici le principal élément d'information fait défaut, c'est-à-dire la pièce même de M. Blémont qui a pour titre *Roger de Naples*, et qui n'est pas encore publiée. En attendant, l'auteur, qui se prétend lésé, vient de transporter l'affaire devant le comité de la Société des auteurs dramatiques.

3 janvier.

Notre excellent ami Chantelauze (François-Régis), l'éminent auteur de travaux historiques[1] couronnés par l'Académie française, et qui était candidat à l'un des fauteuils vacants, est mort aujourd'hui à l'âge de soixante-sept ans. Il était né le 23 mars 1821.

Par son testament, Chantelauze a légué à la Bibliothèque de l'Institut ses collections de manuscrits, de livres, de portraits et d'estampes sur le XVIIe siècle,

1. Trois volumes sur le cardinal de Retz (*l'Affaire du chapeau* et *ses Missions diplomatiques à Rome*); *Louis XIV et Marie Mancini*; *Marie Stuart, son procès et son exécution*; *Louis XVII au Temple*; *Saint Vincent de Paul et les Gondi*; un volume de *Portraits historiques*, etc.

collections qui comprennent un grand nombre de cartons et de volumes, où se trouvent des pièces uniques et d'une haute valeur artistique ou littéraire.

Nous ne nous étendrons pas sur la vie et la carrière littéraire de cet écrivain d'élite : nous aimons mieux reproduire ici le charmant discours que François Coppée a prononcé, à ses funérailles, et qui contient tous les détails d'une véritable et définitive biographie.

Messieurs,

Celui à qui nous venons adresser un suprême adieu était de ces hommes chez qui la modestie égale le mérite ; de plus, il avait en toutes choses un goût singulièrement délicat, et sa mémoire s'offenserait des pompes et des exagérations ordinaires d'un éloge funèbre. Il convient cependant qu'un ami retrace en traits rapides, devant le cercueil de cet historien d'élite, une vie consacrée tout entière au travail et au besoin de la vérité.

Né d'une excellente famille forézienne, à qui le gouvernement de la Restauration a dû un ministre fameux par son dévouement et sa fidélité, François-Régis Chantelauze débuta, jeune encore, dans la diplomatie ; mais il abandonna bientôt cette carrière pour se livrer exclusivement à sa passion des recherches historiques, et l'on peut dire que, depuis plus de trente ans, son existence a été celle d'un bénédictin. Vous vous rappelez, vous tous, ses amis, son étroit cabinet de la rue Jacob, qui n'avait d'ailleurs d'une cellule que la dimension, car il était orné des livres précieux et des purs objets d'art patiemment réunis par ce fureteur à l'instinct infaillible, par ce collectionneur dont les rares heures de loisir se passaient chez les bouquinistes et chez les marchands de curio-

sités. C'est là que, solitaire et sédentaire, pendant des années et des années, sans se reposer un seul jour, il est resté courbé sur sa lente et sûre besogne; c'est là que ses beaux yeux pleins de lumière, clos, hélas! à jamais, cherchaient sans cesse, dans l'amoncellement des volumes et des dossiers ouverts, la page suggestive, la phrase d'où jaillit la certitude, le mot évocateur et révélateur ; c'est là que cet infatigable ouvrier débrouillait de ses doigts agiles l'écheveau des intrigues de la Fronde ; c'est là que ce juge clairvoyant, et doué d'une pénétration pour ainsi dire géniale, devinait jusqu'aux plus secrètes arrière-pensées d'un personnage qu'il admira toujours sans en être jamais dupe, de ce Catilina français dont il a peint un portrait impérissable, de ce cardinal de Retz, dont il disait à Sainte-Beuve, dans une charmante saillie : « Auprès de lui, Talleyrand n'est qu'un enfant de chœur. »

Le cardinal de Retz! Désormais ce nom ne sera plus prononcé sans qu'on parle de Chantelauze. Sans doute il a d'autres titres à la reconnaissance des lettrés et des érudits. Son étude sur le procès de Marie Stuart lui a mérité l'admiration et les éloges de Mignet, du maître qui connaissait le mieux, à coup sûr, ce drame pathétique. Je sais peu de pages plus terribles, dans leur simplicité, que celles où Chantelauze a établi, sur la captivité, sur les souffrances, sur la mort du Dauphin au Temple, des vérités définitives. Mais l'œuvre maîtresse de notre ami, c'est son *Cardinal de Retz* ; et, bien que le monument soit inachevé, on chercherait en vain, dans les plus formidables labeurs littéraires, quelque chose de comparable à ces huit gros volumes compacts, écrits d'un style clair, sobre et substantiel, où rien n'est abandonné à la conjecture et à l'hypothèse, où toutes les assertions sont irréfutablement justifiées, où sont résolues, à force de méthode, de recherche profonde et de robuste critique, toutes les énigmes qu'offrent la vie et le caractère de Paul de Gondi, où est éclairé, en un mot, jusqu'en ses replis les plus obscurs, le

génie puissant et scélérat de ce Florentin d'origine en qui semble avoir revécu l'âme de Machiavel.

Tant de travaux, tant de nobles travaux, avaient naturellement acquis à Chantelauze la haute estime de l'Académie française; elle lui avait décerné, à deux reprises, le grand prix Gobert, et la seule modestie du lauréat l'avait empêché de devenir plus tôt un candidat. Tout récemment, il s'était enfin décidé à cette démarche légitime, encouragé par des amis qui se réjouissaient de lui donner cette marque de leur sympathie. A présent, ce cercueil est là pour prouver une fois de plus, à eux et à lui, la vanité du titre d'immortel. Mais Chantelauze laisse à l'Académie autre chose que le souvenir d'un bon historien et d'un écrivain de race; par une clause généreuse de son testament, il lègue à la bibliothèque de l'Institut ses riches et importantes collections de manuscrits, de livres, de portraits et d'estampes sur le XVIIe siècle, et il acquiert ainsi de nouveaux droits à la reconnaissance et aux regrets douloureux d'une compagnie où sa place était marquée.

Je voudrais encore, Messieurs, vous dire quelques mots des qualités privées de notre ami. Ce très savant homme fut un excellent homme, et, par un phénomène remarquable, celui qui avait appliqué sa pensée à dénouer le nœud des pires intrigues et qui avait démonté, pièce à pièce, le mécanisme dangereux et compliqué d'un cerveau de conspirateur, conserva, jusqu'à la fin de sa vie, la bonté naïve, la candeur d'âme d'un enfant. Mais ai-je besoin d'insister? Vous l'avez tous connu, apprécié, aimé. Vous vous rappelez en ce moment combien cet homme d'éducation exquise avait en même temps de naturel et de bonhomie. Vous avez éprouvé combien il était affectueux, loyal et fidèle; vous avez été gagnés bien des fois par sa gaieté communicative, par la grâce de cet esprit qui s'amusait tant lui-même de ses innocentes malices, par ce bon rire qui venait d'un si bon cœur.

Je ne troublerai pas par plus de paroles l'émotion de vos souvenirs. Disons adieu sans grandes phrases à l'ami qui ne les aimait pas, ou plutôt disons-lui au revoir : car tous ceux qui gardent l'espérance en une vie future ne peuvent se résigner à croire qu'ils le quittent aujourd'hui pour toujours. Il a vécu selon l'honneur, il a été simple et bon, il a beaucoup travaillé. Il est dans le paradis des honnêtes gens.

8 janvier.

Le célèbre collaborateur d'Alex. Dumas, Auguste Maquet, est mort aujourd'hui à son château de Sainte-Mesme (Seine-et-Oise), où il passait la plus grande partie de l'année. Il était né le 13 septembre 1813. C'était un beau, grand et sec vieillard, d'accueil toujours aimable, et qui était en outre un travailleur obstiné. Tout le monde sait quelle part considérable de collaboration doit lui être être attribuée dans les œuvres les plus célèbres d'Alex. Dumas, notamment toute la série des *Mousquetaires*, de *la Dame de Montsoreau*, de *la Reine Margot*, etc. L'Opéra répète en ce moment un grand ouvrage nouveau, en 5 actes, mis à la scène par Maquet, et qui est tiré de *la Dame de Montsoreau*. M. Salvayre en a écrit la musique. Cet opéra sera représenté à la fin du présent mois. Maquet préparait aussi une reprise de *la Jeunesse des Mousquetaires* à l'Ambigu, avec Chelles dans le rôle de d'Artagnan. On peut donc dire que ce vaillant écrivain est mort sur la brèche, et à la veille de nouveaux succès.

9 janvier.

L'impératrice Eugénie, qui a, comme on sait, quitté depuis plusieurs années la résidence de Chislehurst pour aller s'installer à Farnborough, a fait élever, en ce dernier endroit, une chapelle funèbre où ont été transportés aujourd'hui les cercueils de Napoléon III et de son fils le prince impérial. La cérémonie a été toute privée, sans manifestation d'aucune sorte, et l'impératrice malade n'y assistait même pas.

— Le souvenir de Gambetta est toujours demeuré très vivace pour ses admirateurs et pour ses amis. Aujourd'hui a eu lieu, dans la petite maison des Jardies, où Gambetta est mort, une réunion d'environ cent cinquante personnes qui sont venues célébrer le triste anniversaire. Plusieurs discours ont été prononcés par MM. A. Joigneaux, Gustave Isambert, le Dr Métivier, Antonin Proust, etc. La cérémonie s'est terminée par la lecture d'une pièce de vers de M. Étienne Carjat.

Autographes. — Plusieurs ventes intéressantes, dirigées par M. Charavay, ont eu lieu dans ces derniers temps à l'hôtel Drouot. Voici quelques-unes des lettres principales adjugées.

— Daumier, âgé de vingt-quatre ans, et emprisonné pour délit politique, écrit à son confrère Jeanron la lettre suivante :

Prison de Sainte-Pélagie, 8 octobre 1832.

Mon cher Jeanron,

Me voici donc à Pélagie, charmant séjour où tout le monde ne s'amuse pas. Mais moi je m'y amuse, quand ce ne serait que pour faire de l'opposition. Je te promet que je m'arrangeret assez de la pension Gisquet (le préfet de police), si quelquesfois l'idée de mon intérieur, c'est-à-dire de ma famille, ne venait pas troubler le charme d'une douce solitude!!! Je travaille quatre fois plus en pension que je ne fesais lorsque j'étais chez mon papa. Je suis accablé et tyranisé par une foule de cytoyens qui me font faire leur portrait. Je suis mortifié, désolé, peiné, vexé même de ce que tu as de raison qui t'empêche de venir voir ton ami la Gouape, dit Gargantua. Il faut que je sois né pour le sobriquets, car dès mon arrivée ici, comme on se souvenait plutôt de ma caricature que de mon nom, celui de Gargantua m'est resté....

Vendue 40 francs.

— Géricault adresse au peintre Alfred de Dreux une invitation à venir le retrouver à Florence, « où il s'ennuie d'être seul, bien qu'il soit dans la plus belle ville de l'Italie... »

18 octobre 1856.

J'ai ici des connaissances excellentes. Pour vous en donner une idée, j'étais, hier soir, à l'Opéra, dans la loge de l'ambassadeur français. Mes bottes étaient sales et ma toilette fort négligée. Néanmoins, j'ai eu la place d'honneur auprès de Mme la duchesse de Narbonne, qui devait partir le lendemain pour Naples et à laquelle le ministre m'a fortement recommandé. Aussi m'a-t-elle bien engagé à aller la voir à mon

passage. Elle m'a beaucoup parlé de ma modestie et m'a assuré que c'était le cachet du talent. Jugez si c'est flatteur.

Adjugée 100 francs.

— Lettre de Corot à un fabricant de biographies, et qui n'a été payée que 20 francs :

Paris, 5 février 1871.

Monsieur,

D'après votre désir, je vous remets quelques notes biographiques. J'ai été au collège de Rouen jusqu'à dix-huit ans. De là, j'ai passé huit ans dans le commerce. Ne pouvant plus y tenir, je me suis fait peintre de paysages, élève de M. Michalon d'abord. L'ayant perdu, je suis entré dans l'atelier de Victor Berton. Après, je me suis lancé, tout seul, sur la nature, et voilà!

COROT.

— On a vendu 40 francs la lettre suivante de Gavarni écrite dans un moment de misère et de désespérance à l'empereur Napoléon III :

Auteuil, 2 avril 1864.

Sire,

Il n'est pas possible que Votre Majesté sache ce qui se passe, que, par ce fait d'un rapport envoyé du cabinet de l'empereur et que je pouvais pas ne pas prendre au sérieux, j'attends depuis sept mois, cloué dans une insupportable incertitude, et qu'enfin, ce soir, on me fait, au nom du préfet (à son insu sans doute), sommation de quitter ma maison dans vingt-quatre heures! l'indemnité, je ne sais laquelle, ayant été, dit-on, déposée à la caisse de consignation.

Sire, vous êtes l'empereur Napoléon...

GAVARNI.

— Extrait d'une lettre de Courbet vendue 30 francs :

Mes toiles ont produit une grande sensation dans le monde artistique et savant. Il paraît qu'à Francfort comme à Paris j'ai des détracteurs et des partisans terribles; les discussions sont si violentes qu'au casino on s'est vu forcé de placer un écriteau ainsi conçu : « Dans ce cercle il est défendu de parler des tableaux de M. Courbet. »

— Une lettre de Gambetta, « dans la débine », n'a atteint que 40 francs. Elle valait mieux que cela, bien qu'elle fût de l'époque antérieure à la grande célébrité du futur dictateur :

Paris, le 17 décembre 1863.

Mon cher Silvestre,

J'ai grosse maladie faute d'argent, comme dirait maître François; je vous serais bien obligé si vous pouviez me faire toucher les honoraires de l'affaire de Mme Yon.

J'espère que son procès sera gagné, le ministère public a reproduit et appuyé mes conclusions, et le jugement nous sera probablement favorable. Je me confie à vous qui devez mieux et plus vite que personne comprendre l'infirmité dont je parle : aplatissement de bourse. Un mot de réponse métallique si c'est possible.

Votre tout dévoué,
Léon GAMBETTA.

45, rue Bonaparte.

— Lettre de Chateaubriand à Mme Récamier, laquelle contient une prophétie politique qui ne s'est pas

réalisée aussi vite que ce célèbre écrivain l'avait espéré :

26 juin 1831.

Hélas! vous vous trompez; mais, quand je vous écris, j'ai toujours un moment de bonheur. Notre avenir est si obscur et si grave que je ne puis en détacher ma pensée; je suis bien sûr que ceci ne durera pas, mais j'ai déjà calculé que depuis la Révolution les changements de gouvernement arrivent dans un espace moyen de dix à quinze années; c'est la mesure de la patience française.

Vendue 120 francs.

— Curieuse lettre de Louis-Philippe au maréchal Sébastiani, pour lui annoncer son rappel — malgré lui — comme ambassadeur à Londres :

29 janvier 1840.

C'est avec un cœur brisé que je me mets à vous écrire la lettre la plus pénible que j'aye jamais eue à faire. Mais j'ai la *main forcée,* je l'ai dit au conseil, et j'ai annoncé que je le dirais assez haut pour que personne n'en ignore. J'ai vainement fait valoir avec toute la force dont je suis capable les arguments, selon moi, d'une évidence irrésistible qui devaient faire repousser la mesure de votre rappel : tout a été inutile et rien n'a pu calmer l'effroi que causent les clameurs de ceux qui l'exigent. En sorte qu'après de longs et pénibles débats, je me suis trouvé dans l'amère nécessité d'opter entre la dissolution immédiate du ministère et l'engagement (qu'on me proposait à la vérité de tenir secret) de vous rappeler après le mariage de la reine Victoria...

Adjugée 175 francs.

Théâtres. — Le théâtre de la Monnaie, à Bruxelles, a donné, le 28 décembre, la première représentation de *la Gioconda,* opéra de Ponchielli, sur un livret de Boïto imité de l'*Angelo*, drame de Victor Hugo. C'est une nouvelle version de cet opéra, qui est déjà bien connu en Italie. Le succès en a été assez vif, surtout pour la partie chorale et pour les ballets. En outre, la mise en scène en est somptueuse, et l'interprétation très réussie comme ensemble, avec Engel, Séguin, et Mmes Litvinne et Martiny.

— A l'Opéra, le 30, début, dans le rôle d'Amnéris d'*Aïda,* de Mlle Maret, qui a obtenu, aux derniers concours du Conservatoire, un second prix de chant, puis d'opéra. Belle voix de mezzo-soprano, mais avec un médium un peu faible. Le succès n'a été, en somme, qu'incertain. Mlle Maret fera bien de travailler sur des scènes moins importantes avant de reparaître sur celle de l'Opéra.

— Encore trois revues à signaler, les 30 et 31 décembre :

Au Château-d'Eau, *Y a rien d' fait*, 4 actes et 20 tableaux, de MM. Frantz Beauvallet et Henry Arrault, musique de MM. Chautagne et Rose. La soirée n'a été qu'un long échange d'injures entre le public des galeries supérieures et celui de l'orchestre, et la pièce n'a, pour ainsi dire, pas été entendue.

A l'Eldorado, *Paris-Gâchis*, revue en un acte, de

MM. Milher et Numès, musique arrangée par M. Ch. Malo. C'est court et suffisamment leste et amusant.

C'est aux Folies que la meilleure revue a été donnée; elle a pour titre : *Paris-Cancans*, 3 actes et 10 tableaux, de MM. Blondeau et Montréal, avec musique de MM. Vargues, Cieutat et Meyronnet. Elle est amusante, très variée, et moins rebattue que les autres comme intrigue et comme idées.

— Le 4, aux Variétés, heureuse reprise des *Brigands*, opérette de Meilhac et Halévy, musique d'Offenbach, avec Dupuis, Christian, Baron, et Mmes Monthy, Jeanne Thibault, etc. Cette musique endiablée a toujours ses vingt ans; nous voudrions pouvoir en dire autant de certains de ses interprètes, qui, hélas! ne les ont plus assez.

— Le 8 janvier, au concert Colonne, très belle exécution du *Manfred* de Schumann, dont le poème a été adapté, d'après Byron, par MM. Émile Moreau et Wilder. Le succès de cette œuvre magistrale a été très vif; la partie dramatique était confiée à MM. Mounet-Sully, Sylvain, et Mme Segond-Weber, de la Comédie-Française, qu'on a plusieurs fois applaudis et rappelés. Quant à l'orchestre et aux chœurs, si bien dirigés par M. Colonne, ils ont obtenu leur succès habituel.

VARIA. — *Les Décorations au XVIe siècle.* — A propos de l'affaire Caffarel-Limouzin, nous citions, dans notre

numéro du 31 octobre, un passage du *Discours sur les duels*, de Brantôme, relatif à l'abus des décorations. Un de nos collaborateurs nous en signale un autre tout aussi curieux du même auteur et tiré du *Discours sur les dames qui font l'amour et leurs maris cocus*[1].

« Je cognois une grande et habile dame qui fit bailler l'ordre [de Saint-Michel] à son mary, et l'eut luy seul avec les deux plus grands princes de la chrestienté. Elle luy disoit souvent, et devant tout le monde (car elle estoit de plaisante compagnie, et rencontroit très-bien) : « Ha, mon amy, que tu eusses couru longtemps fauvettes avant que tu eusses eu ce diable ! » (L'attribut de l'ordre figurait l'archange saint Michel terrassant le démon.)

« J'en ay ouy parler d'un grand du temps du roy François, lequel ayant receu l'ordre, et s'en voulant prévaloir un jour devant feu M. de La Chastaigneraye, mon oncle, lui dit : « Ha! que vous voudriez avoir cet ordre pendu au col aussy bien comme moy! » Mon oncle, qui estoit prompt, haut à la main, et scalabreux s'il en fut onc, luy respondit : « J'aymerois mieux estre mort que de l'avoir par le moyen du trou que vous l'avez eu. »

---

1. Voir ce Discours dans la belle édition des *Dames galantes*, publiée par M. Henri Bouchot, à la Librairie des Bibliophiles, avec les charmants dessins d'Édouard de Beaumont, si bien gravés par Boilvin.

L'autre ne luy dit rien, car il savoit bien à qui il avoit à faire... »

« Et voilà comme les dames ont bien fait autant ou plus de chevaliers que les batailles que je nommerois, les cognoissant aussy bien qu'un autre ; n'estoit que je ne veux mesdire, ny faire escandale. Et si elles leur ont donné des honneurs, elles leur donnent bien des richesses. »

Propriété nationale. — La famille de Victor Hugo avait eu, paraît-il, l'intention d'acheter la maison où il était mort, à Passy, pour en faire une propriété nationale ; mais la propriétaire, qui n'est autre que la princesse Marie de Lusignan, a tenu sa dragée à une telle hauteur que la famille n'a pu y atteindre. Voici la curieuse lettre qu'elle a adressée, à ce propos, au *Petit Var*, de Toulon.

Paris, 6 novembre 1887.

Monsieur,

Je lis dans votre numéro du 31 octobre l'article que vous avez publié sur la *Maison de Victor Hugo*. Je m'empresse d'y répondre.

Vous dites : « Mme Lockroy avec Georges et Jeanne Hugo vont quitter le petit hôtel où mourut le grand poète et où ils désiraient voir cette inscription : *Propriété nationale.* »

Si tel était leur désir, ils auraient pu, au moins, me faire une offre quelconque et ne quitter cette maison remplie des plus précieux souvenirs que lorsqu'ils auraient tout tenté pour

la conserver, tandis qu'ils n'ont fait aucune démarche auprès de moi et se sont décidés trop facilement à l'abandonner.

Vous ne savez pas sans doute, Monsieur le directeur, que j'ai trouvé 17,000 francs d'un seul de mes hôtels le jour où je les ai loués pour 10,000 francs, c'est-à-dire le plus grand pour 8,000 francs à M. Victor Hugo et le plus petit pour 2,000 francs à M. et Mme Lockroy.

Pendant neuf ans, je ne les ai pas augmentés, quoique les locations aient doublé.

Vu la grande fortune de M. et Mme Lockroy et de leurs enfants, je n'ai pas cru devoir continuer à m'imposer cet énorme sacrifice qui pouvait, du reste, être partagé par ceux auxquels le grand poète a laissé la gloire et une immense fortune

Si mon architecte a demandé 35,000 francs, et non 40,000 francs, comme vous l'indiquez, c'est qu'il estime à ce prix-là la valeur actuelle de cette location.

Néanmoins, si la famille s'était adressée à moi et m'avai proposé un prix quelconque, j'étais toute disposée à lui faire des concessions en souvenir de la grande amitié que m'a toujours témoignée mon illustre locataire.

Voici, Monsieur le directeur, en quoi se résume la question :

M. et Mme Lockroy ont fait demander à quel prix serait le nouveau bail.

Mon architecte leur a fixé un chiffre. — Au lieu de le discuter ou de faire une proposition, pour toute réponse j'ai appris par les journaux qu'ils ont immédiatement acheté une maison dans la même avenue et qu'ils allaient s'y installer à grands frais.

Est-ce ma faute s'ils n'ont pas pu mettre au frontispice de cette demeure sacrée pour tous les Français : *Propriété nationale?*

Vous pouvez donc croire, Monsieur le directeur, que je n'ai jamais eu l'intention de spéculer sur mon immeuble ; je

l'ai assuré, du reste, dans ma lettre du 1er septembre, adressée au maire de notre arrondissement bien avant que cette question ne fût agitée publiquement.

C'est sans doute le particulier qui achètera cette propriété historique qui en tirera parti avantageusement.

Comptant sur votre impartialité, je vous prie, Monsieur le directeur, d'insérer ma rectification dans votre estimable journal, et recevez l'assurance de ma considération distinguée.

Princesse MARIE DE LUSIGNAN.

Parbleu, Princesse, vous nous la baillez belle. Tout Paris les a vues, vos deux maisons, quand il est allé en pèlerinage auprès du lit de mort du grand poète. Elles étaient très bien louées à dix mille francs. Vous n'aurez nullement fait une mauvaise affaire du vivant de Victor Hugo, et vous aurez réussi à la faire encore meilleure après sa mort, car il se rencontrera plus d'un amateur qui payera cher l'honneur de se trouver dans la maison habitée par le souvenir du poète.

Une Lettre de Bonvin. — L'excellent peintre Bonvin, dont nous annoncions le décès dans notre dernier numéro, était un homme d'un esprit vif et original, et jamais sa bonne humeur et sa résignation ne l'abandonnaient, même dans les situations les plus désespérées. Témoin la lettre suivante, qu'il adressait encore, cinq semaines avant sa mort, à M. Jules Petit, un ancien camarade de typographie, qui était devenu l'un de ses plus fidèles amis.

Mon cher et vieil ami,

Tu parais avoir tout à fait oublié le chemin de la maison. Il est vrai qu'elle n'est pas gaie, puisque la paralysie y règne pour toujours! Peut-être que ta venue me reporterait à un temps regretté, comme celui de la si charmante chanson que ton gendre a dédiée à Mme Perier, et qui m'a fait verser de bien douces larmes! car elle est très touchante, cette chanson, et je te prie d'en faire beaucoup de compliments à ton gendre de ma part.

Moi, l'existence m'est barrée comme une rue qu'on pave! Je suis tout à fait en ruines : j'attends la fin! Le pire, c'est de me sentir à charge aux autres!

Dieu te préserve de pareille catastrophe!

Tu me feras grand plaisir de venir à Saint-Germain, 6, rue Trompette.

Ton vieux François BONVIN.

6 novembre 1887.

Décadents et Anti-décadents. — Voici deux pièces de vers qui donneront bien la mesure des deux écoles, en poésie. La nouvelle école, dite décadente, vient de voir éclore le sonnet déliquescent qui suit, et dont l'auteur n'a pas cru devoir se nommer.

LES MARITÉS (?)

Il sont assimilés, pauvres fortunatés :
Ambulant à l'envi, tous en corpulescence,
Contemnisant la turbe en sa vive ardescence,
Quérant, postulatant, vulgaires privatés.

Ah! ne les prisez pas chéris, tubulatés,
Car, s'ils appèrent à tous en vivisescence,
Étalant en locaux superbe magiscence,
C'est qu'en temple un jour on les a tous marités.

Je n'avais donc pas tort, loquant similitude,
La douleur essétait, vivait la marmitude
De leur cœur, le bonheur sans mari spiratant.

Telle on voit la limbe errant la nébuleuse
Mirificant soudain, tout en turpulisant,
Puis recadent au sol et devenant osseuse.

Et maintenant que vous avez lu, comprenez si vous pouvez!...

L'ancienne école poétique, celle du bon goût, du sentiment et de la simplicité, procédait de tout autre manière. En voici, comme exemple, une pièce de vers qu'on vient de retrouver dans les papiers du marquis de Foudras, mort récemment, et qui était le fils de l'ancien romancier de la Restauration :

SOIXANTE ANS

Aujourd'hui vous avez, dites-vous, soixante ans.
Je l'avais oublié, merci de me l'apprendre,
Car votre esprit si vif et votre cœur si tendre
Auraient pu dans l'erreur me laisser bien longtemps.

Que je vous sais bon gré de n'en avoir pas trente,
Je serais amoureux, vous seriez mécontente;
Et je ne jouirais, dans mon demi-bonheur,
Ni de tout votre esprit, ni de tout votre cœur.

Vous avez soixante ans sans qu'on puisse en médire;
Chacun peut vous aimer, chacun peut vous le dire.
Vous avez soixante ans, et tout vous est permis,
Les jeunes amoureux comme les vieux amis.

Vous savez pardonner, car vous savez comprendre...
La raison qui rend fort, la pitié qui rend tendre,
Embaument votre cœur des parfums du printemps.
Oh! que vous m'êtes chère avec vos soixante ans!

PETITE GAZETTE.—C'est avec grand plaisir que nous avons remarqué, parmi les récentes nominations d'officiers d'Académie, celle de Mme d'Alq, si connue dans les familles par ses intéressantes *Causeries familières*. Parmi les ouvrages dont elle est l'auteur, on peut citer : *le Nouveau Savoir-vivre*, *A travers la vie, la Philosophie d'une femme*, qui a paru l'année dernière, en une très élégante édition, à la Librairie des Bibliophiles. Mme d'Alq va aussi publier prochainement une traduction de *Glenaveril*, le plus récent poème de lord Lytton, l'ambassadeur que l'Angleterre vient de nous envoyer après la mort de lord Lyons.

— On annonce, pour le 18 janvier, le mariage de M. Ernest Socquet, plus connu au théâtre sous le nom d'Amaury (Odéon), avec Mlle Thérèse Hauregard.

NÉCROLOGIE. — 24 décembre. Décès de Marcelin, fondateur du journal *la Vie Parisienne,* de son vrai nom Planat. Il n'avait que cinquante-neuf ans. C'est en 1862 qu'il créa le fantaisiste et humouristique journal qui lui survit aujourd'hui, toujours en plein succès.

— Le vice-amiral Bourgois, conseiller d'État, membre du conseil de l'ordre de la Légion d'honneur, à l'âge de soixante-douze ans.

— Mme Clotilde Toscan, ancienne artiste de l'Odéon (1854-56), puis de la province et de l'étranger. En ces der-

nières années, cette artiste distinguée, qui a créé à l'Odéon la *Médée,* d'H. Lucas, *la Florentine,* de M. Edmond, le *Michel Cervantès,* de Th. Muret, etc., était devenue professeur de déclamation à Toulouse, où elle est morte.

— 26. Eugène Yung, ancien élève de l'École normale du temps d'About et de Sarcey, ancien professeur. Journaliste éminent, il était devenu directeur de la *Revue politique et littéraire,* plus connue sous le nom de *Revue bleue.*

— 30. Le docteur Eugène Dally, l'un des fondateurs de la Société d'anthropologie, connu par ses travaux sur les déformations scolaires et l'enseignement de la gymnastique. Il avait cinquante-quatre ans.

— 31. Le compositeur de musique viennois Storch, qui était né en 1813, et à qui l'on doit un millier de *lieder* et de chœurs, dont beaucoup sont encore populaires en Allemagne.

— 1er janvier 1888. Le général baron Kanzler, ancien commandant en chef des armées du pape Pie IX et son ministre de la guerre avant 1870.

— Joseph Palizzi, célèbre peintre animalier, né en 1813. Il habitait Paris et y exposait depuis 1844, et avait été décoré de la Légion d'honneur en 1859.

— 2. L'architecte Guénepin (Jean-François), ancien grand prix de Rome, né le 25 juillet 1807, à Noli (Italie), et chevalier de la Légion d'honneur depuis 1843.

— Claudius Lavergne, célèbre peintre verrier, élève d'Ingres, et critique d'art estimé. On lui doit une grande quantité de vitraux d'église, aussi bien à l'étranger qu'en France.

— 5. Le célèbre pianiste, devenu plus tard facteur de pianos, Henri Herz. Il avait quatre-vingt-six ans. Il obtint un prix de piano au Conservatoire à Paris en 1818; il devint professeur dans cet établissement en 1842 et ne prit sa retraite qu'en 1874. Né à Vienne (Autriche), il s'était fait naturaliser Français en 1865. Il a fondé à Paris la salle de concerts de la rue de la Victoire qui porte son nom; c'est là aussi qu'il est mort.

VARIÉTÉS

LE TOMBEAU DU CARDINAL DE RETZ

En faisant des recherches, il y a plus de vingt ans, dans les caveaux de l'église abbatiale de Saint-Denis[1], nous avions aperçu, relégué dans un coin obscur, un long cercueil de plomb, sans inscription. Après renseignements pris, nous dûmes conclure que ce cercueil ne pouvait être que celui du cardinal de Retz qui avait échappé en 1793 aux fureurs des violateurs des tombes royales. Notre ami Chantelauze, qui vient de mourir, et qui était l'historien le plus autorisé du cardinal de Retz, était alors à Lyon. Nous lui fîmes part de notre découverte, et il nous répondit, par la lettre suivante, que nous retrouvons dans nos papiers, et qui est demeurée inédite.

Lyon, le 5 mai 1868.

Mon cher d'Heylli, je reçois et je lis avec bien de l'intérêt les curieux renseignements que vous me donnez sur la découverte faite, il y a trois ans, à l'abbaye de Saint-Denis, d'un cercueil de plomb dans lequel on suppose que se trouve le corps du cardinal de Retz. Le

1. En vue du volume que nous avons publié en 1868, puis en 1872, sur les tombeaux de Saint-Denis.

lieu où vous me dites que l'on a trouvé ce cercueil, qui aurait échappé ainsi aux insultes des terribles croque-morts de 93, me semble, en effet, désigné dans le grand ouvrage de Corbinelli. Vous savez qu'il a publié, quelque temps après la mort de Retz, une ample généalogie des Gondi. Or, on lit dans cet ouvrage, à propos des funérailles du cardinal, qu'il fut enterré à Saint-Denis, « hors le chœur, proche la grille de fer qui le ferme, et près le grand pilier de la croisée, vis-à-vis du tombeau de François Ier, etc. » Vous me dites aussi que ce cercueil ne porte aucune inscription, ce qui serait étonnant, surtout pour un tel personnage. Cela est cependant très bien explicable : en effet, les ministres de Louis XIV, lorsque Retz fut mort, défendirent que l'on rappelât la mémoire du défunt par des inscriptions, et encore moins par des monuments. Enfin, si le cercueil n'a pas été trouvé en 93, malgré l'acharnement qu'y mirent, sans nul doute, les carmagnoleux qui le cherchaient, c'est que le roi exigea qu'il fût enfoui beaucoup plus profondément que les autres sous le sol, et même dans le plus grand secret. D'ailleurs, remarquez bien que le rapport du bénédictin dom Poirrier, que vous reproduisez dans votre histoire des tombeaux de Saint-Denis, et qui donne en détail le récit de l'extraction de chaque cercueil de rois et de personnages qui étaient inhumés dans l'abbaye, ne dit pas un seul mot du cercueil de Retz, ce qu'il n'eût pas manqué de

faire pour un aussi fameux personnage, s'il eût alors été retrouvé.

Le cercueil que les travaux exécutés dans l'abbaye ont fait mettre à découvert, il y a trois ans, est donc probablement celui de Retz. Mais, mon cher ami, cela demande un examen sérieux, et la conviction définitive ne pourrait être faite qu'au moyen de l'ouverture du cercueil. Je connais assez M. Viollet-Le-Duc pour pouvoir lui demander un avis d'abord, puis une constatation [1], si elle est possible. Je le ferai à mon retour de Lyon, car vous savez à quel point tout ce qui touche à Retz me tient au cœur. Donc, lorsque je serai revenu, je vous prierai, avant tout, de m'accompagner à Saint-Denis pour me montrer cette relique qui, à coup sûr, n'est pas celle d'un saint!

Adieu, mon cher ami, et merci de la communication du mémoire de M. Topin sur Retz [2]; il contient des points de vue ingénieux, et méritait le prix qui lui a été attribué. Rappelez-moi aussi au bon souvenir de M. et de Mme Roger quand vous les verrez.

Votre affectionné.

CHANTELAUZE.

---

1. Cette constatation n'a jamais été faite, et le grand cercueil de plomb, où repose hypothétiquement le cardinal, gît toujours sur le sol du caveau où nous l'avons vu pour la première fois en 1868.

2. *Le Cardinal de Retz*, son génie et ses écrits, mémoire, par Marius Topin, qui a obtenu le prix d'éloquence à l'Académie française, le 23 juillet 1863.

UN DRAME DE MUSSET

L'Événement a publié, dans son numéro du 21 novembre 1885, le scenario, communiqué par l'autographiste bien connu Étienne Charavay, d'une pièce qu'Alfred de Musset n'a probablement jamais écrite. Nous l'avions mis de côté, et, le retrouvant aujourd'hui dans nos papiers, nous nous faisons un plaisir de l'offrir à nos lecteurs.

LE COMTE D'ESSEX

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Chez Nottingham

Le comte de Nottingham est assis et déjeune. Il interroge un espion.

Le comte seul. — Il a un court entretien avec son valet Dick, vieillard du temps du feu roi et de la reine Marie.

Sir Robert Cecil arrive : nouvelles du comte d'Essex ; ils apprennent avec joie la défaite et la victoire de Tyrone. Ils ont des espions en Irlande ; projet contre le comte d'Essex.

Nottingham s'habille pour se rendre au lever de la reine.

SCÈNE II

La salle de réception, au palais royal

Tous les courtisans sont rassemblés. On parle des affamés d'Irlande; les amis d'Essex sont : le comte de Southampton, son cousin ; sir Fernando George, sir Christophe Blount. Ses ennemis : Nottingham, Cecil et sir Wolk Raleigh.

La reine paraît ; tous se découvrent. L'ambassadeur de France lui parle ; on lui donne des nouvelles d'Espagne et d'Irlande. Cecil, Raleigh et Nottingham s'étendent sur la mauvaise conduite du comte d'Essex. La reine paraît fort mécontente ; Southampton le défend en vain. Tout à coup les portes s'ouvrent, on entend un grand tumulte ; le comte arrive tout botté et tout crotté ; il se jette aux pieds d'Élisabeth.

Tout le monde se retire. Scène entre le comte et la reine. Elle lui donne une bague et sort. Scène entre le comte et Cecil.

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Chez le comte d'Essex

Le comtesse de Nottingham fait part à la comtesse d'Essex du retour imprévu de son mari à la cour ; elles

regardent par la fenêtre et le voient arriver au milieu des acclamations du peuple et des cris de joie ; il entre et embrasse sa femme.

Ses amis viennent le féliciter ; mais Southampton arrive, qui lui dit que la place de président de la cour des pupilles qu'il avait sollicitée est accordée à sir Robert Cecil. Étonnement du comte ; il se résout à retourner chez la reine.

SCÈNE II

Chez la reine

Elle s'habille. On vient lui dire qu'Essex veut lui parler : elle consent avec peine à le recevoir, ils se disputent. La reine le renvoie, irritée ; lui-même sort furieux et jure qu'il ne rentrera plus à la cour.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Essex, Nottingham

Essex refuse obstinément de demander pardon à la reine. Il s'emporte contre elle. Nottingham sort.

Essex, seul, fait venir son secrétaire Cuft. Il lui dicte une lettre à la reine. Caractère de Cuft. Essex déchire la lettre et l'envoie convoquer ses amis.

SCÈNE II

Chez la reine

Scène entre la reine et ses femmes.

Raleigh arrive et se plaint d'une injure reçue du comte d'Essex au sujet de sa nomination. Pendant qu'il parle, Cecil arrive et rapporte que le peuple se soulève dans certains quartiers et qu'on voit plusieurs hommes armés entrer chez Essex. La reine ordonne qu'on y envoie Egeston et Worcester.

SCÈNE III

Chez Essex

Un dîner. On est à la fin. Tous sont très agités ; arrivent Egeston et Worcester qui déclarent que le (*ici un mot illisible*) est mis aux arrêts dans sa chambre et que toute société lui est interdite. Fureur d'Essex et de ses amis. Egeston et Worcester sont arrêtés et enfermés. Essex sort en criant : « Pour la reine ! pour la reine ! On en veut à ma vie ! » Froideur du peuple. Le caractère de Cuft se développe. Le maire arrive et somme Essex de se rendre. Il veut d'abord se défendre, mais finit par remettre son épée dans les mains de l'officier public.

ACTE IV

Chez la reine

La reine, ses femmes.

La comtesse d'Essex vient implorer la grâce de son mari. Froideur d'Élisabeth. Elle la repousse. La comtesse sort désespérée.

La reine fait demander Cecil. Elle veut travailler avec lui. Son esprit distrait la reporte toujours vers le comte. Elle songe à la bague qu'elle lui a donnée et compte sur ce dernier moyen.

Chez Essex

La comtesse se désespère.

Raleigh arrive. Il lui propose la grâce de son mari si elle veut le trahir.

Refus et colère de la comtesse. Raleigh sort furieux.

Jugement du comte

Il est condamné à mort.

ACTE V

Dans la Tour de Londres

Essex seul. Tristes réflexions. Souvenirs de ce qu'il était. Horreur de son état présent. Il songe à sa bague. Combat de sa fierté et de sa terreur.

La comtesse de Nottingham vient le voir de la part de la reine.

Après de longues hésitations, il finit par lui remettre la bague.

Scène entre Essex et Cuft.

Chez la reine

(Il est nuit.)

Elle hésite à signer l'arrêt, attend toujours la bague qui n'arrive pas et signe enfin.

Dans une galerie

Le comte de Nottingham rencontre sa femme, lui arrache son secret et l'empêche de faire la commission.

Dans la prison

Mort affreuse d'Essex. Raleigh y assiste.

Chez la reine

La reine est au moment de se mettre au lit. Les femmes vont se retirer. Arrivée de la duchesse de Nottingham qui apporte la bague et, quelques instants après, du comte de Nottingham qui apporte la nouvelle de la mort du comte. Désespoir et mort de la reine.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 2 — 31 JANVIER 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Exposition des œuvres de Guillaumet. — Edouard de Beaumont. — M. Octave Gréard et M. le duc de Broglie. — Trois Élections à l'Académie française. — Théâtres, Concerts du Châtelet.

Varia : A propos de décorations. — Mac-Mahon et les Prétendants. — L'Espoir en Dieu. — Des Vers de Sardou. — Les Enfants par l'oreille. — Chateaubriand et La Fontaine. — Le Parisianisme de Montaigne. — Voltaire critique d'art. — La Fabrication des œufs. — Sur un album. — Histoire de quatre mouches. — Le Bâillement au théâtre. — Les Mots de la quinzaine.

Petite Gazette. Nécrologie.

Variétés : Une Lettre inédite de Boileau. — Le Testament de M. Viennet.

10 janvier.

LA QUINZAINE. — On vient d'ouvrir, au quai Malaquais, une exposition des principales œuvres du regretté peintre orientaliste Guillaumet, mort le 14 mars dernier à l'âge de quarante-sept ans. C'est lui qui a transporté sur la toile avec le plus de fidélité et de bonheur les mœurs et les paysages de l'Algérie. Son lumineux ta-

bleau de *Laghouat* (Musée du Luxembourg), *la Halte de chameliers, la Source du figuier, le Marché arabe de Tocréa, le Palanquin, la Séguia, l'Habitation saharienne, les Environs de Biskra*, etc., sont des œuvres de premier ordre dont plusieurs ornent nos Musées jusqu'à ce qu'elles aillent, au moins pour une ou deux, à leur place définitive, qui est au Louvre.

13 janvier.

Le charmant peintre Édouard de Beaumont est mort aujourd'hui d'une maladie de cœur. Il n'était pas seulement un artiste distingué et délicat; c'était encore un collectionneur émérite et d'un goût rare. Il laisse une collection d'épées d'une valeur inestimable, et qu'il a léguée au Musée de Cluny. Nous citerons à ce propos le passage suivant du discours qu'Alexandre Dumas fils a prononcé aux funérailles du peintre, et qui contient une bien touchante anecdote, jusqu'alors peu connue :

Il n'ambitionnait ni la gloire ni la richesse, mais il voulait les jouissances de l'esprit et l'indépendance du caractère. Il exécutait son œuvre avec tendresse, il la livrait au marchand ou à l'amateur et ajoutait le produit à son petit capital acquis par un travail opiniâtre et incessant, rêvant d'arriver à posséder 4 ou 5,000 livres de rente, afin de n'avoir jamais ni à demander ni à recevoir.

Et cependant il pouvait disposer d'une fortune, d'une véritable fortune; il n'avait qu'à étendre la main pour la saisir. Il était l'homme dans le monde qui se connaissait le mieux en épées. Il a écrit sur cette matière un livre des plus remar-

quables, *l'Epée et les Femmes*, livre qui sera suivi de deux autres, entièrement terminés, contenant l'historique de toutes les épées célèbres. Il possédait trente-cinq ou quarante épées et dagues, entre les plus belles qui soient. Elles ne lui venaient ni par héritage de famille ni par don particulier. Du temps que l'on n'attachait pas grand prix à ces sortes d'objets, il les avait recherchés et achetés, Dieu sait au prix de quelle patience et de quels sacrifices! C'était la passion de ce bénédictin. Il avait donc une collection authentique, ce qui est rare.

Un jour, devant moi, un amateur millionnaire lui dit :

« Si vous voulez me laisser choisir vingt épées dans votre collection, je vous mets 500,000 francs sur cette table.

— Merci, lui répondit Beaumont, ce sont justement celles-là que je veux laisser au musée de Cluny. »

Et il continua à travailler pour pouvoir faire à son pays ce présent royal.

19 janvier.

M. Octave Gréard, vice-recteur de l'Académie de Paris, a prononcé aujourd'hui son discours de réception à l'Académie française, où il remplaçait M. de Falloux. C'est M. le duc de Broglie qui répondait. Séance des plus intéressantes, des plus piquantes même, dont le regretté M. de Falloux était le prétexte, mais dont la question toujours brûlante de l'instruction universitaire a fait les frais. Les deux adversaires, — car MM. Gréard et de Broglie ont des idées assez différentes sur la question, — se sont très courtoisement livré un combat où ils ont eu l'air de triompher l'un après l'autre, en gar-

dant au moins leurs positions. Ce sont deux belles et instructives harangues.

22 janvier.

Un exalté, du nom de Lucas, que les théories politiques et sociales émises, dans une conférence au Havre, par Louise Michel, avaient sans doute exalté plus encore, a tiré sur la célèbre conférencière un coup de pistolet qui l'a blessée assez grièvement. Jusqu'à ce jour on n'accueillait Louise Michel dans la plupart de ses conférences politiques que par des huées, ou par des écorces d'orange. Il serait vraiment regrettable que l'habitude américaine du revolver se manifestât comme argument dans ces conciliabules qui, alors, ne seraient donc pas aussi inoffensifs que beaucoup veulent bien le dire.

26 janvier.

Trois élections ont eu lieu aujourd'hui à l'Académie française. En voici le résultat :

Trente-deux académiciens étaient présents : le chiffre de voix obligatoire était donc de 17.

Fauteuil de M. Caro. — M. Othenin d'Haussonville est élu au premier tour par 23 voix, contre 7 données à M. Janet et 2 à M. Eugène Mouton.

Fauteuil de M. Cuvillier-Fleury. — M. Jules Claretie est élu au premier tour de scrutin par 20 voix, contre 8 données à M. J.-J. Weiss et 2 à M. Eugène Mouton.

Fauteuil de M. de Viel-Castel. — M. l'amiral Jurien de la Gravière est élu après trois tours de scrutin qui lui ont donné successivement 13, 15 et enfin 17 voix, chiffre obligé. M. Melchior de Vogué a obtenu 10 et 13 voix ; M. Rothan, 8, 4 et 2 voix, et M. Eugène Mouton, 1 voix.

Il reste maintenant à pourvoir à la vacance du fauteuil de M. Eugène Labiche que se disputeront sans doute MM. Weiss, Rothan et de Vogué.

Théatres. — Les grands théâtres, depuis le commencement de l'année, nous ont donné du relâche, chacun d'eux étant en possession de sa pièce à succès. Nous avons surtout à signaler cette fois des reprises : au Palais-Royal, celle du *Réveillon*, de Meilhac et Halévy ; aux Nouveautés, celle de *l'Amour mouillé*, de Prével et Liorat, musique de Louis Varney. Ces deux pièces ont retrouvé leurs succès d'autrefois.

— A l'Opéra, le 13, débuts dans le rôle d'Alice de *Robert le Diable* de Mlle Bronville, lauréat du Conservatoire aux derniers concours. Début intéressant et impression générale satisfaisante; voix fraîche, mais d'un volume peu considérable.

— Le 15, célébration simultanée, à la Comédie-Française et à l'Odéon, du 266e anniversaire de la naissance de Molière.

A la rue de Richelieu on a joué *Amphitryon* et *le Ma-*

lade imaginaire, avec la cérémonie. On a, en outre, donné un à-propos en un acte, en vers, de M. Louis Tiercelin, *le Rire de Molière,* joué par M. Dupont-Vernon et Mme Jeanne Samary, qui a fort bien réussi.

L'Odéon a joué *Tartuffe, le Malade imaginaire,* et un à-propos en un acte, en vers, d'Albert Lambert père, *Une Collaboration*, qui met en scène Molière et Corneille au moment où ils écrivirent *Psyché.* Cet agréable à-propos, où l'auteur a intercalé des vers de Corneille tirés de diverses de ses œuvres, a eu un vif succès.

— Au Gymnase, le 15, première représentation du *Rêve d'une femme,* comédie en un acte de l'acteur Lafontaine, qui a remplacé sur l'affiche la jolie comédie de M. J. Sigaux, *les Chimères,* après 92 représentations consécutives. *Le Rêve d'une femme*, très bien joué par Pierre Achard et Mlle Henriot, a également réussi.

— M. Bodinier, l'intelligent secrétaire de la Comédie-Française, a toutes les audaces. Il vient de s'improviser à la fois créateur et directeur d'un théâtre, dit *Théâtre d'application,* qui a ouvert ses portes le 17 janvier, dans une gentille petite salle située au n° 18 de la rue Saint-Lazare.

Ce théâtre, dans l'idée de son créateur, doit servir en quelque sorte de scène d'application aux élèves du Conservatoire, et Bodinier en espère merveilles au point de vue des progrès que pourront faire nos futurs comédiens, qui arriveront ainsi un jour tout éduqués et

tout à fait expérimentés sur les grandes scènes. A ce propos, Alex. Dumas a écrit à Bodinier une longue et intéressante lettre, qui a paru dans *le Figaro* du 12 janvier, et où il signale les côtés dangereux de la tentative qui est faite aujourd'hui. Tout en l'approuvant, il la trouve peu pratique, et il lui semble qu'elle aura peut-être pour résultat de dévoyer beaucoup d'élèves du Conservatoire en faisant naître chez eux des ambitions et des prétentions trop hâtives.

— La Renaissance a donné le 17 une pièce nouvelle, *Hypnotisé,* trois actes, de MM. de Najac et Albert Millaud, qui n'a pas réussi, et qui a dû presque aussitôt quitter l'affiche.

— Aux Bouffes-Parisiens, en revanche, nous devons constater le grand succès de la nouvelle opérette donnée le 19 janvier et qui a pour titre *Mam'zelle Crénom,* et pour auteurs MM. Ad. Jaime et Georges Duval, avec musique de M. Vasseur. Cette pièce, très gaie et remplie de mots spirituels, a été un succès pour tous ses interprètes et surtout pour Mme Grisier-Montbazon.

— Au Châtelet, les dimanches 22 et 29 janvier, concerts coupés, où les principales œuvres exécutées ont été la *Symphonie pastorale,* de Beethoven; les *Scènes alsaciennes,* de Massenet; des *Romances sans paroles,* de Mendelssohn, et *Didon,* scène dramatique de M. Augé de Lassus, mise en musique par M. G. Charpentier, premier grand prix de Rome de 1887. Cette

dernière œuvre a été assez bien accueillie du public pour que M. Colonne ait dû la donner les deux dimanches.

VARIA. — *A propos de décorations.* — Le procès Wilson fait que depuis quelque temps on ne parle plus que de décorations. Voici à ce propos une histoire racontée par Aurélien Scholl, et qui, si elle n'est pas vraie, a toujours le mérite d'être bien jolie.

Il y avait, — c'était sous le septennat de Mac-Mahon, — dans une petite ville de quatre à cinq mille âmes, un commandant de pompiers plein de zèle et d'ardeur. Il ne lui manquait qu'un incendie pour se distinguer; mais la prudence de la population était telle que, depuis 1855, il n'y avait eu dans le pays qu'un petit feu de cheminée rapidement éteint par la bonne de la maison.

Le commandant de pompiers distribuait des allumettes à tous les enfants qu'il rencontrait sur les routes en leur disant : « Tenez, mes petits amis, voilà pour vous amuser. Surtout, ne jouez pas dans les écuries ou dans les granges... quoique *ça serait bien plus drôle!* » Les enfants jouaient, et le feu ne prenait pas.

Un soir enfin, on entend le cri d'alarme : « Au feu! » Les cloches de l'église sonnent à toute volée, les pompiers revêtent leur costume à la hâte.

Une maison est en flammes, la grange est déjà consumée. Le commandant accourt, il excite ses hommes,

pénètre dans la maison et en retire un vieillard à moitié asphyxié. Tout le monde admire son courage.

Mais la Compagnie d'assurances fait une enquête, et arrive à découvrir que c'est le commandant lui-même qui a mis le feu à une meule de paille. Le brave est arrêté, et, quand le président lui demande pourquoi il a commis ce crime, il répond avec fierté : « Dans l'espoir d'être décoré. »

Mac-Mahon et les Prétendants. — La démission de M. Grévy a été l'occasion de rappeler les circonstances qui ont accompagné celle du maréchal de Mac-Mahon. M. Hector Pessard, dans la série des *Petits papiers* qu'il a continué à publier, nous rapportait dernièrement les paroles suivantes que le président de la République adressa à ses ministres le 9 décembre 1876, après qu'un vote de la Chambre les eut renversés :

« Vous comprenez bien, n'est-ce pas, Messieurs? que je ne puis pas faire faire mon ministère par M. Gambetta, et, comme M. Gambetta m'a proposé M. Duclerc, je n'accepterai pas de combinaison Duclerc. Et puis, il y a d'autres raisons. J'aime beaucoup M. Duclerc, il nous rend de très grands services comme président du compte de liquidation. Il a toujours voulu rapprocher M. Gambetta de moi. Il m'a un jour proposé une entrevue, et, pour qu'on ne fasse pas courir de bruits, je devais me rencontrer comme par hasard au bois de Bou-

logne avec M. Gambetta. Mais je n'ai pas voulu, pas plus que je n'avais voulu d'une autre entrevue. Oui, le comte de Chambord est venu un jour à Versailles, jusque dans mon antichambre, à vingt pas de mon cabinet. Il était là avec un de mes amis qui a pénétré chez moi pour me dire que M. le comte de Chambord était là. Moi, j'ai répondu à mon ami que je ne pouvais pas voir M. le comte de Chambord. J'ai ajouté que j'avais le plus grand respect pour lui, que son grand-père avait accueilli ma famille, originaire d'Irlande, et fait mon père pair de France, mais que, comme président de la République, je ne pouvais pas voir M. le comte de Chambord, et je ne l'ai pas vu.

« Le prince Napoléon m'a aussi demandé une entrevue, j'ai refusé. Je ne prendrai pas M. Duclerc. Mais, puisque j'accepte M. Jules Simon, qu'est-ce qu'on peut me demander de plus ? »

« *L'Espoir en Dieu* ». — Tout le monde connaît, si on ne la sait par cœur, cette célèbre pièce d'Alfred de Musset. Elle fut pour Edmond Texier l'objet d'une singulière méprise, dont il se tira avec son esprit ordinaire.

Il n'aimait pas Lamartine, et le déclarait un poète surfait : « car enfin, demandait-il un jour, qu'a-t-il fait de bien : *l'Espoir en Dieu ?*

— Pardon, lui fit-on observer, *l'Espoir en Dieu* est d'Alfred de Musset.

— Vous voyez bien, dit-il, il n'a fait que cela, et encore c'est de Musset ! »

Cela nous rappelle le bon Nisard, frère de l'académicien, qui nous faisait la classe de rhétorique, et qui, lui, n'aimait pas Musset, réservant toutes ses préférences pour André Chénier. Connaissant un peu moins que nous le grec, qu'il avait à nous enseigner, mais brave homme au fond, il nous laissait le choix des lectures que nous faisions en classe à haute voix. Un jour on lui lut *l'Espoir en Dieu*, en lui disant que c'était de Chénier. Il tomba en admiration devant ces beaux vers, et s'écria naïvement : « Ce n'est pas votre Musset qui aurait fait cela ! »

Des Vers de Sardou. — On vient de parler beaucoup de Sardou à propos de sa pièce de *la Tosca* et de l'opposition qu'il avait mise à ce que qui que ce soit en vît la répétition. Voici des vers de lui qui datent d'une époque où ses grands succès ne l'avaient pas encore rendu aussi impérieux. Ils se trouvent sur l'album de Déjazet, à qui il les adressa le jour où il fut décoré.

A MA CHÈRE DÉJAZET

Épuisé par un long voyage
Dont le but fuyait devant moi,
Aveuglé par le vent, l'orage,
Et découragé dans ma foi,

J'errais la nuit. Le Ciel sans doute
Eut pitié de mon long tourment,
Car il mit enfin sur ma route
Une fée au regard charmant.

« Mon pauvre ami, je vois ta peine,
Dit-elle en me tendant la main.
Mais c'est moi qui suis ta marraine,
Je vais te guider en chemin.

« Prends ce fil qui possède un charme
Dont tu peux sans crainte abuser,
Je l'ai trempé dans une larme,
Et rien ne saurait le briser.

« Marche sans arrière-pensée
Où ce fil guidera ton sort,
Car par lui ta route est tracée...
Et te conduira jusqu'au port ! »

Des mains de ma douce marraine
Je prends ce talisman béni
Et sens une vigueur soudaine
Enflammer mon sang rajeuni.

Le fil, comme un doux météore,
Luit devant moi sur le gazon,
Je le suis, et déjà l'aurore
Eclaire au loin mon horizon.

Ce cher talisman de ma fée
N'est d'abord qu'un léger fil blanc
Où s'agite, à chaque bouffée
De l'air, un grelot tout tremblant.

. . . . . .

J'avance encor. Sur la colline
Où le jour luit, brillant et clair,
Où le lilas et l'aubépine
Autour de moi parfument l'air,

Je vois, de plus en plus, dans l'herbe,
Grandir le divin talisman ;
Cette fois, d'un rose superbe,
Le fil est devenu ruban.

. . . . . .

Plus enfin rougit l'aube éclose,
Plus la faveur rougit aussi,
Jusqu'au jour où le ruban rose
Devient tout rouge... et le voici.

Les Enfants par l'oreille. — On a beaucoup épilogué sur le vers de *l'École des femmes* dans lequel Agnès demande si les enfants « se font par l'oreille », et l'on a trouvé l'expression d'une crudité quelque peu audacieuse. Au dernier banquet des Moliéristes, qui a eu lieu le 15 janvier, M. Martin-Dairvault a révélé l'origine probable de ce vers. Dans beaucoup des anciens livres d'heures on trouve, jusqu'au XVIIe siècle, un cantique à la Vierge qui contient les vers suivants :

Gaude, Virgo, mater Christi,
Quæ per aurem concepisti.

Agnès a-t-elle eu un de ces livres sous les yeux, et a-t-elle demandé à quelqu'un la traduction des deux

vers? C'est possible, et, en tout cas, si ce n'est pas certain, c'est bien trouvé.

Chateaubriand et La Fontaine. — Nous avons trouvé dans *l'Artiste* la lettre suivante adressée par Chateaubriand à Feuillet de Conches, qui lui avait demandé une notice sur les *Fables* de La Fontaine :

Paris, le 29 septembre 1836.

La misère, Monsieur, est une triste chose. J'ai vendu ma tombe pour vivre, et, ce n'est pas tout, j'ai vendu aussi ma vie : je ne puis écrire une ligne aujourd'hui qui n'appartienne au propriétaire de mes *Mémoires :* voilà ma fâcheuse position. J'aurais eu, Monsieur, un plaisir extrême à m'associer à vos travaux et à parler de La Fontaine. Je l'admire au point que quiconque s'avise de composer une fable après lui est un homme jugé par moi.

La Fontaine et Molière sont mes dieux. Les fables de La Fontaine sont de deux espèces : les unes offrent la comédie de mœurs des animaux. Le lion, l'ours, le loup, le renard, l'âne, le cheval, le chat, le coq, le hibou, le rat, etc., sont des personnages vivants peints d'après nature, et peints bien autrement que par les naturalistes. Les autres fables sont celles que j'appelle les grandes fables : dans *le Chêne et le Roseau,* dans *l'Homme et la Couleuvre,* dans *le Vieillard et les Trois jeunes Hommes*, il s'élève à la plus haute poésie, et rivalise avec les plus grands poètes anciens et modernes. Je ne puis finir quand je parle de Jean.

Sa réputation, certes, est immense et populaire; eh bien! je soutiens qu'on ne le connaît pas encore, et que peu d'hommes savent ce qu'il vaut. Jugez donc, Monsieur, si j'aurais été heureux de joindre mon encens à celui que vous avez

recueilli sur toute la terre pour brûler à l'autel de ma divinité favorite.

Croyez, Monsieur, à tous mes regrets; recevez mes remerciements pour votre obligeante lettre et agréez, je vous prie, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Parisianisme de Montaigne. — On ne lit pas assez Montaigne, et l'on a grand tort, car on y trouve de tout. On peut dire que, dans ses *Essais*, ce grand écrivain a parlé *de omnibus et quibusdam aliis*. Le hasard a fait dernièrement tomber sous nos yeux le passage suivant, dans lequel Montaigne exprime d'une façon enthousiaste son amour pour Paris.

« Je ne veux pas oublier cecy, que je ne me mutine jamais tant contre la France que je ne regarde Paris de bon œil. Elle a mon cueur dés mon enfance; et m'en est advenu comme des choses excellentes : plus j'ay veu depuis d'autres villes belles, plus la beauté de cette-cy peut et gaigne sur mon affection. Je l'ayme par elle mesme, et plus en son propre estre que rechargée de pompe estrangiere; je l'ayme tendrement jusques à ses verrues et à ses taches. Je ne suis François que par cette grande cité, grande en peuples, grande en noblesse de son assiette, mais sur tout grande et incomparable en varieté et diversité de commoditez; la gloire de la France et l'un des plus notables ornemens du monde. Dieu en chasse loing nos divisions ! Entiere et unie, je la trouve deffendue de toute autre violence. Je

l'advise que, de tous les partis, le pire sera celuy qui la metra en division, et ne crains pour elle qu'elle mesme; et crains pour elle autant certes que pour autre piéce de cet Estat. Tant qu'elle durera, je n'auray faute de retraicte où rendre mes abboys, suffisante à me faire perdre le regret de tout' autre retraicte [1]. »

Si, après cela, le Conseil municipal ne fait pas placer dans Paris plusieurs statues de Montaigne, c'est qu'il n'y aura plus ni bronze, ni marbre, ni sculpteurs.

Voltaire critique d'art. — Voici une curieuse lettre de Voltaire adressée à Mme de Lordelot, fille de Jean Jouvenet, et qui nous est communiquée par un de nos lecteurs, M. Henry Gauthier-Villars. Elle a cela de curieux qu'elle nous montre Voltaire faisant une incursion dans le domaine de la critique d'art. Nous la reproduisons avec l'orthographe exacte de l'auteur.

Aux délices,
route de Genève 1er octobre

MADAME

Votre lettre m'a fait relire le petit article qui regarde Mr jouvenet. je vois qu'il y est regardé comme *un bon peintre* quoy qu'inferieur en quelques parties a le brun. il est vray

1. On trouvera ce passage aux pages 164 et 165 du tome VI de l'édition des *Essais* que MM. Motheau et Jouaust publient actuellement à la Librairie des Bibliophiles. Ce volume aura paru dans un mois.

qu'il avait quelquefois un coloris un peu jaune; et ce leger défaut est moindre que celuy de le brun et du poussin qui etaient souvent beaucoup trop rembrunis. les sept sacrements du poussin sont devenus si noirs, qu'ils ne sont plus beaux aujourdui que dans les estampes. chaque peintre, comme chaque écrivain a ses défauts. je serais très mortifié de compter parmy les miens celuy de ne pas rendre justice aux grands talents. j'ay appellé m^r^ jouvenet *bon peintre* cest un éloge que je confirmerai toujours, et je meferai un devoir a la première occasion d'ajouter tout ce qui poura servir a sa gloire et plaire a sa fille dont j'ay reconu tout le merite dans la lettre dont elle m'honore.

je suis avec respect

madame

votre tres humble et tres
obeiss^t^ serv^r^ Voltaire

La Fabrication des œufs. — Dans une causerie scientifique que M. Victor Meunier a récemment donnée au *Rappel,* nous trouvons ces curieux détails sur la *fabrication* des œufs en Amérique.

« Nos lecteurs savent parfaitement que l'Amérique du Nord produit une quantité d'œufs de poule où la ponte n'est pour rien, d'œufs artificiels : *prolem sine matre creatam.* Mais ils ne savent pas comment on les fait. Nous allons le leur dire d'après le *Farmer's Review,* de Chicago, qui décrit, sommairement, l'outillage et les procédés d'un spécialiste de Newark.

Pour faire un œuf il faut un jaune, du blanc, une

pellicule, une coquille; tout le monde sait cela : de là quatre opérations distinctes :

1° *Du jaune*. Qu'est-ce que le jaune? Un mélange de farine de maïs, d'amidon extrait du blé, d'huile et de « divers ingrédients » qui restent le secret de l'inventeur, lequel dans sa publication a concilié autant que possible son amour de la gloire avec son horreur de la contrefaçon. Ce mélange, amené à la consistance d'une pâte épaisse, est versé dans un appareil où il prend la forme sphérique et se congèle. J'ai oublié de dire que tout l'outillage est en bois. Il paraît que le contact du métal, quel qu'il soit, altère la fraîcheur du produit, ce qui serait dommage, et en empêche la cuisson, ce qui serait pire.

2° *Du blanc*. Qu'est-ce que le blanc? Du blanc : c'est-à-dire de l'albumine « comme dans l'œuf naturel », ose-t-on nous dire. Elle est cependant prise à une autre source : extraite du sang par exemple. Ceci nous rappelle les résultats déplorables que donna pendant le siège l'essai désespéré de faire cuire sur le plat de cette albumine chimique! Mais l'industriel de Newark n'a pas pris la peine de nous fixer là-dessus. Quoi qu'il en soit, du compartiment dans lequel il a reçu sa forme, le jaune passe mécaniquement dans la chambre du blanc qui se congèle autour de lui, tout en contractant, grâce « à un mouvement rotatoire particu-

lier », la forme ovale qui doit lui appartenir. Et voilà l'œuf à moitié fait.

3° et 4° *De la pellicule et de la coquille*. Nous réunissons les deux numéros parce que la description se fait de moins en moins explicite. Le compartiment dans lequel l'œuf s'enveloppe d'une pellicule est dit *chambre à peau*. On nomme *écailleur* celui où il reçoit son revêtement calcaire. Cette coquille est en plâtre et un peu plus épaisse qu'une coque naturelle. Aussitôt faite, elle est rapidement desséchée en même temps que ce qu'elle renferme est congelé.

Maintenant, quant à l'apparence, le produit industriel ne diffère plus de son modèle. Il ne lui céderait en rien sous le rapport alimentaire, s'il faut en croire les intéressés, ce dont on doit se garder. On dit que la fabrication n'arrive pas à suffire aux demandes. Deux maisons en gros de New-York accapareraient presque tout. Les lecteurs en croiront ce qu'ils voudront. L'œuf artificiel a même à de certains égards la supériorité sur l'autre; il est bien moins fragile; il ne se gâte jamais, etc. »

Sur un album. — Voici trois pensées que *le Gaulois* dit avoir recueillies sur l'album d'une dame russe. Nous croyons bien nous rappeler que ce sont là de vieilles connaissances, mais nous les transcrivons ici néanmoins,

pour ceux de nos lecteurs qui ne les connaîtraient pas.

« Durant ma longue carrière, j'ai appris à pardonner bien des choses et à ne rien oublier. » — GUIZOT.

« Un peu d'oubli ne nuirait pas à la sincérité du pardon. » — THIERS.

« Quant à moi, la vie m'a appris à oublier beaucoup et à me faire pardonner bien des choses. »— BISMARCK.

Cette fausse bonhomie du chancelier de fer n'est-elle pas vraiment bien édifiante !

Histoire de quatre mouches. — Voici une fable russe que nos confrères d'outre-Rhin ne reproduiront sans doute pas aussi volontiers que nous le faisons nous-mêmes.

« Quatre mouches cherchaient de quoi déjeuner. L'une d'elles trouve des confitures et s'en régale. Mais les confitures étaient falsifiées, et la pauvre mouche mourut dans d'atroces souffrances.

« La seconde, voyant cela, résolut d'éviter les friandises et se contenta de miettes de pain. Mais il y avait de l'alun dans ce pain, et elle alla rejoindre sa compagne.

« La troisième se rejeta sur un verre de bière. Mais cette bière contenait de l'aloès, et la mouche mourut aussi.

« La dernière, restée seule et voyant que la vie était impossible sur une terre où tout était à ce point falsifié,

résolut de se suicider. Elle trouva justement un papier empoisonné sur lequel il était imprimé en grosses lettres : *Tue-mouches*. Mais, chose étrange! plus elle en mangeait, mieux elle se portait; ce papier était lui-même falsifié et ne tuait pas les mouches.

« Et le tout était de fabrication allemande. »

Le Bâillement au théâtre. — Le sifflet a parfois été interdit au théâtre; mais il n'a jamais été défendu d'y bâiller. Témoin l'anecdote suivante, qui remonte au siècle dernier.

L'habitude de siffler avait pris une telle extension que la police dut intervenir. Les cabales contre les pièces nouvelles étaient alors dirigées par un certain chevalier de La Morlière, très piètre auteur, qui se vengeait de l'infériorité de ses œuvres en faisant siffler celles des autres.

A la première représentation d'un drame de Saurin intitulé *Blanche et Guiscard,* ledit chevalier se trouva placé entre deux gardes du corps qui le surveillaient de près. Ne pouvant siffler, il se met à bâiller, mais avec une si parfaite candeur, avec un tel air d'irrésistible ennui, que les deux agents placés à ses côtés n'y peuvent tenir et bâillent à l'unisson; le bâillement gagne de proche en proche, et voilà que du parterre aux galeries, des galeries aux loges, c'est un bâillement universel; les acteurs n'ont plus devant les yeux qu'une

foule de mâchoires qui s'ouvrent démesurément et se ferment à petit bruit.

Et, si l'on croit les gazettes du temps, les artistes eux-mêmes cédèrent à la contagion et ponctuèrent par d'énormes bâillements les hémistiches du pauvre Saurin.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Une jolie femme cause avec un de ses adorateurs.

« Depuis huit jours, dit-elle, je suis sur les épines.

— Je le crois bien... une rose ! »

Dans un salon.

« Monsieur, dit une dame à un jeune homme, vous avez deux frères ?

— Non, Madame, je n'en ai qu'un.

— C'est singulier : je viens de faire la même question à votre sœur, qui m'a répondu qu'elle en avait deux. »

Entre voisins de table :

« Quelle est donc cette grosse dame en face ? Est-elle assez laide !

— C'est ma femme.

— Ah !... après tout, vous avez le divorce. »

(*Gil Blas.*)

X... apprend que son ami est au lit depuis quelques jours, et lui envoie son médecin.

Quand le docteur arrive : « Dites-lui, fait l'ami, que je suis malade et que je ne reçois personne. »

« Eh bien, dit-on à une mère qui n'a pas encore atteint la quarantaine, vous avez une fille charmante qui approche de ses vingt ans, et les prétendants ne doivent pas lui manquer.

— Y pensez-vous? Je suis trop jeune pour la marier. »

Devant un faiseur, on parlait d'un camarade qui n'a jamais su que travailler.

« Toujours à piocher, celui-là, toujours, et pas le sou.

— Il est donc bien honnête!... »

Entre boulevardiers :

« Oui, mon cher, j'ai la prétention d'être bien conservé... et, malgré mes cinquante ans, je cours encore la pretantaine...

— Voyons, mon vieil ami, je suis sûr que c'est tout au plus si tu la trottes! »

(*Gil Blas.*)

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — 8 janvier. — Décès de l'abbé Roudil, qui avait créé aux environs de Médéah, dans la province d'Alger, une importante colonie agricole qu'il a léguée au Conseil général de la Seine, en faveur des enfants assistés.

— 10. Le professeur de l'université d'Athènes, Nicolas Saripolos, docteur en droit français, membre correspondant de l'Institut de France. C'était un érudit de premier ordre en même temps qu'un jurisconsulte éclairé et éloquent.

— 14. Le célèbre pianiste et compositeur Stephen Heller, né à Pesth (Hongrie), le 15 mai 1815. Il laisse de nombreuses compositions, toutes empreintes d'une extrême distinction et d'un charme mélodique souvent exquis.

— 18. L'écrivain religieux Auguste Nicolas, auteur des célèbres *Etudes philosophiques sur le Christianisme*, qui ont eu de si nombreuses éditions. On lui doit, en outre, beaucoup d'ouvrages de haute doctrine religieuse également importants.

— 22. L'héroïque commandant Brasseur, l'un des défenseurs du Bourget en décembre 1870, et qui ne guérit jamais des nombreuses blessures qu'il avait alors reçues. Il était interné depuis dix ans aux Invalides.

— 22. Le sculpteur François Truphême, qui exposait depuis 1840. On lui doit la statue de Mirabeau, au palais de Justice d'Aix, les monuments de Condorcet, de Rabelais, etc.

— 23. M. Eugène Labiche, le plus célèbre, et à coup sûr le premier des auteurs comiques de ce temps, est mort aujourd'hui à l'âge de soixante-douze ans. Il avait remplacé Saint-René Taillandier à l'Académie française, en 1880. C'est une perte bien sensible pour la littérature dramatique; mais une grande partie des œuvres de Labiche lui survivront toujours, et c'est le plus bel éloge qu'on puisse faire de cet écrivain à la fois si éminent et si modeste.

— 23. Décès de Mme Le Ray, ex-surintendante des maisons d'éducation de la Légion d'honneur.

Fille de M. de Roussy, ancien receveur des finances à Nivelle (Belgique), elle avait épousé le contre-amiral Le Ray, dont le nom figure avec éclat dans l'histoire de notre marine, et qui mourut en 1849 d'une attaque de choléra.

Mme Le Ray avait été nommée surintendante pendant la guerre de 1870; elle prit possession de son poste après l'armistice. Sa conduite en face des Prussiens mérite les plus grands éloges; grâce à sa fermeté, elle préserva la maison de la Légion d'honneur de la destruction et du pillage. Pendant l'épidémie de diphtérie qui sévit en 1881-1882, elle ne voulut pas quitter Saint-Denis, bien qu'elle fût alors âgée de soixante-douze ans, et se montra admirable de dévouement. Rentrée depuis peu dans la vie privée, elle s'est éteinte à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— 24. Firmin Joussemet, ancien rédacteur du *Moniteur universel* et des *Débats*, auteur d'articles d'économie politique et de finance; il avait quarante-sept ans.

— 24. Le peintre Louis Matout, auteur de nombreux tableaux de religion et d'histoire. Il avait été décoré en 1857, et il avait soixante-seize ans.

— 26. Décès de M. Henry de Pène, directeur du *Gaulois* et l'un des journalistes les plus estimés et les plus sympathiques de notre temps. Il avait aussi abordé le roman avec un certain succès, et les deux premiers qu'il publia en 1886 et en 1887, *Trop belle* et *Née Michon*, avaient été couronnés par l'Académie française. Le regretté M. de Pène allait avoir cinquante-huit ans au mois d'avril prochain.

VARIÉTÉS

UNE LETTRE INÉDITE DE BOILEAU

Une lettre inédite de Boileau n'est pas chose si fréquente pour que notre *Gazette* néglige de l'enregistrer. En voici donc une, adressée à Brossette, qui a été communiquée à un de nos confrères par un de ses abonnés de Lyon :

Auteuil, 3 novembre 1701.

Il est vray, Monsieur, et vostre mémoire est fidelle sur ce point, que j'ay proposé à M. Racine un changement, je n'ose dire une correction, à un vers de *Phèdre*. Cela est de bien peu d'importance et ne mériteroit pas qu'on s'y arrestât ; mais je ne puis me dispenser de répondre, en cette occasion, comme en toutes les autres, à vostre amicale curiosité. Voicy donc ce que j'ay pu retrouver dans mes souvenirs, déjà bien lointains, sur l'objet qui vous intéresse.

C'est à Auteuil que M. Racine me lut, à diverses reprises, des fragments de sa tragédie que je considéray dès lors comme l'un des plus beaux ouvrages qui soient sortis de sa plume. Il me lut, notamment un soir, la scène du deuxième acte, dans laquelle Phèdre, « malgré soy perfide, incestueuse », s'il m'est permis de me citer, déclare son amour à Hippolyte.

C'est, vous le savés, l'une des plus belles de cette tragédie, qui en compte tant d'admirables. Je n'ai pas oublié l'impression que j'éprouvay à cette lecture, et à quel poinct je fus touché par cet avœu d'une passion qui cherche d'abord à se desguiser, qui se descouvre involontairement peu à peu, et qui se termine par cette explosion si humaine et si pathétique :

Ah! cruel! tu m'as trop entendue!

Toutesfois, au milieu de tant de beautés, je rencontray un vers qui fit naistre quelques scrupules dans mon esprit. Phèdre, exprimant le regret que Hippolyte, à cause de son jeune âge, ne soit point venu lui-même en Crète pour combattre le Minotaure, dit :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour en développer l'embarras incertain,
Ma sœur du fil fatal eust armé vostre main...

Avec la liberté dont nous avions coutume d'user dans nos entretiens littéraires, j'avouay à M. Racine que ce vers :

Pour en développer l'embarras incertain,

ne me satisfaisoit point et que j'y voiois une équivoque. Je pensay bien qu'il s'agissoit, dans ce membre de phrase, du labyrinthe et de l'embarras que l'on éprouvoit à s'y diriger ; mais, d'un autre costé, le verbe

« développer » appeloit plustôt l'idée du fil dont Ariane avoit armé la main de Thésée.

J'exposay mes doutes à M. Racine. Ce grand homme, qui avoit autant de modestie que de génie, et qui ne s'opiniastroit jamais dans son sentiment quand on lui donnoit de bonnes raisons pour l'en détourner, convint de fort bonne grâce qu'il y avoit dans ce vers quelque chose de louche, et il me dit qu'il verroit à le changer. Nous parlâmes d'autre chose ; mais, malgré moy, ce malheureux vers me revenoit toujours en teste, et je cherchois à donner un autre tour à la pensée qu'il exprimoit, selon moy, assés imparfaitement. Après avoir rêvé quelques minutes, je dis à M. Racine : « Que penseriés-vous d'un changement qui me vient en ce moment à l'esprit ? » Et je luy recitay le passage ainsi corrigé :

Par vous auroit péri le monstre de la Crète ;
Malgré tous les détours de sa vaste retraite,
Pour vous y ménager un facile chemin,
Ma sœur du fil fatal eust armé vostre main.

M. Racine me loua fort de l'adresse et de la rapidité avec laquelle j'avois dénoué la difficulté. Il reconnust que ma correction faisoit disparoître toute ambiguïté et me promit d'en faire usage. Cependant, soit qu'il l'ayt oubliée, soit qu'il ayt préféré la première version, je ne l'ay point retrouvée dans la copie imprimée de sa tragédie. Je n'ay jamais eu la pensée de l'interroger à ce

sujet ; aussi bien la chose n'en valoit-elle pas la peine. Quelques taches que les sçavants y ont découvertes n'empêchent point le soleil d'éclairer le monde ; de mesme la gloire de M. Racine ne sera point obscurcie par quelques légères imperfections que l'on peut découvrir dans ses ouvrages. La postérité dira avec Horace :

Verum, ubi plura nitent in carmine, non ego paucis
Offendar maculis.

Voilà, ce me semble, bien des paroles emploiées pour expliquer un seul vers qui ne méritoit point de si longs commentaires. Mais vous pardonnerés cette abondance à un vieillard qui aime à se rappeler ces souvenirs du passé, quoiqu'il s'y mesle beaucoup de tristesse. Vostre lettre m'a faict revivre dans ce temps heureux où je jouissois du commerce du grand homme et de l'incomparable ami dont je ressens encore si vivement la perte. Je ne tarderay pas à le rejoindre. L'âge et les infirmités m'en avertissent d'une façon chaque jour plus pressante. J'y serois tout préparé si vostre précieuse amitié ne me faisoit encore trouver quelque douceur aux derniers jours que m'accorde la Providence.

Ne vous reverray-je point, avant que de quitter ce monde, dans ma solitude d'Auteuil ?

Vous connoissés les sentiments avec lesquels je suis, Monsieur, vostre trés-humble et trés-obéissant serviteur.

DESPRÉAUX.

LE TESTAMENT DE M. VIENNET

Ce document est peu connu. En voici la partie principale, qui a trait aux opinions de l'auteur, à ses œuvres et aux luttes qu'elles lui suscitèrent. M. Viennet est mort en 1868, à quatre-vingt-onze ans.

MON TESTAMENT.

Né catholique, je meurs, comme j'ai vécu, dans la religion de mes pères. Si je ne l'ai pas toujours pratiquée comme je le devais, ce n'est point par impiété : c'est par insouciance ou par l'entraînement du travail littéraire. Que Dieu me le pardonne ; il sait que jamais je ne l'ai méconnu ni oublié, que je l'ai toujours craint et respecté dans mes actes et dans mes écrits. Je n'ai jamais attaqué les dogmes. Si j'ai fait des satires contre les moines et certains ministres de ma religion, c'est que j'ai vu en eux des apôtres du fanatisme et de l'intolérance, qui sont à mes yeux les ennemis les plus dangereux d'une religion de paix et de charité... Mon héritage sera fort mince. J'étais l'aîné de six enfants et notre fortune était fort modeste. Il était d'ailleurs fort difficile de m'enrichir à l'aide du genre de littérature que j'ai persisté à cultiver depuis et malgré l'avènement du romantisme et de la fantaisie. Jusque-là mes œuvres avaient eu quelque valeur, mais ce qu'elles

m'ont rapporté s'est englouti dans la faillite de deux ou trois sociétés industrielles...

Après avoir disposé d'une partie de son mobilier en faveur de diverses personnes, le testateur ajoute :

... Je ne peux plus malheureusement joindre à l'actif de ma succession le produit de mes œuvres... Elles ont été lâchement et durement ruinées par les attaques des trois partis politiques et littéraires que j'ai combattus. Les romantiques m'ont puni de mes satires, les républicains de mon amour pour la monarchie, les légitimistes de mon adhésion à la nouvelle dynastie. Ils ont ruiné ma première réputation, ma popularité, et couvert mes œuvres de ridicule ; et, quoique les applaudissements publics ne m'aient manqué qu'une seule fois[1], je n'ose croire qu'à l'heure de mon décès ces passions ennemies soient assez apaisées pour traiter avec plus de justice l'œuvre de soixante-trois ans d'un travail consciencieux. — Les trois quarts de mes écrits ont été publiés, mais éparpillés dans plusieurs recueils et chez divers éditeurs. Mais l'ensemble manque, et les libraires hésitent à faire les frais de quinze ou seize volumes de vers ou de prose, qui peuvent constituer mes œuvres et dans lesquels toutefois

1. Allusion à la chute bruyante de sa tragédie d'*Arbogaste*, qui ne put avoir qu'une seule représentation (1842).

je ne comprends ni mes trois romans, ni mes vingt ou trente discours politiques, ni mes deux cents articles de journaux. Ce n'est point là de la littérature, et je ne suivrai pas, en les faisant réimprimer, l'exemple que me donnent aujourd'hui la plupart de mes contemporains...

Je laisse quatre volumes de mémoires. J'ai vu presque tous les grands personnages de mon temps; j'ai coopéré à bien des événements. J'ai dit la vérité souvent avec passion, trop souvent peut-être, mais j'ai toujours été juste et vrai. Advienne que pourra!

Fait à Paris, le 9 novembre 1867, neuf jours avant d'avoir accompli mes quatre-vingt-dix ans.

VIENNET.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 3 — 15 FÉVRIER 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Le Huitième Banquet des Moliéristes. — Le citoyen Maxime Lisbonne à l'Elysée. — Le Cercle Volney. — Élection de trois nouveaux sociétaires de la Comédie-Française. — Le British Museum et la Bibliothèque nationale. — Une Comédie de G. Sand. — Théâtres.

Varia : Une Lettre de Labiche. — De peintre à sculpteur. — Victoire et Poésie. — Jules Claretie jugé par J.-J. Weiss. — A propos du coup d'État. — Une Baignoire pour deux. — La Vertu d'Armande Béjart. — Le Premier Jour de la semaine. — Un Brevet persan. — La Femme appréciée par les Saints. — Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. Nécrologie.

Variétés : Le Manuscrit du *Télémaque* et Fénelon devant la police.

15 janvier.

LA QUINZAINE. — Aujourd'hui a eu lieu le huitième banquet des Moliéristes, au café Corraza, en l'honneur du 266e anniversaire de la naissance de Molière et sous la présidence de M. Ed. Thierry. Quarante-cinq convives avaient répondu à l'appel de M. Georges Monval, organisateur de ce banquet.

Au dessert, M. Monval a lu le toast du président, que la voix trop faible de M. Thierry l'empêchait de faire entendre lui-même. Il avait pris pour sujet *le Scandale dans la Comédie de Molière*, véritable étude dramatique que *le Moliériste* publiera dans son numéro de février. Puis diverses communications ou lectures, en prose ou en vers, ont été lues par MM. Leloir, Ch. Read, Saint-Germain, très particulièrement applaudi, Fabié, Marrot, le poète du *Chat noir*, Henri Jouin, et Laudner.

22 janvier.

Il y a encore de beaux jours pour la France ! Il vient de se passer un fait qui va nous grandir à l'étranger : le citoyen Maxime Lisbonne, ex-capitaine de la Commune, ex-directeur de théâtre et de café-concert, a cru devoir se rendre, en cravate blanche et en habit noir, au dernier bal de M. le Président de la République. Le citoyen Lisbonne voulait constater *de visu* que le nouveau Président faisait un bon emploi des émoluments que la générosité du peuple lui accorde.

Mais les groupes révolutionnaires, auxquels appartient le citoyen Lisbonne, n'ont pas été contents. Un des leurs à l'Élysée ! Quel scandale ! Et l'un de ces groupes, les *Égaux de Montmartre*, a invité ledit citoyen à comparaître devant ses collègues en révolution pour expliquer sa conduite, qui a été blâmée.

25 janvier.

La Cour de cassation, présidée par M. Barbier, a rendu aujourd'hui un arrêt qui fera grand bruit dans le monde religieux. Elle a décidé que les vœux prononcés par les prêtres pouvaient toujours, et à tout moment, être rompus par eux, et que, par conséquent, tout mariage contracté par un prêtre était valable. Elle a décidé, en outre, qu'aucun officier de l'état civil n'avait le droit d'opposer un refus au mariage demandé régulièrement par un prêtre.

— Le Cercle Volney a ouvert aujourd'hui son Exposition annuelle. Cette antichambre du Salon est très remplie, mais surtout de petites toiles. On y a beaucoup remarqué diverses œuvres de MM. Elie Delaunay, Bonnat, Henner, Jules Lefebvre et Carolus-Duran, qui ont tous exposé des portraits ou des études pour portraits. A citer encore un curieux tableau de François Flameng, *la Halte,* une jolie *Soubrette,* de Gustave Courtois, et des tableaux de genre de Arcos, Rixens, Moreau-Nélaton, et des paysages et études d'Eugène Feyen, Émile Lévy, Tattegrain, etc.

28 janvier.

Le Gouvernement vient de publier un décret qui prononce les mises à la retraite, au delà d'un certain âge, des chefs de service et des employés des diverses biblio-

thèques et archives de l'État. Ainsi, les administrateurs généraux de ces bibliothèques devront se retirer désormais à l'âge de soixante-dix ans comme limite extrême.

Par suite de ce décret, M. Alfred Maury, directeur général des archives nationales, a été remplacé par M. Gustave Servois, archiviste-paléographe, ancien préfet, et M. Édouard Thierry, ancien administrateur de la Comédie-Française, a eu pour successeur, comme administrateur de la bibliothèque de l'Arsenal, M. Georges Robertet, chef du bureau des bibliothèques au ministère des Beaux-Arts.

2 février.

Aujourd'hui a été donnée au Vaudeville, au profit de la Société *l'Alliance française* [1], une représentation dramatique qui était présidée par M. Ernest Renan. La Comédie-Française y a joué *le Caprice*, de Musset, et *le Bonhomme Jadis*, de Murger.

M. Ernest Renan a ouvert la solennité par un petit discours humoristique qui a produit le plus grand effet. Rien de plus charmant, de plus délicieux. Voici la conclusion de cette fine et spirituelle harangue, tout entière à l'honneur de la langue française :

Tenez, Messieurs, il y a surtout un jour où l'usage du français sera bien nécessaire, c'est le jour de la vallée de Jo-

1. Association nationale pour la propagation de la langue française à l'étranger et dans les colonies.

saphat. Prolongez la vie du français jusqu'au jugement dernier. Je vous assure que, si on parle allemand ce jour-là, il y aura des confusions, des erreurs sans nombre. Messieurs, je vous en prie, faites qu'on ne parle pas allemand dans la vallée de Josaphat !

Pour moi, Messieurs, je tiens essentiellement à ce que vous décrétiez l'éternité de la langue française ; je vais vous dire pourquoi. Vous m'écoutez avec tant d'indulgence, Mesdames et Messieurs, que je vous ferai la confidence d'un rêve que je fais souvent. Je reçois tant de lettres qui m'assurent que je serai damné éternellement que j'ai fini par en prendre mon parti ; ce ne sera pas très juste, mais j'aime mieux l'enfer, après tout, que le néant. Je suis persuadé que je réussirai à tirer parti de la situation, et, si je n'ai affaire qu'au bon Dieu, je crois que je le toucherai. Il y a des théologiens qui admettent la mitigation des peines des damnés. Eh bien ! dans mes insomnies, je m'amuse à composer des pétitions, des placets que je suppose adressés à l'Éternel du fin fond de l'enfer. J'essaye presque toujours de lui prouver qu'il est un peu la cause de notre perdition, et qu'il y a des choses qu'il aurait dû rendre plus claires. Parmi ces placets, il y en a d'assez piquants et qui, je le crois, feront sourire l'Éternel. Mais il est clair qu'ils perdront tout leur sel si je suis obligé de les traduire en allemand.

Préservez-moi de ce malheur, Messieurs. Je me fie à vous pour que le français soit la langue éternelle ; je suis perdu sans cela.

8 février.

Aujourd'hui, à la Comédie-Française, élection de trois nouveaux sociétaires. Les trois favorisés sont : M. Boucher, qui appartient à la Comédie-Française depuis le 7 septembre 1866, et qui voit bien tardive-

ment récompenser ses efforts, souvent heureux; puis M. Truffier, dont les débuts à la rue de Richelieu remontent au 7 juillet 1875 ; artiste original et fin, et qui n'a attendu le sociétariat que douze ans; enfin, Mlle Céline Montaland, qui a débuté aux Français le 13 décembre 1884, et qui a conquis, en quelques années seulement de séjour à la rue de Richelieu, par son talent plein de verve, de grâce et de belle humeur, ces palmes enviées du sociétariat qui couronnent si équitablement sa longue et brillante carrière dramatique.

— Le prince de Bismarck vient de prononcer au Reichstag allemand un discours qui a produit une impression considérable dans toute l'Europe, discours énigmatique et qu'on peut interpréter aussi bien dans le sens de la paix que dans celui de la guerre.

— Aujourd'hui M. Ernest Lavisse, dans une conférence organisée par l'Association des anciens élèves de l'École des Sciences morales et politiques, et qui avait pour sujet les origines de l'État prussien, n'a pu manquer de faire allusion à cet éclatant discours. Dans cette conférence, qui avait un vif intérêt d'actualité, M. Lavisse a raconté plusieurs anecdotes curieuses. Nous citerons la suivante, qui est particulièrement caractéristique. On avait déjà dit de la Prusse : « C'est une armée qui a un pays. » L'anecdote en question accentue encore ce propos, qui remonte à l'autre siècle, et qui est de plus en plus vrai tous les jours :

« Après 1866, a raconté M. Lavisse, un diplomate français fut chargé de sonder M. de Bismarck sur un projet de désarmement partiel qu'on voulait tenter de lui faire agréer. M. de Bismarck lui dit dans son rude langage : « Il vaut mieux que nous parlions d'autre chose. Je n'entends pas ce que vous voulez dire en France par désarmement. Nous autres, nous venons au monde avec une tunique ; me proposer de désarmer, c'est donc me proposer d'aller tout nu dans les rues de Berlin. »

Le British Museum et la Bibliothèque nationale. — La *Pall-Mall-Gazette* de Londres publiait récemment un article des plus curieux sur les deux grandes bibliothèques rivales, celles de Paris et de Londres, le British Museum et la Bibliothèque nationale. Il faut dire que les statistiques relatives à ces deux grandes bibliothèques ne sont pas favorables à la nôtre. Ainsi le British Museum communique dans l'année environ cinq fois plus de livres que notre Bibliothèque de la rue de Richelieu, ce qui suppose largement trois fois plus de lecteurs.

Les causes de cette infériorité, de notre part, selon l'article cité, proviennent surtout de ce fait que le British Museum facilite de toutes façons, au public lettré, l'accès de ses trésors, tandis que notre Bibliothèque semble prendre à tâche de rebuter ce même public.

Ainsi, le British Museum est ouvert de neuf heures du matin à huit heures du soir en toute saison, tandis que notre Bibliothèque nationale n'ouvre qu'à dix heures du matin, pour fermer à quatre heures de l'après-midi; soit une différence de temps de travail possible de cinq heures par jour Et pendant ce court espace de temps, ajoute l'article, tout ce qui peut être imaginé pour rebuter le lecteur est mis en œuvre par les employés : attente interminable pour la communication des volumes, quand on vous les communique; surveillance, souvent insultante, des préposés à la garde des volumes qui semblent considérer les travailleurs comme des voleurs toujours disposés à emporter les livres qu'on leur prête; insuffisance de catalogues et même insuffisance d'exemplaires du même livre.

A Paris, on ne fournit aux travailleurs ni papier, ni plumes, ni crayons, ni buvards, ainsi que cela se fait à Londres. Au British Museum tout le monde peut entrer sans carte ni contrôle; à Paris il faut produire toutes sortes de références pour être admis à pénétrer dans le temple. Ajoutons que la Bibliothèque nationale n'a pas à sa disposition, dans son budget, *la moitié* de la somme annuelle que le British Museum peut consacrer à des achats de livres et de mauuscrits.

Enfin, à Londres, il existe au British Museum une salle spéciale consacrée aux journaux; on y trouve toutes les feuilles, revues, périodiques quelconques du

monde entier, remontant aux origines, et en y comprenant tous les journaux du jour; c'est une des salles les plus fréquentées de la grande Bibliothèque anglaise et où affluent le plus de visiteurs de passage. A Paris, rien de pareil; on ne communique pas au lecteur les journaux de l'année, et le plus souvent les collections antérieures sont incomplètes.

L'article de la *Pall-Mall-Gazette* établit tous les avantages que les lecteurs et travailleurs d'outre-Manche ont au Britisch Museum, comparativement à ceux qui manquent aux lecteurs de notre Bibliothèque nationale. C'est aux administrateurs de notre grand établissement de la rue de Richelieu qu'il appartient de faire leur profit, au bénéfice du public, des critiques de cet article, dont le plus grand nombre sont malheureusement trop justifiées.

Une Comédie de G. Sand. — En 1852, Frédérick-Lemaître venait de jouer aux Variétés, avec un assez médiocre succès, une pièce intitulée *le Roi des drôles*. Il fut alors question, pour la remplacer, d'un drame de George Sand appelé *Nello* et qui avait déjà été joué deux fois devant les intimes sur le théâtre de Nohant. Maurice Sand l'offrit, au nom de sa mère, à Frédérick, et M. Hetzel fut chargé de la négociation.

Mme Sand, écrit-il alors à Frédérick, m'a laissé la mission de traiter avec M. Carpier, votre directeur. Je désire, avant

de le revoir, m'entendre avec vous d'abord, car Mme Sand ne voudrait rien demander ni moi rien faire qui vous fût désagréable. Soyez donc assez bon pour me donner un rendez-vous. J'ai les pouvoirs de Mme Sand, et, quand nous serons d'accord, M. Carpier, je pense, ne refusera plus de faire ce qu'il est juste qu'il fasse, c'est-à-dire un bout de traité pour l'époque où la pièce sera jouée et pour la distribution des autres rôles...

La lecture de *Nello* faite aux artistes des Variétés fut assez singulière, si l'on en juge par le billet suivant que Frédérick écrivit à Mme Sand après cette lecture :

20 septembre 1852.

Madame,

J'ai l'honneur de vous annoncer que j'ai lu avant-hier la pièce de *Nello* aux acteurs du théâtre des Variétés. Monsieur votre fils y assistait et vous a sans doute déjà fait part de ses impressions; voici néanmoins l'historique de cette lecture.

Les acteurs des Variétés, accoutumés à n'entendre et à ne dire que des bêtises, écoutaient de toutes leurs oreilles, mais sans avoir l'air de comprendre un mot, à un tel point que, fatigué de m'adresser à des statues, je me suis arrêté plusieurs fois, désirant ne pas achever une lecture si étrange ! La séance terminée, cependant, voici l'opinion générale : « C'est admirable ; il y a dans cet ouvrage un très grand succès, mais partout ailleurs qu'aux Variétés ! » — Maintenant, Madame, veuillez me faire connaître vos intentions et vos désirs. Quant à la direction du théâtre, elle est disposée à faire tout ce que je voudrai, c'est-à-dire, Madame, tout ce que vous voudrez.

Agréez, Madame, mes salutations respectueuses.

FRÉDÉRICK-LEMAITRE.

A la suite de cette lettre, Mme Sand fit tout simplement retirer sa pièce, qui rentra dans ses cartons. Ajoutons que cette pièce, remaniée plusieurs fois depuis, a été jouée avec un grand succès, par Rouvière, à l'Odéon en 1855, sous le titre de *Maître Favilla*.

THÉATRES. — La Renaissance a fait, le 26 janvier, une heureuse reprise de *la Station Champbaudet*, amusante comédie de Labiche, où Mme Mathilde a été vivement applaudie dans le personnage principal créé au Palais-Royal par Mme Thierret, de joyeuse mémoire. A citer encore Raimond, Galipaux, Montcavrel, etc.

— Le 27, vif succès aux Variétés de *Décoré!* comédie en trois actes de M. Henri Meilhac, et où cet écrivain si parisien a jeté à pleines mains le meilleur de sa verve humoristique, de son esprit et de sa gaieté. Malgré son titre, la pièce nouvelle n'est pas une satire d'actualité : la décoration dont il s'agit n'est qu'un épisode, qui sert de point de départ aux scènes les plus amusantes et les mieux venues. *Décoré!* sera le plus grand succès de l'hiver. MM. Dupuis, Baron, Lassouche, et Mmes Réjane, Crouzet, etc., interprètent les principaux rôles de cette œuvre charmante, dont le brillant succès rend de plus en plus opportune la candidature de M. Meilhac au fauteuil académique du regretté Eugène Labiche.

— A l'Opéra, le 30, succès discuté de *la Dame de Mon-*

soreau, opéra en cinq actes et sept tableaux d'Auguste Maquet, musique de M. Gaston Salvayre. Une *Dame de Monsoreau*, sans Gorenflot et sans Chicot, devait présenter d'autres scènes suffisamment intéressantes et dramatiques pour réussir. Or ce sont précisément ces scènes-là qui manquent le plus dans le livret de M. Maquet. M. Salvayre a écrit une partition digne à coup sûr de la plus haute estime, au point de vue théorique, mais qui a semblé parfois monotone. La faute en est certainement au livret ! L'interprétation de cette œuvre consciencieuse et savante est fort brillante pour les premiers sujets : Jean de Reszké, Delmas, Berardi, Ibos, Muratet, et Mmes Bosmann et Sarolta. Le ballet a mis surtout en évidence Mmes Subra, Hirsch, et M. Vasquez. Les décors sont admirables, et le grand cortège de l'avant-dernier tableau serait au-dessus de tout éloge s'il ne rappelait un peu trop ceux de l'ancien Cirque olympique ou des théâtres du Châtelet et de l'Éden.

— Le 1er février, à Déjazet, première représentation de *Tous pincés !* comédie bouffe en trois actes de M. Pierre Raynaud. Quelques scènes amusantes et beaucoup d'inexpérience, tel est en deux mots le jugement à porter sur cette comédie légère, que n'a pas suffisamment défendue la troupe un peu disparate dirigée par M. Boscher.

— Au Château-d'Eau, le 3, succès d'un drame

nouveau, coulé dans le vieux moule des Bouchardy et des d'Ennery, *Gavroche*, œuvre bien faite et très passionnante que jouent, avec un très bon ensemble, MM. Dalmy, Bessac, Gatinais, et surtout Brunet, qui donne beaucoup de relief au personnage de Gavroche. Dans un des petits rôles on a remarqué, sous le nom de Jeanne Paola, Mlle Perron, qui fut, le 24 décembre dernier, l'héroïne d'un drame dans un hôtel de la rue Geoffroy-Marie, où un jeune officier russe, nommé Popel, lui tira deux coups de revolver, qui la blessèrent légèrement; il se tua ensuite. Mlle Perron ne garde, au moins sur son visage, aucune trace de ce terrible événement.

— Le 5, au concert Colonne excellente exécution de la *Reformation-Symphonie* de Mendelssohn, dont le finale (Choral de Luther) a été tout particulièrement applaudi. On a joué ensuite l'*Harold en Italie*, de Berlioz, qui a été admirablement exécuté, mais qui a un peu étonné le public par ses rythmes et ses étrangetés musicales trop inattendues.

— La Comédie-Française a repris, le 7 février, *les Effrontés*, la belle comédie d'Émile Augier, où Mlle Legault a continué ses heureux débuts dans le personnage de la marquise d'Auberive, créé par Mme Plessy, et repris plus tard par Mlle Tholer. Très brillante représentation que le nouveau Président de la République honorait de sa présence. Conduit au foyer des artistes

par M. Claretie, administrateur général, et par M. Febvre, semainier, M. Carnot a adressé d'aimables compliments aux interprètes de la pièce, et notamment à MM. Got et Thiron.

VARIA. — *Une Lettre de Labiche.* — On en a publié un certain nombre au moment du décès de cet écrivain comique, qui laisse tant d'œuvres charmantes. Nous citerons seulement la suivante, qui est adressée à un ami, et où l'on retrouve les qualités d'esprit et de bonhomie fine et railleuse qui distinguaient le talent de Labiche :

Coubert, le 18 août 1881.

Cher ami,

Es-tu à Acquigny, chez Rousseau?

Es-tu à Berne, chez notre ambassadeur? Je t'écris à Paris, tu trouveras toujours ma lettre à ton retour.

J'ai d'ailleurs peu de chose à te dire, je me rétablis tout doucement, mais c'est diablement long; je marche très peu et je mange beaucoup, ce qui fait que je « graisse » à souhait.

As-tu des nouvelles d'Augier?

Est-il revenu ? Est-il en bonne santé?

Si je savais faire des vers, je ne te dirais pas en prose que tu es un poète charmant, tout t'inspire, même le Marsala, qui n'est pas un fameux vin, malgré ton vers :

Quel bijou que ce Mars a là !

Je ne crois pas pouvoir chasser cette année, mais cela m'est égal, parce qu'il n'y a pas de gibier. Les perdreaux

sont morts de soif pendant la grande sécheresse ; les lièvres ont été pris d'une constipation effroyable ; quelques vrais chasseurs leur ont fait ingurgiter de l'huile de ricin, mais ce n'était pas facile à leur administrer.

Présente mes respects à ta femme.

A toi de cœur,

Je lis tes vers à André ; il te préfère à Victor Hugo, mais il ne s'y connaît pas.

De peintre à sculpteur. — Dans un banquet donné dernièrement à l'occasion de la croix de la Légion d'honneur décernée au sculpteur Rodin, Armand Silvestre a lu le sonnet suivant, que nous croyons devoir conserver pour la remarquable vigueur avec laquelle il traduit le talent énergique et original de l'artiste auquel il s'adresse :

A RODIN

Rude ouvrier du marbre où dort encor la souche
Des déesses au corps blanc comme sont les lis,
Toi qui fais du granit jaillir leurs flancs polis
Et monter le sourire immortel à leur bouche,

Poète amer et doux d'un Idéal farouche
Qui sais sous les baisers pencher les fronts pâlis,
Et, des vaines pudeurs ouvrant au vent les plis,
Faire vivant et nu tout ce que ta main touche,

Salut Rodin ! maître sculpteur, dompteur de chair,
Toi qui rends à nos yeux tout ce qui nous est cher,
Pétrisseur de seins durs et de croupes rebelles,

Toi qui fais que la gloire et l'Idéal vivront,
Tant que sur leur amour les hommes pleureront
Et tant que, sous les cieux, les femmes seront belles.

Victoire et Poésie. — On reproche à notre nouveau président de la République de n'être pas assez lettré. On ne peut adresser le même reproche à son aïeul, le grand Carnot, qui, tout en organisant la victoire, trouvait le temps de trousser assez lestement des vers. Voici une pièce de lui que *le Parti national* a trouvée dans un vieux volume de l'*Almanach des Muses*.

LES DEUX GLYCÈRES

Air : *Le connais-tu, ma chère Éléonore?*

Combien Glycère était simple et naïve,
Quand je la vis pour la première fois!
Un air sensible, une démarche vive,
Dès cet instant me soumit à ses lois.

Sein palpitant et timide prunelle
Montraient un cœur tout près de s'enflammer ;
On y voyait ce trouble qui décèle
Et le besoin et la crainte d'aimer.

Un baiser pris faisait rougir Glycère,
Et pour deux jours me rendait satisfait ;
On disputait une faveur légère,
J'étais content d'un plaisir imparfait.

Tout est changé : Glycère, peu sauvage,
A mes désirs laisse prendre l'essor ;
On me permet de cesser d'être sage.
Ce que je veux, je l'obtiens sans effort.

A chaque instant le myrte me couronne,
On me prévient dans le moindre désir;
A mes ardeurs Glycère s'abandonne;
J'ai tout enfin, excepté du plaisir.

Tous les matins, Glycère à sa toilette
Rougit encor, mais ce n'est qu'au pinceau;
Et chaque jour, moins jeune et plus coquette,
Elle a besoin d'un ornement nouveau.

Ah! ce n'est plus cette simple bergère
Qu'avec transport je pressais sur mon sein;
Je languissais, mais j'avais, ô Glycère!
Tant de plaisir à vous baiser la main!

CARNOT,
Capitaine d'artillerie à Dijon, 1787.

Enfin, dans une vente récente d'autographes, on a payé 50 francs la pièce de vers suivante, composée et écrite par Carnot, très peu de temps avant sa mort :

SONNET SUR LE BONHEUR

Bonheur! ô toi pour qui tout se meut sur la terre,
Tes favoris sont-ils chez les grands? aux hameaux?
A Sparte? à Sybaris? au camp? au sanctuaire?
Préfères-tu les bois? la garde du troupeau?

Es-tu la volupté? la gloire? une chimère?
Le désir satisfait? ou l'absence de maux?
Es-tu dans l'amitié? dans l'amour? sous la haire?
Dans la paix? le savoir? la vertu? les tombeaux?

Impatients mortels, il est dans l'espérance,
Il est dans notre cœur, couronne l'innocence;
Il résiste à nos vœux et vient inattendu.

Ce présent du Très-Haut, cette céleste flamme,
Ne peut se définir ; il est le pain de l'âme,
On n'en connaît le prix que quand on l'a perdu.

Magdebourg, 28 novembre 1818.

Le général CARNOT.

Jules Claretie jugé par J.-J. Weiss. — Des amis maladroits ont intempestivement poussé M. Weiss à présenter le 26 janvier sa candidature à l'Académie française contre celle de M. Jules Claretie, dont la nomination était, pour ainsi dire, assurée d'avance. M. Weiss a enlevé ainsi 8 voix à M. Jules Claretie, qui n'en a plus récolté que 20.

A la suite de cet échec de M. Weiss on a raconté que, s'il s'était présenté contre M. Claretie, c'est qu'il professait, sans doute, à l'endroit du nouvel élu, quelque animosité littéraire. La citation suivante d'un article de M. Weiss dans *les Débats*, à propos de la comédie de M. Claretie, *Monsieur le Ministre*, alors qu'elle fut jouée au Gymnase, suffira pour démontrer en quelle sérieuse estime M. Weiss tenait, au contraire, le talent de son brillant concurrent :

« J'ai lu deux fois *Monsieur le Ministre*, en roman, et je ne me plaindrais pas de l'avoir à lire une troisième fois. Le roman est un beau livre et une belle action. Pour l'écrivain il a fallu l'accord du talent et du caractère. Un républicain éprouvé, qui souffre de son idéal,

qu'on ternit ou qu'on déshonore; un patriote que blessent les vices du temps; un honnête homme aux mains nettes; un chef de famille aux mœurs probes; la haute impartialité de l'artiste qui ne s'attache qu'à son idée d'art, la considère en elle seule et refuse de la laisser entamer par des prétentions et des préjugés de groupe ou de coterie; la connaissance, dès longtemps acquise, de tous les tenants et aboutissants de la vie parisienne; le coup d'œil froid, patient, investigateur; l'indifférence courageuse, la haine des puissants du jour et l'exhaussement de soi-même par-dessus les réclamations injustes des amitiés mesquines : voilà ce qui fait le prix de ce livre rare... On dirait du Balzac adouci et plus limpide. »

Si M. Ernest Renan, qui doit recevoir M. Jules Claretie à l'Académie, se montre aussi favorable, il nous semble que l'auteur du *Drapeau*, du *Prince Zilah*, des *Amours d'un Interne*, de *la Maison vide*, etc., n'aura pas à se plaindre.

Ajoutons qu'à propos de son élection, et entre autres nombreuses félicitations qu'a reçues Claretie, les vers suivants lui ont été adressés par l'érudit M. Loiseleur, le bibliothécaire d'Orléans, que nous ne savions pas si poète que cela!

A JULES CLARETIE

Montez au trône académique
Où Molière n'a pu s'asseoir;

Montez sans peur, le grand Comique
Paraîtra pour vous recevoir.

Certes Molière vous convie
A cet honneur avec raison :
Vous avez bien conté sa vie,
Vous gouvernez bien sa Maison.

A propos du coup d'État. — On parle beaucoup en ce moment d'un livre anonyme qui vient de paraître sous le titre d'*Histoire anecdotique du second Empire,* et qui donne surtout, sur le coup d'État de 1851, de fort curieux détails. Nous y trouvons entre autres portraits, nous dirions mieux entre autres croquis, le suivant, qui s'applique à l'un des principaux auteurs de la révolution militaire de décembre, le futur maréchal de Saint-Arnaud :

« Leroy de Saint-Arnaud, encore fort jeune pour son grade et sa position, était un homme des plus aimables, plein d'esprit et de finesse, gaiement brave, un peu pillard peut-être, mais pillard pour les autres plus que pour lui; aimant le luxe pour en faire jouir ceux qui l'approchaient; viveur, grand seigneur par excellence, ayant toujours la main ouverte, ainsi que la bourse. »

Nous pouvons dire que l'auteur de ce livre, si plein de détails intéressants, et dont beaucoup sont inédits, était mieux que personne en situation de bien connaître les événements dont il parle, car il n'est autre que M. le

baron Du Casse, ancien officier supérieur d'état-major, aide de camp du roi Jérôme, et qui a donné déjà plusieurs publications historiques relatives au premier Empire.

Une Baignoire pour deux. — C'est dans les mémoires publiés récemment par les frères Lionnet que nous trouvons l'anecdote suivante, relative à la première entrevue du peintre Courbet et d'Alexandre Dumas père.

« Le peintre d'Ornans se présente un jour chez le grand écrivain, avec lequel il ne s'était jamais rencontré, et qu'il voulait remercier au sujet d'une étude fort louangeuse que le maître avait écrite sur lui. Il arrive rue d'Amsterdam et dit au domestique :

« M. Dumas est-il chez lui ?

— Oui, Monsieur; mais M. Dumas est en train de prendre un bain.

— Veuillez lui faire passer ma carte. »

Le domestique revient, et, s'adressant au visiteur :

« Monsieur vous attend, Monsieur. »

Courbet entre dans la chambre à coucher de Dumas, qu'il trouve, en effet, dans un bain.

Dès qu'il paraît, Dumas, avec sa bonne figure sympathique et réjouie, lui dit en souriant et sans plus de façons :

« Bonjour, mon garçon ! Fais comme moi : déshabille-toi et viens là; nous causerons tout à notre aise. »

La Vertu d'Armande Béjart. — S'il est une légende aujourd'hui bien accréditée, c'est celle de l'inconduite d'Armande Béjart, la femme de Molière, et cela grâce au célèbre pamphlet anonyme publié à Francfort en 1688 sous le titre de *la Fameuse Comédienne.* On a même dressé la liste de ses amants, parmi lesquels figurent le comte de Guiche, le comte de Lauzun et l'abbé de Richelieu. Eh bien, M. Gustave Larroumet, l'un des plus ardents moliéristes de notre temps, vient, dans un livre récent, de détruire cette légende galante en réfutant les principales accusations de l'odieux pamphlet. De plus, il a cru reconnaître, à certains indices, que *la Fameuse Comédienne* devait être l'œuvre d'une bonne petite camarade de théâtre qui aurait trouvé moyen de satisfaire ainsi la haine jalouse dont elle poursuivait Armande Béjart.

Nous souhaitons qu'il en soit ainsi, et pour la vertu de la célèbre comédienne, et pour l'honneur de notre grand auteur comique, l'inconduite de sa femme ayant toujours fait une tache fâcheuse dans l'auréole dont nous aimons à l'entourer. Il n'en reste pas moins vrai que le ménage Molière, émaillé de disputes, de séparations et de réconciliations, ne peut pas être cité comme un modèle. Mais de là aux calomnies dont Armande Béjart a été victime, il y a heureusement bien loin.

Le Premier Jour de la semaine. — Un journal de pro-

vince ayant demandé quel était le premier jour de la semaine, notre confrère Paul Forestier, du *Voltaire*, a voulu prendre ses renseignements aux bonnes sources. Il a consulté successivement Larousse, l'Académie et Littré, et tous les trois ont été unanimes pour lui indiquer le dimanche comme étant ce premier jour.

Malgré cette triple et écrasante autorité, nous ne comprenons ni que la question puisse être posée, ni surtout qu'elle puisse être résolue dans ce sens. Les jours de la semaine correspondent, on le sait, aux ournées de la création du monde, et la Bible, après avoir énuméré ces journées, au nombre de six, ajoute :

« Dieu, ayant terminé son œuvre, se reposa le septième jour...

« Et il bénit ce septième jour, et il le sanctifia, parce que c'était en ce jour qu'il s'était reposé de son œuvre de la création. »

Or le dimanche étant le jour du Seigneur (*dies dominica*), et le repos ne pouvant pas se placer avant le travail, il s'ensuit forcément que ce jour est le dernier de la semaine, en dépit de l'Académie, de Littré, de Larousse, et de tous autres qui voudraient soutenir leur erreur.

Un Brevet persan. — Un de nos amis vient d'être décoré, par le Shah de Perse, de l'ordre du Lion et du Soleil. Voici la traduction textuelle du brevet original,

qui est en langue persane. Cette traduction a fidèlement conservé à ce brevet toute sa couleur orientale.

Au nom de Dieu très glorieux !

Le gouvernement appartient à Dieu !

Depuis que la main de Nacir-Eddin a saisi le sceau impérial, la Justice et l'Équité ont saisi l'univers depuis la lune jusqu'au poisson au fond des eaux.

Eu égard aux relations de confiance et d'amitié qui existent entre les deux puissants gouvernements de Perse et de France, et dans ma parfaite bienveillance pour M. X..., j'ai ordonné de lui remettre, comme faveur flatteuse, la décoration du Lion et du Soleil de troisième classe (commandeur) pour qu'elle fasse l'ornement de sa poitrine.

Écrit dans le mois de Chabran de l'année 1304 (24 avril au 23 mai 1887).

La Femme appréciée par les Saints. — C'est dans une pieuse gazette que nous avons trouvé, à propos des femmes, les citations suivantes. On y verra comment sont appréciées les descendantes d'Ève par les écrivains religieux. C'est du dernier galant !

Saint Bernard a dit : La femme c'est l'organe du diable.

Saint Augustin : La femme est l'augmentatrice du péché.

Saint Jean Chrysostome : De toutes les bêtes féroces, il n'en est pas de plus dangereuse que la femme.

Saint Cyprien : La femme est une glu envenimée.

Saint Paulin : Il n'y a pas de femme bonne.

Le R. P. Achille de Barbantane : La femme, voilà le grand empire qui tyrannise la nature.

Le P. Joly, capucin : Avec la femme, le plus sage devient fou.

Tous ces saints hommes ne parlent-ils pas des femmes tout comme s'ils avaient eu personnellement à s'en plaindre ?

LES MOTS DE LA QUINZAINE

« Moi, dit une dame, je ne comprends que la valse à deux temps.

— Moi, dit une autre, je ne puis souffrir que celle à trois temps.

— Il n'y a qu'une valse de vraie, reprit en souriant un aimable septuagénaire, c'est la valse à vingt ans. »

Un locataire qui fait du jour la nuit se plaint à son propriétaire.

« Vous devriez bien, lui dit-il, donner congé aux gens qui sont au-dessus de moi. On se remue chez eux toute la journée, et je ne puis pas dormir. »

Une dame qui vient de se faire arracher une dent donne à son opérateur une modeste pièce de cent sous.

« C'est sans doute pour mon domestique? dit-il d'un air dédaigneux.

— Non, Monsieur, c'est pour vous deux. »

On complimente un avocat sur l'éloquence qu'il a déployée dans la défense d'un coupable.

« Ah! dit-il, c'eût été bien autre chose si j'avais eu à soutenir l'accusation! »

Tempête de ménage :

Madame, qui est vieille et laide, tient tête à monsieur qui, exaspéré, s'écrie :

« Madame, je vous prouverai que je suis votre époux.

— O mon Alfred, merci pour cette bonne promesse! »

Calino vient de renverser un service de porcelaine, et demande s'il a une grande valeur.

« Mais c'est du vieux Sèvres, lui dit-on.

— Ah! tant mieux, je craignais que ce ne fût du neuf. »

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — 21 janvier. — M. Didiot, directeur du journal *le Moniteur de la Moselle*, à Metz, qui était très dévoué aux intérêts français. L'administration allemande ayant supprimé récemment cette feuille, M. Didiot en éprouva une si douloureuse impression que la maladie dont il souffrait s'aggrava, et qu'il en est mort.

— 25. Le peintre Joseph-Amédée Velay, auteur de fusains remarqués, et qui avait été décoré, en 1870, pour sa belle conduite pendant la guerre. Il avait quarante-six ans.

— 26. Le chansonnier bien connu Marc-Constantin, à l'âge de soixante-dix-huit ans.

— 29. Louis-Alphonse Baudin, ingénieur en chef, secrétaire général de la Compagnie du chemin de fer de Lyon.

— 30. Dom Bosco, surnommé le saint Vincent de Paul Italien, fondateur des missions de François de Sales. Les prêtres formés par dom Bosco pour l'aider dans son œuvre portent aujourd'hui le nom de Salésiens, et ils se sont répandus dans tous les pays. Dom Bosco était né en 1815.

— 1er février. Victor Thiébaut, le fondeur bien connu. La plupart des grandes statues de bronze fondues depuis nombre d'années à Paris sortent de ses ateliers. Ancien maire du Xe arrondissement, officier de la Légion d'honneur, M. Thiébaut avait soixante-quatre ans.

— 1er février. Ludovic de Vauzelles, conseiller honoraire à la cour d'Orléans et auteur de vers, de tragédies antiques et de drames historiques publiés en divers recueils. Il avait soixante ans.

— 6. Le général de division Charles-Victor Frébault, de l'artillerie de marine, et qui était sénateur inamovible. C'est lui qui commanda en chef l'artillerie pendant le siège de Paris. C'était un homme de guerre éminent, et un caractère des plus sympathiques, plein de droiture et de loyauté. Il était né le 1er février 1813.

— 8. Le voyageur Paul Marcoy, dont *le Tour du Monde* a publié d'intéressants récits d'explorations en Amérique. De son vrai nom Laurent Saint-Cricq, il occupait à Bordeaux, où il est mort, les fonctions de directeur des squares et jardins de la ville.

VARIÉTÉS

LE MANUSCRIT DU *TÉLÉMAQUE*

ET

FÉNELON DEVANT LA POLICE

La librairie des Bibliophiles a annoncé dernièrement comme devant paraître dans sa *Nouvelle Bibliothèque classique* une édition de *Télémaque* avec une préface de M. Jules Simon. A ce propos notre collaborateur M. Thénard nous a adressé la communication suivante :

Madame, duchesse d'Orléans, mère du Régent, a laissé une volumineuse correspondance dont une partie considérable a été publiée en Allemagne depuis une dizaine d'années[1].

A la date du 14 juin 1699, *Madame* écrit à sa tante :

Saint-Cloud.

On ne parle plus de l'Archevêque de Cambrai ici. Je regrette bien qu'on ne veuille pas faire imprimer son roman de *Télémaque*, car c'est un très gentil et fort beau livre. Je l'ai lu en manuscrit. On croit qu'il sera impri-

1. Elle a été traduite par M. Jœglé, professeur de langue allemande au lycée de Versailles.

mé en Hollande ; on a voulu l'imprimer ici, et l'on avait déjà publié un volume ; mais, dès que l'Archevêque en eut été informé, il a acheté tous les exemplaires et fait défense d'imprimer la suite.

On ne m'a prêté le manuscrit que par fragments, et l'on ne me donnait l'un que quand j'avais fini l'autre. On a exigé de moi la promesse de ne pas le faire copier ; sans quoi, j'en aurais certainement fait prendre une copie pour vous. Dieu veuille que les instructions que contient ce livre fassent impression sur le duc de Bourgogne ! S'il s'y conforme, il deviendra un grand roi avec le temps.

Madame, malgré les informations qu'elle recevait de tous côtés, ignorait bien des agissements de police.

Ainsi, pendant qu'elle prévoyait que le *Télémaque* serait imprimé en Hollande, la cour soupçonnait déjà une impression furtive à Lyon.

Le 17 février 1698, Pontchartrain écrivait à d'Argenson :

Quand l'avis qui vous a été donné de l'impression d'un ouvrage de M. l'Archevêque de Cambrai serait véritable, la recherche que vous vous proposez d'en faire par l'Intendant ferait trop de bruit et d'éclat. A l'égard de l'expédient d'en faire arrêter les paquets à la poste, il est impraticable ; mais vous pouvez dire en général, au maître de la diligence, d'être exact à ne se point charger de livres qu'ils ne passent par la douane [1], et

1. La douane était aux barrières de Paris.

vous devez tenir la main à l'exécution des ordonnances rendues sur la matière.

Le 29 juin 1698, le même répétait à d'Argenson :

A l'égard des écrits de M. l'Archevêque de Cambrai il faut les arrêter, et, s'ils sont comme vous le dites en maisons particulières, je vous expédierai les ordres dont vous avez besoin pour les y envoyer prendre.

Vous n'avez pas encore fait une grande découverte d'en avoir saisi douze exemplaires, pendant qu'on les distribue par milliers.

Le *Télémaque* n'est pas indiqué dans cette correspondance, il se pourrait qu'il s'agît des démêlés que Fénelon eut avec Bossuet; néanmoins, il est intéressant de voir cet écrivain poursuivi et traqué comme *un vil folliculaire*.

Ainsi, d'après Madame, Fénelon prenait grand soin de ne pas répandre son ouvrage dans le public, pressentant sans doute que la malignité de ses adversaires trouverait dans le *Télémaque* matière à l'accuser auprès du roi. Cependant, en cachette, le livre s'imprimait; mais la police était avertie :

Pontchartrain à La Bourdonnaie.

Versailles, 28 janvier 1700.

Le Roi a été informé que depuis six semaines on a imprimé à Rouen deux autres éditions de *Télémaque;* que

le nommé Prévost en avait fait charger un grand nombre d'exemplaires sur un bateau qui a péri aux Andelys à la réserve de deux cents qu'il a fait distribuer à Paris. On a su que le même Prévost en a encore une édition de 1,000 exemplaires en deux volumes. Sur quoi le Roi m'ordonne de vous écrire que cette impression ayant été faite sans privilège, elle veut que vous en fassiez saisir les exemplaires.

Au même.

11 mai 1700.

Nonobstant la saisie que vous fîtes faire au commencement du mois passé, chez le nommé Boucher, j'ai appris que Prévost, autre libraire de Rouen, a écrit à des libraires de Paris qu'il était à même de leur envoyer autant d'exemplaires qu'ils en demanderaient, même jusqu'à 400. Ainsi il faut faire une nouvelle perquisition chez ce libraire.

C'était par la violation du secret des lettres que Pontchartrain recevait de si précises informations. Saint-Simon ne se trompe pas quand il dit que la poste causait la disgrâce ou la perte de beaucoup de personnes.

Fénelon était traité comme un simple rédacteur de la *Gazette de Hollande;* ses écrits même religieux ne le mettaient pas à l'abri des persécutions.

Pontchartrain à d'Argenson.

23 avril 1704.

Vous avez bien fait de faire arrêter la lettre pastorale de M. l'Archevêque de Cambrai. Sans entrer dans le fond de la doctrine, il suffit que cet écrit ait été porté et vendu hors de son diocèse sans permission pour être sujet à la saisie.

A cette date, la France avait l'Europe entière sur les bras ; mais la police de Louis XIV surveillait attentivement les moindres actions de l'ancien précepteur du duc de Bourgogne.

J.-F. THÉNARD.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 4 — 29 FÉVRIER 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : L'Incident Daudet-Tourguénef. — Les Bals de l'Hôtel de ville. — Le Nouveau Musée des portraits d'artistes. — Le Pont d'Arcole et le Pont-Neuf. — Le Banquet des « Spartiates ». — Les Petits Salons. — Lettres inédites. — A propos de Beaumarchais. — Théâtres et Concerts.

Varia : Des mots, des riens. — L'Autre Sonnet d'Arvers. — Bévues et Erreurs littéraires. — Les Mots de la Quinzaine.

Petite Gazette. Nécrologie.

Variétés : Charlotte Corday et ses Adorateurs.

---

7 février.

LA QUINZAINE. — L'incident Daudet-Tourguénef a occupé pendant quelques jours la chronique. Alphonse Daudet était très lié avec le célèbre romancier russe, qui lui témoignait, de son côté, une très grande estime à tous les points de vue. Or, Tourguénef, dans les dernières années de sa vie, avait admis dans son intimité un jeune corres-

pondant du *Novoié-Vrémia,* M. Isaac Pavlovsky, et il ne se gênait pas pour exprimer devant lui ses sentiments les plus intimes. M. Pavlovsky recueillait avidement toutes les conversations du maître, et il vient de les publier en un volume, où M. Daudet est traité fort méchamment dans les souvenirs attribués à son prétendu ami Tourguénef.

Alph. Daudet a répondu en quelques lignes seulement à ces attaques posthumes.

« On m'apporte, dit-il, un livre de *Souvenirs,* où Tourguénef, du fond de la tombe, m'éreinte de la belle manière. Comme écrivain, je suis au-dessous de tout; comme homme, le dernier des hommes. Et mes amis le savent bien, et ils en racontent de belles sur mon compte!... De quels amis parle Tourguénef, et comment restaient-ils mes amis, puisqu'ils me connaissaient si bien? Lui-même, le bon Slave, qui l'obligeait à cette grimace amicale avec moi? Je le vois dans ma maison, à ma table, doux, affectueux, embrassant mes enfants. J'ai de lui des lettres cordiales, exquises... Et voilà ce qu'il y avait sous ce bon sourire... Mon Dieu, que la vie est donc singulière, et qu'il est joli, ce joli mot de la langue grecque : *Eirôneia!* »

10 février.

La commission des auteurs dramatiques vient de se prononcer sur le différend qui s'était produit entre MM. Legendre, Porel et Blémont, au sujet de l'adaptation de

Beaucoup de bruit pour rien, de Shakespeare, jouée au théâtre de l'Odéon. M. Blémont prétendait qu'une pièce de lui, *Roger de Naples,* communiquée jadis à M. Porel, et qui a été publiée depuis en volume, avait des analogies extraordinaires et inexplicables avec l'adaptation de M. Legendre, et il soumettait le cas à l'arbitrage de la commission. Celle-ci s'est prononcée contre les prétentions de M. Blémont. « Les deux auteurs, a-t-elle dit, ont puisé aux mêmes sources, mais les développements de leur œuvre respective sont tout à fait différents, et il ne peut y avoir eu plagiat. »

12 février.

Le conseil municipal de Paris vient de donner deux grands bals dans les salons non encore terminés de l'Hôtel de ville. C'est un spectacle magnifique, à coup sûr, malgré la cohue indescriptible qui s'est surtout produite autour des vestiaires et des buffets. On nous communique le devis approuvé du buffet du bal d'hier soir. Il se monte au total de 15,000 francs, répartis sur les consommations suivantes : 6,300 sirops, 3,200 glaces, 4,000 cafés glacés, 1,250 marquises, 6,300 punchs, 1,900 chocolats, 4,400 consommés, 500 bouteilles de bordeaux, 2,500 bouteilles de champagne, 14,000 sandwiches, 6,000 petits pains au foie gras, 135 livres de babas, 135 livres de brioches, 1,000 gâteaux divers, 33 corbeilles de mandarines.

En somme, pour plus de 5,000 invités, ce menu est plus démocratique que pantagruélique.

14 février.

Aujourd'hui a eu lieu, au Musée du Louvre, l'inauguration, par le Président de la République, du nouveau musée des portraits d'artistes exposés dans la grande salle du pavillon Denon. Le directeur des Beaux-Arts n'a encore réuni, dans cette intéressante exposition, qu'une centaine de portraits dont le nombre doit s'accroître tous les jours. On y remarque entre autres les portraits des peintres David, Greuze, Delacroix, Courbet, Mme Vigée-Le Brun, Mignard, Poussin, Rigaud, etc.; des sculpteurs Bouchardon, Coustou, Girardon, Puget, etc.; des architectes Mansart, Perrault, Soufflot, etc., et des artistes étrangers Michel-Ange, le Tintoret, Van Dyck, Rembrandt, Canova, etc...

16 février.

Le pont d'Arcole vient de s'écrouler, ou à peu près, ainsi qu'avait fait le pont Neuf il y a près de deux ans. Et à propos du pont d'Arcole, beaucoup de journaux parlent de la victoire de Bonaparte, en Italie, et des dangers qu'il courut, sur le pont du même nom, où son aide de camp Muiron lui sauva la vie en se faisant bravement tuer devant lui. Ce n'est cependant pas la victoire de Bonaparte que rappelle le pont d'Arcole, à Paris; il a

pris plus simplement le nom d'un jeune homme, qui, le 28 juillet 1830, se fit tuer, pendant « les trois glorieuses », en traversant le pont suspendu qui conduisait alors à la place de Grève, et qu'a remplacé le pont actuel. « Mes amis, si je meurs, s'était-il écrié en s'élançant sur le pont avec un drapeau à la main, souvenez-vous que je me nomme Arcole!... » Personne ne sut jamais d'où venait, ni qui était ce jeune homme. L'épisode de sa mort héroïque rappelle assez, d'ailleurs, le souvenir de la conduite de Bonaparte au pont d'Acole, qu'il franchit, mais plus heureusement, de la même manière.

— Le banquet dit des « Spartiates », qui a lieu à époques périodiques, avait aujourd'hui un intérêt particulier. Le nouvel ambassadeur d'Angleterre, lord Lytton, y assistait. C'est Arsène Houssaye qui lui a souhaité la bienvenue, dans une très fine et spirituelle allocution, qu'il a terminée en lisant les vers français suivants composés par l'ambassadeur.

« Écoutez, a-t-il dit, ces belles strophes de lord Lytton : ne les dirait-on pas tombées de la plume d'or de lord Byron ? »

L'IDÉAL ET LA POSSESSION

Un poète, un rêveur adorait une étoile,
Et pendant tout le jour il attendait la nuit :
« O ma belle ! pourquoi, dans cet azur sans voile,
As-tu placé si loin tout ce qui me séduit ?

« Étoile, mon idole, en ma nuit solitaire,
Ton cœur à tes amants ne s'est jamais livré.
Que ne puis-je un seul jour t'attirer sur la terre,
T'étreindre dans mes bras et mourir enivré ! »

Cet amour du rêveur toucha la surhumaine,
Qui, délaissant pour lui son empire des cieux,
Descendit des hauteurs de sa sphère lointaine :
Une femme superbe apparut à ses yeux.

L'étoile en pâlissant se donna corps et âme.
« O mon amant, dis-moi lequel valait le mieux,
Le regard de l'étoile ou le sein de la femme ? »
Et l'homme répondit, le regard anxieux :

« J'ai perdu, je le sens en mon âme inquiète,
Ce pur rayon du ciel que brûlait mon désir.
— Et moi, reprit la femme avec un grand soupir,
En me donnant à toi, j'ai perdu mon poète. »

Lord Lytton a pris ensuite la parole, et a prononcé la petite improvisation suivante, qui a été acclamée :

Je suis très ému, très touché de la réception que vous me faites, et je suis d'autant plus embarrassé pour vous remercier, qu'absent depuis longtemps de votre cher pays j'ai perdu l'habitude de m'exprimer dans cette langue française que j'aime tout particulièrement. En ma qualité de Spartiate, je peux, il est vrai, être laconique ; en ma qualité de diplomate, je devrais être taciturne. Et cependant, dans une réunion aussi charmante, comment pourrais-je me résoudre à être laconique et taciturne ?

Je ne sais plus quelle est la philosophie qui prétend que la bouche a été donnée à l'homme pour trois choses : pour man-

ger, pour causer et pour bâiller. Or, nous venons de fort bien dîner et nous avons très agréablement causé : je ne voudrais donc pas, par un long discours, vous amener à accomplir la troisième fonction de la bouche : le bâillement.

En tant que Spartiate, je ne puis mieux terminer qu'en m'appropriant le mot historique et laconique du maréchal Mac-Mahon : « J'y suis, j'y reste. »

Les Petits Salons. — Les cercles artistiques viennent d'ouvrir leurs expositions, comme ils le font tous les ans à pareille époque. C'est celui de la rue Volney qui a commencé; mais, pour avoir été la première, son exposition n'est pas la meilleure : beaucoup trop d'études, et pas assez de véritables tableaux. Malgré la présence de grands noms, comme ceux de MM. Benjamin-Constant, Bonnat, Bouguereau, Carolus-Duran, Élie Delaunay, Henner, Jules Lefebvre, l'ensemble est monotone, et ne présente rien qui accroche l'œil un peu vivement.

A l'exposition du cercle de la place Vendôme, où les grands noms sont encore plus nombreux, les œuvres sont beaucoup plus saillantes. A citer en première ligne : des portraits de femmes de Cabanel et de Bouguereau; ceux d'Alphonse Karr, par Carolus-Duran, et de Falguière, par Bonnat; — le 4e *Hussards,* de Detaille, et le *Départ des conscrits,* de J. Le Blant; — le *Beau Temps,* d'Heilbuth; — l'*Aïeule,* de Jules Lefebvre; — le *Pasquale,* de Meissonier; — le *Marchand de tapis au Caire,* de Gérôme.

Le cercle des Champs-Élysées étant venu se fondre avec celui de la place Vendôme, celui-ci n'a plus trouvé chez lui de place pour y accrocher ses tableaux, et c'est à la galerie Petit qu'il a dû les porter cette fois.

En même temps a été inaugurée l'exposition annuelle de l'Union des femmes peintres et sculpteurs, moins intéressante cette année que les précédentes. On y voit surtout des portraits, des fleurs, des natures mortes, avec un assez grand nombre de paysages; mais les compositions et les études y sont fort rares. On peut signaler surtout : les hortensias, les glaïeuls et les pivoines de Mme Viteau; les lilas de Mme de Goussaincourt; — les animaux de Mme Peyrol-Bonheur; — un charmant paysage de Mlle Jeanne Taconnet et des marines de Mme Élodie Lavillette; — un joli tableau de Mlle Marie Robiquet, qui représente une jeune fille buvant à une chute d'eau et un chien jappant après elle. Il ne faut pas oublier non plus un beau morceau de sculpture dû à Mme Léon Bertaut, et qui a pour titre : *Psyché sous l'empire du mystère.*

La Société d'aquarellistes français, qui ouvrait ordinairement son exposition au commencement de février, est en retard cette année. C'est seulement en mars qu'elle nous conviera à venir voir les œuvres de ses membres, qui, cette fois, ne resteront exposées que pendant un mois.

Lettres inédites. — On vient de vendre, à l'hôtel

de la rue Drouot, plusieurs séries de lettres autographes intéressantes. Nous citerons les suivantes :

Très belle lettre de Taine, de l'Académie française, vendue 42 francs :

18 octobre 1856.

Votre lettre est trop obligeante, Monsieur; vous louez mes intentions et mes articles bien au-dessus de leur valeur. Mes intentions sont celles de tout le monde. Je cherche à me faire plaisir, et pour moi le plaisir consiste à combiner des idées. Mes articles ressemblent à ceux de tout le monde; aujourd'hui, chacun fait de la critique. Dès la seconde, nos professeurs nous demandent de juger nos auteurs. J'ai la maladie du siècle, rien de plus. Nous sommes des chenilles attachées sur les beaux arbres qui ont fleuri autrefois. Je ronge mes feuilles comme mes voisins Jacques et Pierre, et mon seul mérite (il n'est pas gros) consiste à crier sur tous les tons cette banalité que la critique ne doit pas être un sermon moral, un cancan ou une leçon de style, mais une psychologie.

Si jamais vous avez le cruel malheur de mettre la main sur la littérature, vous verrez qu'elle est émouvante; c'est un métier, ou pis, un commerce. Comme on se vend pour rien, on est obligé de se vendre deux fois.

Plus tard peut-être, Monsieur, je serai moins indigne de l'approbation de vos amis et de la vôtre. Après quelques années de noviciat dans la critique et dans les revues, j'entrevois de loin la philosophie et les livres. J'ai vécu longtemps enterré dans ces questions : S'il y a là-haut un monde? Peut-il éclore? Quand on en parle, les savants rient, les hommes de salon bâillent, les hommes officiels font les gros yeux, les jeunes gens s'en vont au club. C'est pourquoi je n'en parle

guère. Je vous remercie mille fois de l'intérêt que vous voulez bien y prendre.

Dans une lettre d'Émile Augier, vendue 72 francs, nous trouvons le passage suivant :

Ce qui me frappe aujourd'hui dans Molière, c'est le philosophe et le socialiste, plus encore que le grand poète. Son libertinage, pour employer le mot du temps, m'apparaît à chaque page de son œuvre sous les précautions infinies dont il a été obligé de l'envelopper. Le temps est peut-être venu de restituer à ce grand génie toute la part qui lui revient dans notre Révolution.

Deux lettres d'Émile Zola, vendues, la première 31 francs, et la seconde 20 francs.

I

Paris, 23 janvier 1868.

Cher Monsieur,

Je lis seulement aujourd'hui l'article que vous avez bien voulu consacrer à *Thérèse Raquin,* et je vous remercie mille fois de votre obligeante sympathie.

Vous avez raison. Mon œuvre n'est point faite pour les délicats. Je l'ai écrite sans parti pris, je vous assure, obéissant uniquement à la logique des faits, acceptant les conséquences fatales de la donnée première. Ceux qui m'accusent de chercher le scandale se trompent; je ne cherche que la vérité, je suis un simple analyste.

D'ailleurs je ne compte point me renfermer dans l'horreur; je me cherche encore, je sens devant moi un ensemble d'œuvres vraies dans lesquelles je montrerai les fatalités de la vie, les

fatalités des tempéraments et des milieux. Vous avez été jusqu'ici le seul à me comprendre.

Merci encore et tout à vous.

ÉMILE ZOLA.

II

Médan, 30 octobre 1885.

Merci, cher Monsieur, de votre bonne lettre et merci à nos amis de leur grande sympathie littéraire. Je serais très touché de l'honneur que vous me feriez en me nommant votre président d'honneur, mais je suis surtout reconnaissant de l'appui que vous m'offrez dans cette imbécile aventure de l'interdiction de *Germinal*.

Oui, je me sentirais plus fort, tout à fait fort, si j'avais la jeunesse avec moi. C'est de votre avenir qu'il s'agit, c'est de vos libertés de demain.

En me défendant, vous vous défendrez, et la victoire est certaine si la jeunesse se lève.

Merci encore et tout à vous.

ÉMILE ZOLA.

Un jeune musicien désespéré, ayant des idées de suicide, avait écrit à Janin pour lui demander conseil. Le célèbre critique lui répondit par une lettre de huit pages, dont nous détachons le passage suivant :

15 septembre 1853.

J'ai été aussi malheureux que vous ; j'ai gagné cinquante francs par mois dans une pension de Chaillot où j'enseignais le grec et le latin à des enfants mal venus. Eh bien ! je travaillais mes leçons six fois par semaine, et c'était un rude

orchestre à conduire. Aussitôt que ma tâche était accomplie, je me mettais à l'œuvre pour mon propre compte, et j'étudiais. Et du diable si j'ai songé à me tuer une seule fois; du diable si je me suis posé, un seul instant, en beau ténébreux, en homme incompris!... J'avais vingt ans comme vous les avez, et cela suffisait à ma joie, à ma fortune, à mes fêtes de chaque jour! J'avais des amis aussi, de bons amis pauvres aussi... Et me voilà vieux, ou peu s'en faut, ne regrettant pas un seul jour de ma vie... Ne lisez pas sans contrôle les mauvais livres que nous faisons les uns et les autres, ce sont là de mauvaises lectures pour les esprits oisifs, pour les cœurs inoccupés, pour les âmes mécontentes. Méfiez-vous-en! Méfiez-vous de tout ce qui n'est pas l'art calme et bien pensant, l'art des maîtres et du bon sens. Lisez les bons livres, ils vous apprendront que la vie est chose sérieuse et que l'on apprend à vivre... en vivant.

Cette belle lettre a été adjugée 150 francs.

Dans une lettre d'Ernest Legouvé, qui a été vendue 25 francs, nous trouvons cette pensée philosophique :

La tristesse est la maladie du siècle et elle est inhérente à la jeunesse; plus tard, quand on a réellement souffert, quand on a fait des pertes cruelles, on se reprocherait comme un crime de dépenser son cœur en tristesse sans objet, quand il y dans la vie de si terribles sujets de larmes.

Enfin, voici un billet de la Du Barry, qui donne une plaisante idée de l'instruction et de l'orthographe de la dernière maîtresse de Louis XV.

Monsieur Buffault,

Je profite de loffre que Monsieur Buffault ma fait dun sac

de douse cent livre par semaine, j'ai tant de gens qui de mande et si peut à leur donner qu'il faut les contenter.

Je vous et attendu mercredi toute la premidi. Jespère avoir bientôt le plaisire de vous voire et vous renouveler lassurance des sentiments que je vous et vouë.

La comtesse DU BARRY.

De Louvenciennes 16 octobre 1780.

Vendu 50 francs.

A PROPOS DE BEAUMARCHAIS. — Il vient de paraître coup sur coup, sur Beaumarchais, deux publications d'un vif et considérable intérêt. M. Maurice Tourneux a d'abord publié chez Plon, sous le titre de *Histoire de Beaumarchais,* le manuscrit de Gudin de La Brenellerie, bien connu des érudits : *Mémoires sur Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais, pour servir à l'histoire littéraire, commerciale et politique de son temps*. Ce manuscrit, demeuré jusqu'à ce jour inédit, était conservé à la Bibliothèque nationale, où il forme un gros volume in-4° cartonné de 423 pages. L'écriture, qui en est très raturée, est souvent peu lisible. Transporté dans le volume que vient de publier Tourneux, ce même manuscrit donne 484 pages d'impression.

Ce Gudin de La Brenellerie, l'ami le plus intime de Beaumarchais, était, comme lui, fils d'un horloger[1]. Les

1. Né en 1738, c'est-à-dire six ans après Beaumarchais, Gudin de La Brenellerie est mort treize ans après lui, en 1812.

mémoires qu'il a laissés sur son ami sont l'œuvre d'un témoin oculaire de la vie tout entière, si brillante et si mouvementée, de l'auteur du *Barbier de Séville*. Bien que ces mémoires soient presque toujours favorables à Beaumarchais, ils constituent néanmoins un document à la fois historique et littéraire, sur la valeur duquel nous ne saurions trop insister.

Presqu'en même temps paraissait chez Hachette, sous le titre de *Beaumarchais et ses Œuvres* (Précis de sa vie et histoire de son esprit) en un très fort volume in-8°, une thèse soutenue en Sorbonne par M. E. Lintilhac, agrégé de l'Université et docteur ès lettres. Dans cette thèse, qui devient la biographie critique la plus sincère et la plus complète qui ait été jusqu'à ce jour écrite sur Beaumarchais, M. Lintilhac utilise à nouveau les nombreux papiers laissés par l'auteur du *Mariage de Figaro* à sa famille. M. de Loménie s'était déjà servi de ces importants papiers pour l'étude si remarquable et si attachante publiée par lui sur Beaumarchais [1]. M. Lintilhac, en compulsant à son tour les mêmes papiers, a mis à jour une quantité de documents, de renseignements, de pièces justificatives et autres qu'avait négligés M. de Loménie, ou qui avaient échappé à son attention. Il a trouvé, entre autres, plusieurs manuscrits différents des diverses pièces de théâtre de Beaumarchais, et notam-

1. *Beaumarchais et son Temps*, 2 vol. in-8°, 1855.

ment le 5e acte du *Barbier de Séville* que Beaumarchais avait dû supprimer comme faisant longueur à la représentation[1].

En somme, les deux remarquables ouvrages publiés par MM. Tourneux et Lintilhac jettent un nouveau jour sur la vie de Beaumarchais et ajoutent encore à son intérêt. Pour notre part, nous voulons remercier les deux auteurs de ces intéressantes publications, d'avoir bien voulu tenir grand compte, dans les nombreuses citations qu'ils en ont faites, — M. Lintilhac surtout, — de l'édition en quatre volumes du *Théâtre complet de Beaumarchais* que nous avons publiée, avec notre regretté ami de Marescot, à la Librairie des Bibliophiles (1869-71).

Théatres. — Le Théâtre-Libre nous a donné, le 10 février, une de ses plus intéressantes représentations avec *la Puissance des Ténèbres,* drame en cinq actes de Tolstoï, adapté à la scène française. C'est une œuvre exceptionnelle, originale, bien que remplie d'obscurités et souvent de brutalités, qui auraient paru excessives sur une scène ordinaire, mais qu'a bien voulu accepter le

1. L'Odéon a donné, le 23 de ce mois, une représentation complète de la comédie de Beaumarchais, avec ses cinq actes. Il nous a semblé que ce cinquième acte n'ajoutait rien à l'intérêt de la pièce dont il ralentissait au contraire le mouvement et la rapidité. La conférence dont M Lintilhac a fait précéder la représentation a été, en revanche, fort goûtée du public.

public absolument choisi et trié du Théâtre-Libre. En somme, il s'agit d'un drame où les effets les plus puissants sont obtenus au moyen de la seule vérité et par la peinture la plus énergique des vices humains les plus détestables. Le succès a été très grand; on a surtout applaudi, dans l'interprétation, MM. Antoine et Mevisto; on a ensuite acclamé Tolstoï et ses traducteurs, MM. Isaac Pavlovsky et Oscar Métenier.

— Le même soir, réouverture de l'Éden de la rue Boudreau, sous la direction de M. Eug. Bertrand, l'un des directeurs des Variétés, avec une reprise de *la Fille de Madame Angot*, de Charles Lecocq, chantée par Mmes Judic et Granier. On a beaucoup augmenté la pièce en vue de cette reprise, dont le succès a été considérable. Disons cependant que le cadre de l'Éden a semblé un peu trop vaste pour la petite musique de Lecocq. Malgré tout, le bureau de location ne désemplit pas.

Dans le *Figaro* du lendemain 11, Charles Lecocq a raconté lui-même l'histoire de sa pièce. Jouée pour la première fois à Bruxelles le 4 décembre 1872, elle fut représentée à Paris le 21 février suivant et eut alors 410 représentations de suite, lesquelles produisirent une recette de 1,632,400 francs, dont Lecocq toucha 65,296 francs pour droits d'auteur. Depuis, la pièce a dépassé 900 représentations à Paris seulement, et elle n'a jamais quitté le répertoire de la province et de l'étranger.

— Le 11, aux Nouveautés, première représentation de *la Volière,* opérette en trois actes, de MM. Nuitter et Beaumont, musique du même Charles Lecocq, cette fois moins bien inspiré. La chute a même été complète, et la pièce a dû quitter l'affiche, après sept représentations seulement, pour céder la place à une nouvelle reprise de l'inépuisable *Amour mouillé.*

— La Comédie-Française a remis à la scène, le 12, *Monsieur de Pourceaugnac,* l'immortelle farce en trois actes de Molière. Coquelin cadet s'y est montré comédien de premier ordre. On avait rétabli, pour cette reprise, la course des apothicaires dans la salle, dont le succès a été énorme. On a fait 16,400 francs en une seule journée (matinée et soirée) avec *Monsieur de Pourceaugnac* et *les Femmes savantes* jouées par Barré, Maubant, Febvre, G. Beer, et Mmes Lloyd, Bartet, Reichemberg, Fayolle et Kalb (Mardi-Gras).

— A l'Ambigu, le 17, reprise du drame éternellement jeune, gai et vivant, de Dumas et Maquet, *les Trois Mousquetaires,* épopée attachante et qui attire toujours la foule, malgré ses quarante années d'existence. Chelles joue avec beaucoup d'entrain d'Artagnan, créé par Mélingue et repris par Dumaine. Fabrègues tient très convenablement le rôle de Buckingham. Du côté des dames, Mme Jane May est une fort gracieuse Mme Bonacieux et Mme Jeanne Méa une Anne d'Autriche d'une bonne tenue. La mise en scène est aussi brillante et pitto-

resque que le comportent les dimensions de la scène de l'Ambigu.

— Le 16, reprise très brillante et très applaudie, au théâtre des Menus-Plaisirs, des *Premières Armes de Louis XV*, opérette tirée par Albert Carré du vaudeville de Benjamin Antier, qui portait le même titre, et que Déjazet avait créé en 1835. La musique est du regretté Bernicat, à qui l'on doit également le grand succès de *François les Bas-Bleus*. C'est Mlle Nixau qui joue et chante le principal rôle des *Premières Armes de Louis XV*, c'est-à-dire le jeune roi Louis XV lui-même, et elle porte fort élégamment le travesti.

Le 18, au même théâtre, première représentation du *Rêve*, opéra-comique en un acte, dont la musique est de M. Henri Cieutat, et qui méritait une meilleure interprétation.

— Au théâtre Cluny, le même soir, 18 février, pièce nouvelle, *les Mariés de Montgiron*, comédie bouffe en trois actes, de Grenet-Dancourt, qui n'a qu'à moitié réussi; mais, avec ces sortes de pièces, où la fantaisie des acteurs peut se donner peu à peu libre carrière, on a souvent vu des centaines de représentations échoir à des comédies qui étaient tombées le premier soir.

— A la Renaissance, le 22, grand succès de *Cocard et Bicoquet*, comédie en trois actes, de MM. Hippolyte Raymond et Maxime Boucheron, qui est d'une gaieté absolue sans être excessive. Cette charmante comédie est

jouée, en outre, à ravir par MM. Raimond, Maugé, Montcavrel, etc., et Mlle Mathilde, qu'on a surtout applaudie.

— A Bruxelles, au théâtre de la Monnaie, première représentation de *Jocelyn,* opéra inédit en quatre actes et huit tableaux, tiré du poème de Lamartine par MM. Armand Silvestre et Victor Capoul, le célèbre ténor ; musique de Benjamin Godard. Le livret n'est que médiocrement scénique et a semblé fort long ; la musique a eu, dans les parties de tendresse et qui n'étaient pas trop exclusivement dramatiques, un succès considérable. Godard a moins réussi les grandes scènes d'ensemble, et son talent, très incontestable d'ailleurs, a plus de grâce que de force et de puissance. Dans l'interprétation on a surtout applaudi le ténor Engel qui jouait le rôle de Jocelyn, et Mme Rose Caron, l'ancienne pensionnaire de l'Opéra (Laurence) que MM. Ritt et Gailhard ont eu le grand tort de laisser partir.

Concerts. — Les dimanches 19 et 26 février, Colonne a fait exécuter avec un grand succès, à ses concerts du Châtelet, le deuxième acte des *Troyens* de Berlioz. Le duo entre Didon et Énée a été surtout applaudi. Parmi les autres œuvres qui ont complété les programmes de ces deux concerts se trouvaient : la scène du Venusberg, la marche et le chœur, du *Tannhauser;* — la *Symphonie héroïque* de Beethoven ; — un concerto de Mendelssohn, dans lequel M. Johan Smit a fait preuve d'un grand talent de violoniste.

VARIA. — *Des mots, des riens.* — La *Revue littéraire et artistique* publie, sous le titre *Des mots, des riens,* des réflexions signées Guillaume de Gayffier. Nous lui emprunterons pour cette fois les suivantes.

— Une bonne mémoire est indispensable pour oublier à temps ce qu'il faut.

— Il n'y a à monter dans le compartiment des femmes seules que les femmes qui craindraient de rester seules dans un autre compartiment.

— Le mariage est le seul moyen de posséder une femme du monde qui ne vous aime pas.

— Il y a des femmes pieuses qui, ne voulant pas lire de mauvais livres, cherchent dans les bons ce qu'il y a de mauvais.

— Le respect est le dernier outrage qu'on puisse faire à une femme galante.

— On se vante, et on ne fait pas. On fait, et on ne se vante plus. On ne fait plus, et on se vante.

— La feuille de vigne fut la punition du premier péché; nous en sommes aux robes montantes... Où nous arrêterons-nous?

L'Autre Sonnet d'Arvers. — Tout le monde connaît, du moins de réputation, le fameux sonnet d'Arvers, qui commence par ce vers :

Mon âme a son secret, ma vie a son mystère.

Le volume de poésies où se trouve ce sonnet, et qui

a pour titre *Mes Heures perdues,* en contient un autre, qui certainement n'est pas indigne du premier. Nous le trouvons cité dans un article intitulé *Voyage autour de Félix Arvers*, qui a paru dans *le Livre* de février. Le voici :

Sonnet pour mon ami R.

J'avais toujours rêvé le bonheur en ménage,
Comme un port où le cœur, trop longtemps agité,
Vient trouver, à la fin d'un long pèlerinage,
Un dernier jour de calme et de sérénité :

Une femme modeste, à peu près de mon âge,
Et deux petits enfants jouant à son côté,
Un cercle peu nombreux d'amis du voisinage,
Et de joyeux propos dans les beaux soirs d'été.

J'abandonnais l'amour à la jeunesse ardente;
Je voulais une amie, une âme confidente,
Où cacher mes chagrins, qu'elle seule aurait lus.

Le Ciel m'a donné plus que je n'osais prétendre :
L'amitié, par le temps, a pris un nom plus tendre,
Et l'amour arriva, qu'on ne l'attendait plus.

Bévues et Erreurs littéraires. — Il s'est trouvé, dans une vente récente d'autographes, la pièce de vers suivante, écrite et signée de la main d'Alex. Dumas fils, et certifiée conforme par la sœur même de l'auteur du *Demi-Monde :*

De mon retour enfin un souris fut le gage;
De ma faible raison je fis l'apprentissage :
Frappé du son des mots, attentif aux objets,

Je répétai les noms, je distinguai les traits;
Je connus, je nommai, je connaissais mon père,
J'écoutais tristement les avis de ma mère.
Un châtiment soudain réveilla ma langueur;
Des maîtres ennuyeux je vainquis la rigueur.
Des siècles reculés l'un me contait l'histoire;
L'autre, plus importun, gravait dans ma mémoire
D'un langage nouveau tous les barbares noms :
Le temps forma mon goût pour fruit de ces leçons.

ALEX. DUMAS.

(Lettre de mon frère adressée à ma grand'mère lorsqu'il avait sept ans. — MARIE ALEXANDRE DUMAS.)

A ce propos, M. Jean Fleury adressa aux journaux qui avaient reproduit ces vers, la rectification suivante, datée de Saint-Pétersbourg (21 janvier) :

« Les vers ci-dessus ont pu être *copiés* par Alexandre Dumas, mais ils ne sont point son œuvre. Ouvrez *la Religion,* de Louis Racine, chant II, vers 15 et suivants :

De mon retour enfin un souris fut le gage;
De ma faible raison je fis l'apprentissage, etc.,

et la suite. Après ce vers :

Le temps forma mon goût; pour prix de ces leçons,

le poète continue ainsi :

D'Eschine j'admirai l'éloquente colère,
Je sentis la douceur des mensonges d'Homère, etc.

L'erreur vous aura déjà été signalée sans doute au moment où vous recevrez cette lettre, qui a le tort de

vous arriver de bien loin. Mais il se fait si souvent de petites erreurs de ce genre qu'il faut bien les relever quand on les trouve. M. de Broglie, dans sa réponse à M. de Gréard, ne parlait-il pas l'autre jour, en pleine Académie française, d'une tragédie de *Fénelon,* œuvre de La Harpe ? La Harpe a fait un *Éloge de Fénelon*, mais on chercherait en vain dans le recueil de ses œuvres une tragédie sur l'archevêque de Cambrai. La tragédie de ce nom, qu'on jouait encore dans mon enfance, est de Marie-Joseph Chénier, qui a attribué à Fénelon un fait qui figure dans la biographie de Fléchier. »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Harpagon fils à son père :

« Puisque vous ne voulez pas me donner de l'argent, faites le mort pendant un jour, et sur-le-champ je trouverai du crédit. »

Consultation médicale :

« Dites-moi, Docteur, croyez-vous qu'il soit mauvais pour la santé de fumer ?

— Mais cela ne se demande pas... Voyez les cheminées : ce sont celles qui ne fument pas qui vont le mieux. »

Dans un salon où la société est assez mêlée :

« Vous ne connaissez donc pas ce gros blond qui vient de nous saluer?

— Oh! je le connais parfaitement. C'est même pour cela que je ne le reconnais pas!... »

(*Gil Blas.*)

Consultation sur un point d'honneur :

« M. X... m'a menacé d'un coup de pied, la première fois qu'il me rencontrera dans le monde. Si je le vois entrer, que dois-je faire?

— Vous asseoir. » (*Gaulois.*)

Note d'album.

Un sot dit à une femme qu'elle a de belles dents; un homme d'esprit la fait rire.

PETITE GAZETTE. — M. Coquelin aîné a offert au comité de la Comédie-Française de rentrer à ce théâtre, après sa campagne d'Amérique, dans le courant de l'année 1889, à la condition qu'il lui serait accordé quatre mois annuels de congé. Les sociétaires les plus en vue, MM. Got, Febvre, etc., n'ayant droit, d'après le règlement, qu'à deux mois de congé, les propositions exceptionnelles en sa faveur, faites par M. Coquelin, ont été unanimement repoussées. Tout le monde regrettera à coup sûr que M. Coquelin ne puisse pas ou ne veuille pas reparaître à la Comédie-Française; mais personne

ne comprendra pour quels motifs l'éminent artiste a voulu négocier son retour en refusant de se soumettre à la loi commune, et en imposant des conditions qui étaient depuis longtemps, et par avance, jugées comme inacceptables.

NÉCROLOGIE. — 5 février. — Décès, à Stuttgard, de Caroline Ost, ancienne danseuse de la Cour, et qui a été l'une des plus belles et des plus applaudies parmi les artistes de la danse de son temps, il y a une trentaine d'années. Elle avait épousé le comte Henckel de Donnesmark.

— 8. La basse chantante Barrielle, né Louis Barrielle-Bonvoux, à Marseille, le 19 juin 1815, et qui a appartenu pendant de longues années à l'Opéra-Comique.

— 12. Adolphe Feilhammer, peintre autrichien distingué, et qui faisait surtout de la peinture sur verre. Il avait soixante et onze ans, et il est mort par suicide.

— 15. Un des fondateurs du journal *le Temps*, M. Eudes Talrich, qui avait, surtout aux débuts de ce journal, organisé et géré sa publicité. Il avait quatre-vingt-trois ans.

— 18. Le peintre Lyonnais Guy, qui s'était fait une réputation comme animalier.

— 18. Le général François Perrier, membre de l'Institut, directeur du service géographique au Ministère de la guerre, ancien élève de l'École polytechnique. Né le 18 avril 1833. Élu à l'Académie des sciences le 5 janvier 1880, il avait été nommé général de brigade en 1887, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il était commandeur de la Légion d'honneur.

22. — Mort du célèbre violoniste Alard (Jean-Delphin), professeur au Conservatoire, auteur de nombreuses compositions pour son instrument, et qui a été, pendant longtemps, l'artiste exécutant le plus remarquable pour le violon. Il était né en 1815.

VARIÉTÉS

CHARLOTTE CORDAY

ET SES ADORATEURS

On a annoncé que M. Gounod allait écrire un opéra sur Charlotte Corday. A ce propos une polémique, à la fois historique et littéraire, s'est produite dans le journal *le Temps*. Nous l'avons trouvée assez intéressante pour en donner ici les éléments principaux.

M. Henri Welschinger, auteur d'intéressants travaux sur la Révolution, a d'abord écrit la lettre suivante au sujet de l'opéra projeté de Gounod.

Paris 23 janvier 1888.

Vous avez annoncé que M. Gounod allait écrire un opéra lyrique sur Charlotte Corday. On dit déjà que Mme Krauss chantera le rôle de Charlotte, et Talazac celui de Barbaroux. Ceci nous fait prévoir des scènes tendres et passionnées, et un ou plusieurs duos d'amour... Or, il importe de ne point oublier que tout ce que l'on a publié sur l'amour de Barbaroux et de Charlotte Corday

est complètement faux. Ni le major de Belzunce, ni Boisjugan de Maingré, ni un certain Franquelin, ni le procureur général syndic Bougon-Longrais, ni le jeune et éloquent député de Marseille, n'eurent le don de plaire à Charlotte Corday. La seule passion de cette fille sublime a été la France. Et comme l'a fort bien dit Edgar Quinet : « Si jamais son cœur brûle, ce ne sera pas d'une flamme vulgaire, terrestre. » Dans l'*Adresse aux François,* qu'elle écrivit à Paris, pendant la nuit du 12 au 13 juillet, et que l'on saisit sur elle après l'assassinat de Marat, se trouvent ces lignes significatives : « O ma patrie, tes infortunes déchirent mon cœur ! Je ne puis t'offrir que ma vie, et je rends grâce au Ciel de la liberté que j'ai d'en disposer. » Elle n'éveilla qu'une passion, mais au pied même de l'échafaud où elle allait monter. Ce fut dans l'âme d'Adam Lux, député de Mayence à la Convention, qui, soudainement épris de sa beauté et de son héroïsme, la déclara « plus grande que Brutus », et, ayant obtenu du tribunal révolutionnaire sa propre condamnation, s'écria : « Je mourrai donc pour Elle ! »

Il faut espérer qu'on laissera à cette héroïne sa grandeur tragique, et qu'on ne lui fera pas chanter, sur une scène française, des airs amoureux. Le poète et le musicien ne peuvent célébrer que son ardent patriotisme, sa généreuse abnégation et son dédain suprême de la vie.

Croyez, mon cher ami, à mes meilleurs sentiments.

HENRI WELSCHINGER.

M. Henri Welschinger a ajouté :

Parmi les pièces consacrées à Charlotte Corday, il en est une où Marat, amoureux de la jeune Normande, lui propose un repas joyeux dans un cabinet particulier. Marat s'exprime ainsi :

J'y vais faire servir un repas où l'amour
Doit avec la gaîté présider en ce jour.
Si Charlotte consent au plus doux tête-à-tête,
Je rejoindrai bientôt mon aimable conquête.

Charlotte Corday accepte... et poignarde Marat, « consumé de l'ardeur la plus tendre ». Cette tragédie est intitulée : *Charlotte Corday, ou la Judith moderne*. Elle a paru à Caen en 1797.

II

La lettre de M. Welschinger a provoqué la réponse suivante d'un des collaborateurs du *Temps*, M. Antonin Bergougnan :

M. Welschinger pense que Charlotte Corday n'eut jamais d'autre amour que l'amour de la France. Je vais plus loin que lui : je ne crois même pas qu'elle ait « éveillé une passion », au pied de l'échafaud, dans l'âme d'Adam Lux. A mon humble avis, l'héroïque Normande n'a pas eu d'amoureux posthume. Il suffit de parcourir, aux Archives nationales, le dossier du jeune délégué des Mayençais, tel qu'il a été constitué au tribunal révolutionnaire,

pour se convaincre que, si Adam Lux a voulu mourir, ce n'est pas parce que Charlotte Corday était morte.

En écrivant sa *Charlotte Corday,* le surlendemain de l'exécution, Adam Lux a simplement — comment dirai-je? — *accroché* au supplice de Charlotte une manifestation, — fort courageuse, du reste, — qu'il méditait depuis longtemps.

Au lendemain du 31 mai, il avait formé le projet de se présenter à la barre de la Convention, d'y faire un suprême appel à l'union, de réclamer le rappel des Girondins proscrits, et... de se brûler ensuite la cervelle. Pour donner plus d'autorité à ses adjurations, il voulait, pour ainsi parler, les sceller de son sang. Mais les événements marchaient vite; ils lui démontrèrent que le tragique expédient sur lequel il comptait pour rendre évidente la nécessité de la concentration, comme on dirait aujourd'hui, ne servirait de rien. Aussi, — coïncidence singulière, — le jour même où Charlotte Corday poignardait Marat, Adam Lux rédigeait un *Avis aux citoyens françois,* où il déclarait nettement les meneurs jacobins et la Commune de Paris responsables des malheurs de la République. Des exemplaires de cet *Avis* furent retrouvés imprimés chez lui au moment de son arrestation.

Quoi d'étonnant si, dans un pareil état d'esprit, il a exalté, avec un brûlant enthousiasme, le courage de cette Charlotte, qui s'immolait sur l'autel de la Liberté, comme il songeait à s'immoler lui-même? Mais de cet

enthousiasme à je ne sais quel mystique amour il y a encore loin.

Comme Charlotte Corday, Adam Lux n'avait à ce moment qu'une *passion :* celle de la liberté. Ses interrogatoires, sa dernière lettre à sa femme, qu'il allait laisser veuve avec deux filles en bas âge, tout le démontre.

La légende qui a fait de Lux, — trop peu connu, — une sorte d'amoureux posthume de Charlotte, me paraît avoir pris naissance surtout dans un entrefilet de la *Chronique de Paris,* dont les sympathies étaient acquises aux Girondins. La *Chronique,* voulant sauver, malgré lui, le jeune délégué de Mayence, essaya de le faire passer pour fou. « Comment, disait-elle, répondre du moral d'un homme qui, arrêté, s'est écrié avec joie : « Je mourrai « donc pour Charlotte ? »

Car ce n'est pas devant le tribunal révolutionnaire, comme le dit M. Welschinger, mais au moment de son arrestation, qu'Adam Lux a prononcé ces mots, — s'il les a jamais prononcés. (Le procès-verbal du commissaire Lestage ne les relate pas.) Après sa condamnation, il se borna à dire :

« Je vais donc enfin être libre ! »

Dans une lettre à Fouquier-Tinville, Adam Lux proteste contre les assertions des journalistes qui le représentent comme un fou, et il le fait dans des termes qui, à mon sens, tranchent cette question d'amour :

« Citoyen, dans deux petits écrits, j'ai publié mes opi-

nions politiques, à cause desquelles je suis aux prisons... Ayant toujours sollicité mon jugement, je le désire encore plus ardemment, depuis que je vois des hommes, ou bien ou mal intentionnés, sans m'avoir jamais vu, vouloir me faire passer pour absolument fou...

« D'avoir des opinions différentes de ceux qui gouvernent est peut-être un malheur, de les publier est peut-être une imprudence; mais pourquoi serait-il une folie de ne ressembler tout à fait à tout le monde?... »

Est-ce ainsi qu'aurait écrit « l'amoureux » de Charlotte?

ANTONIN BERGOUGNAN.

III

Ce curieux débat a été clos par la note suivante :

M. Henri Welschinger nous écrit qu'il persiste dans son opinion au sujet de la passion *in extremis* d'Adam Lux pour Charlotte Corday. Il cite, à l'appui de sa thèse, un fragment de la *Charlotte Corday* du jeune délégué de Mayence, fragment conçu, en effet, en termes passionnés, et qui se termine par ces mots : « Tu me pardonneras, sublime Charlotte, s'il m'est impossible de montrer, dans mes derniers moments, le même courage et la même douceur qui te distinguaient. Je me réjouis de ta supériorité : car n'est-il pas juste que l'objet adoré soit

toujours plus élevé et toujours plus au-dessus de l'adorateur ! »

Il invoque, d'autre part, le témoignage de Barbaroux, reprochant à Salle de n'avoir pas, dans sa tragédie sur *Charlotte Corday,* composée dans sa cachette, mis sur la scène Adam Lux, « véritablement amoureux de Charlotte ».

M. A. Bergougnan, à qui nous avons communiqué ces objections, répond que la première citation n'infirme en rien, à son avis, la démonstration contraire, qui résulte de l'examen attentif des antécédents psychologiques d'Adam Lux et de sa conduite après son arrestation. Quant à l'avis de Barbaroux, il ne croit pas devoir le prendre en considération, par cette raison que Barbaroux, qui fut exécuté à Bordeaux l'année suivante, était loin de Paris quand les faits se sont passés, et qu'il n'y est jamais rentré. Il n'a pu se faire que l'écho de la légende naissante.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 5 — 15 MARS 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Résultat de la mission de M. Léopold Delisle à Londres. — Lettre de Félix Pyat. — M. Darlot, 28e président du Conseil municipal de Paris. — Le Peintre Trouillebert. — Condamnation de M. Wilson. — Les Aquarellistes. — Mort de l'Empereur Guillaume Ier. — Trois Portraits. — Théâtres et Concerts.

Varia : Les Revenus du prince de Galles. — Rochefort dans le Gouvernement. — Un Portrait de Gustave Planche. — Les Quatre Tables de M. Constans. — La Lettre M et les Napoléon. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Les Cendres de Marceau. — Dame Justice au Moyen Age.

---

22 février.

LA QUINZAINE. — La Bibliothèque nationale vient de rentrer en possession d'une partie des manuscrits volés, par Libri et Barrois, dans nos bibliothèques publiques, et qui se trouvaient dans les collections d'un riche Anglais, aujourd'hui décédé, lord Ashburnham.

Les négociations auront duré près de cinq ans; elles

ont commencé en 1883. Il s'agissait de cent soixante-six manuscrits, dont M. Léopold Delisle a été autorisé à offrir 150,000 francs, plus la cession d'un manuscrit, recueil de poésies allemandes, qui n'était pas d'un intérêt capital pour nous. M. Léopold Delisle, dans sa mission récente à Londres à ce sujet, était accompagné de MM. Julien Havet et Moranvillé, tous deux attachés à la Bibliothèque nationale, et qui vont y rapporter prochainement les œuvres remarquables qui, depuis quarante ans, avaient disparu de nos bibliothèques publiques.

24 février.

Ce quarantième anniversaire de la République de 1848 a été fêté par quelques banquets qui n'ont pas fait grand bruit. Mais Félix Pyat, dit l'*inflexible,* — nous dirions, nous, l'*incorrigible,* — a choisi ce jour, à jamais mémorable, pour adresser la lettre suivante à des électeurs socialistes de Marseille, qui lui avaient offert une candidature législative dans leur département.

Paris, le 24 février 1888.

Citoyens,

Merci de l'honneur bien lourd pour mon âge! Quand on a, comme moi, soixante-dix-sept ans, dont soixante passés au service du peuple; quand on a payé de trente ans d'exil, de la déportation à vie et même d'une condamnation à mort, l'honneur d'avoir représenté trois fois Paris; quand on a jeté la couronne à la hotte, brûlé le trône, rasé la colonne et les Tui-

leries, on a droit au repos, et on peut dire aux jeunes : « A votre tour ! faites le reste ! »

Si donc le devoir de représenter Marseille m'est seulement *proposé*, je préfère garder mon poste de sentinelle au *Cri du Peuple*.

Mais, s'il m'est *imposé*, j'accepterai... et c'est vous dire que je le remplirai sinon avec la même force, du moins avec le même zèle, et, s'il le faut, aux mêmes risques que par le passé.

Socialistes marseillais, contre la triple alliance des rois, des prêtres et des maîtres, pour le salut du peuple, de la République et de la France, ce que vous me donnez, et ce que je reçois, c'est le mandat impératif de la Révolution.

Salut et fraternité !

FÉLIX PYAT.

Bien inoffensif d'ailleurs, aujourd'hui, le citoyen Félix Pyat, malgré toute sa mélodramatique phraséologie !

27 février.

Réouverture des séances du Conseil municipal de Paris, et élection de M. Darlot comme président de cette assemblée. C'est le vingt-huitième président depuis que fonctionne le Conseil municipal élu de la capitale, c'est-à-dire depuis 1871. Voici la liste des vingt-sept prédécesseurs de M. Darlot :

MM. Vautrain, de 1871 à 1874; Thulié, 1875; Floquet, 1875; Clémenceau, 1875-1876; Harant, 1876; Forest, 1876; Hérisson, 1876-1877; Bonnet-Duverdier, 1877; Outin, 1877-1878; Hérisson, 1878; Thulié, 1878-1879; Castagnary, 1879; de Hérédia, 1879-1880; Cer-

nesson, 1880; Thulié, 1880; Cernesson, 1880-1881; Sigismond-Lacroix, 1881; Engelhard, 1881-1882; Songeon, 1882; de Bouteiller, 1882-1883; Mathé, 1883-1884; Boué, 1884-1885; Michelin, 1885; Maillard, 1885; Hovelacque, 1886; Mesureur, 1886-1887; Hovelacque, 1887-1888.

28 février.

Le peintre Trouillebert a fait grand bruit à un certain moment. On avait vendu très cher, on s'en souvient encore, à diverses reprises, des tableaux que le marchand signait Corot, alors qu'en réalité ils étaient de Trouillebert. Une sorte de hausse s'était, par suite, manifestée sur les toiles de Trouillebert, et quelques-unes atteignirent même des prix très élevés.

Cette fièvre s'est depuis un peu calmée, et nous venons de voir, dans une vente qui a eu lieu aujourd'hui, les Trouillebert reprendre leur place et leur valeur véritable. Quarante-six tableaux de cet artiste distingué étaient en vente, et ils ont produit, par enchères diverses de 400 à 700 francs, un total de 14,490 francs, c'est-à-dire environ la moitié de ce que vaudrait un seul Corot, même ordinaire.

29 février.

Un auteur dramatique, bien oublié de la génération actuelle, est mort aujourd'hui à l'âge de quatre-vingt-un ans; il se nommait Auguste Jouhaud. C'était un des prin-

cipaux fournisseurs de vaudevilles dans les petits théâtres tels que les Folies-Dramatiques, les Délassements, etc., à l'ancien boulevard du Temple.

1er mars.

Le 16 février, a commencé devant la 10e chambre, au tribunal civil de la Seine, le procès intenté à M. Wilson comme principal accusé dans l'affaire dite des décorations. Cette écœurante affaire a occupé plusieurs audiences, et l'on a pu voir le gendre de l'ex-président Grévy, assis, sur les bancs de la police correctionnelle, aux côtés mêmes de la trop fameuse Limouzin ! M. Wilson était défendu par Me Lenté, qui a tenté, avec son admirable talent, tout ce qu'il était humainement possible de faire pour sauver l'honneur et la liberté de son client.

Mais le tribunal a prononcé contre Wilson une condamnation des plus dures, précédée d'un jugement contenant des considérants qui constituaient déjà à eux seuls, contre le principal accusé, une déchéance morale définitive. Voici les principaux :

« ... Que la conduite de Wilson, en raison aussi et de sa haute situation politique et de famille, est inexcusable ;

« Qu'il a non seulement compromis par ses agissements son honneur et sa dignité personnelle, mais qu'il a, à raison même de la position qu'il avait près le chef de l'État, offensé la conscience et la moralité publique ;

qu'il a failli même compromettre l'honneur et la dignité nationale;

« Que c'est donc le cas, pour le tribunal, de lui faire l'application de la loi, sans lui accorder le bénéfice des circonstances atténuantes. »

En conséquence, Wilson a été condamné à deux ans de prison, 3,000 francs d'amende, et à cinq ans d'interdiction de ses droits civils, après expiration de sa peine.

— Dans cette grave affaire, a été compromis un sieur Legrand, qu'on accusait d'avoir acheté la décoration de la Légion d'honneur, moyennant une forte somme remise à Wilson. Le fait, toutefois, n'a pu être clairement prouvé.

La femme de ce Legrand a joué aussi un rôle, comme témoin, dans ce triste procès, et l'attention a été vivement appelée sur elle. Voici une curieuse note publiée, par le *Figaro,* sur les antécédents de cette dame, qui a, pendant quelque temps, appartenu à notre première scène lyrique :

« Mme Michaux, sous le nom de Doria, a occupé, pendant plusieurs années, un emploi des plus modestes dans le corps de ballet de l'Opéra : elle était marcheuse. Son nom de jeune fille était Doriat. Le 31 janvier 1879, elle a renoncé à ce rôle peu lucratif. A cette date, elle était, depuis près d'un an, veuve de M. Michaux, artiste du même corps de ballet, décédé, le 15 août 1878, après une douzaine d'années de service. C'est à ce moment qu'elle connut M. Legrand. Ajoutons que Mme veuve Mi-

chaux est la sœur de Mme Château, une artiste dramatique qui tint les premiers rôles à l'Ambigu pendant la direction Ritt et de Chilly. Mme Château est une des plus riches propriétaires du Raincy. »

8 mars.

Le dixième Salon des aquarellistes ouvre aujourd'hui à la salle Petit, rue de Sèze; il aura le même succès que les précédents. On peut y signaler les belles aquarelles de Maurice Leloir, pour une édition des *Confessions* de Rousseau; celles d'Adrien Marie, au nombre de vingt-deux; puis Français, avec ses paysages; Aimé Morot, J.-P. Laurens, Mme Madeleine Lemaire; *les Martyrs chrétiens*, de Paul Pujol; *la Fin du spectacle* et *le Soir d'été*, de Béraud; ensuite, Le Blant, Jeanniot, Vibert, Boutet de Monval, Maurice Courant, Mme de Rothschild, Charles Delort, Zuber, Worms, Eug. Morand, etc. En somme, un nombre considérable, peut-être trop considérable même, d'aquarelles les plus diverses, dont plusieurs des mêmes artistes. Ainsi, M. Leloir en expose vingt-trois, dont dix-neuf dans un même cadre, accumulation excessive, qui cause un fatigant papillotage, malgré le charme et l'exquisité de l'exécution de l'artiste. Citons, en finissant, l'absence regrettable de quelques célèbres aquarellistes des derniers Salons, tels que Detaille, Heilbuth, etc.

9 mars.

L'empereur d'Allemagne, Guillaume Ier, est mort ce

matin à huit heures et demie tout près de sa quatre-vingt-onzième année, étant né le 22 mars 1797. Il régnait depuis le 2 janvier 1861 comme roi de Prusse, et il avait reçu, le 18 janvier 1871, à Versailles, le titre d'empereur d'Allemagne. Il avait épousé, le 11 juin 1829, la fille du grand-duc de Saxe-Weimar, aujourd'hui impératrice douairière, et qui est née le 30 septembre 1811.

De cette union sont nés deux enfants. L'aîné est le prince Frédéric-Guillaume, aujourd'hui empereur d'Allemagne, et qui a eu cinquante-sept ans le 18 octobre dernier. On sait que depuis longtemps l'état de santé du nouvel empereur inspire de vives inquiétudes et qu'on aurait même pu croire qu'il serait mort avant son père.

Le deuxième enfant de l'empereur Guillaume Ier est la grande-duchesse de Bade, née le 3 décembre 1838, et mariée le 20 septembre 1856.

Enfin, le nouvel empereur d'Allemagne a épousé, le 25 janvier 1858, la princesse Victoire, fille aînée de la reine d'Angleterre, née le 21 novembre 1840. De ce mariage sont nés quatre enfants, deux garçons et deux filles. L'aîné de ces enfants, le prince Guillaume, aujourd'hui prince impérial, est né le 27 janvier 1859. Il a épousé, le 27 février 1881, une princesse de Schleswig-Holstein, dont il a déjà eu quatre enfants, qui sont tous des princes. L'empire d'Allemagne ne manquera donc pas d'empereurs en cas d'accidents.

— On signale la mort du cardinal Czacki, ancien nonce

apostolique à Paris, décédé subitement à Rome le 8 de ce mois. On se souvient que ce nonce avait su se faire une certaine popularité en France par son attitude libérale et pleine de conciliation.

Trois Portraits. — Voici d'abord celui de Napoléon III par le futur feld-maréchal de Moltke, généralissime des armées allemandes, qui avait été reçu aux Tuileries en décembre 1861 :

« Je m'étais représenté Louis-Napoléon bien plus grand, écrit-il à Mme de Moltke ; il a très belle tournure à cheval, il est moins bien à pied. Ce qui me frappa dans sa figure, ce fut une certaine impassibilité des traits et son regard éteint. Un aimable et bienveillant sourire éclaire sa physionomie, laquelle n'a rien de napoléonien. La plupart du temps, lorsqu'il est assis, il demeure tranquille, la tête inclinée d'un côté, et cette même tranquillité, qui ne l'abandonne jamais dans le danger, pourrait bien être la raison du prestige qu'il exerce sur l'esprit mobile des Français. Les circonstances ont montré que sa tranquillité n'est pas de l'apathie, mais bien le produit d'un esprit supérieur et d'une forte volonté. Dans un salon, il conserve un maintien imposant, non qu'il veuille en faire parade ; cependant sa conversation semble toujours empreinte d'une certaine timidité. *C'est bien un empereur, ce n'est pas un roi.* Napoléon III n'a rien de la sombre gravité du grand Napo-

léon, ni le masque impérial, ni la démarche calculée. Louis-Napoléon a pour lui l'habileté, l'insouciance des moyens, la persévérance et la confiance en soi; j'ajoute qu'il a toujours fait preuve de modération et de douceur; le tout est recouvert d'une apparence de tranquille indifférence. C'est à cheval seulement qu'en lui éclate l'*imperator*. Simple pour sa personne, il n'oublie pas que les Français veulent à leur souverain une cour éclatante. »

Suit un rapide portrait de l'Impératrice, qui fait partie de la même lettre :

« Elle est belle et élégante, les épaules et les bras sont d'un modelé merveilleux, la taille svelte, sa toilette recherchée, pleine de goût, riche sans être chargée. Elle portait une robe de satin blanc d'un drapé si opulent qu'il est impossible que, pour s'en rapprocher et dans leurs robes à venir, les dames n'emploient pas quelques aunes de soie de plus; sur la tête une coiffure écarlate, autour du cou un double rang de perles magnifiques. Elle parle vite et beaucoup, et montre en cela plus de vivacité qu'on n'est accoutumé à en attendre de personnes en si haut rang. »

C'est dans le *Correspondant* que nous avons trouvé cette curieuse lettre. La même revue a publié aussi les Mémoires de M. de Falloux. Voici un portrait du général Changarnier — en 1849 — emprunté à ces curieux Mémoires :

« Le général Changarnier, ses plus fervents admirateurs sont forcés d'en convenir, poussait jusqu'à l'excès deux qualités qui font parfois un héros : l'énergie et la foi dans cette énergie. Quand il fut destitué, on l'en vit très irrité, jamais déconcerté. Il demeura convaincu qu'il commanderait l'armée par l'autorité de son nom, tout autant que par le commandement officiel. Il avait alors un axiome favori, et, parlant toujours de lui-même à la troisième personne, il disait : « Quand Changarnier lèvera le doigt, n'ayez plus d'inquiétude ! » Il ne croyait fermement ni à la stratégie de M. de Montalembert, ni même à celle de M. Thiers. Il croyait tenir les événements à sa discrétion, et, ce qui l'étonnait, c'est que là-dessus on ne s'en rapportât pas à lui. La princesse de Liéven logeait dans l'ancien hôtel du prince de Talleyrand, au coin de la rue Saint-Florentin et de la rue de Rivoli. On entrait souvent chez elle, soit avant d'aller au Palais-Bourbon, soit en en sortant. Combien de fois n'ai-je pas entendu le général nous dire là, en plein abandon de causerie : « Vous cherchez tous le salut où il n'est pas ! » Il n'ajoutait pas un mot de plus ; mais sa tête redressée, ses yeux étincelants, son sourire si fin, exprimaient suffisamment le reste de sa pensée. Je suis convaincu qu'il ne trompait alors personne. Son mutisme, souvent affecté, ne dissimulait point un complot, mais il cachait un rêve. Changarnier crut trop à la renommée, aux souvenirs, aux liens de la fraternité

d'armes. Il n'aurait fait de sa dictature que le plus noble usage, mais il crut trop obstinément à cette dictature. »

THÉATRES. — Mlle Marie Durand, pensionnaire de la Comédie-Française depuis 1881, vient de quitter définitivement ce théâtre. Elle y avait été remarquée dans les personnages d'ingénues, et notamment elle avait longtemps doublé, avec succès, Mlle Samary dans son joli rôle du *Monde où l'on s'ennuie*.

— Le 26 février, *la Princesse Georges*, comédie en trois actes, d'Alexandre Dumas fils, a été représentée pour la première fois à la Comédie-Française. Jouée d'abord au Gymnase, en 1871, avec Desclée, elle avait été reprise au Vaudeville en 1881 avec Mlle Legault. C'est Mlle Brandès qui joue aujourd'hui le principal rôle de cette pièce inégale, mais où l'on retrouve en plusieurs scènes la main puissante du maître. Mlle Brandès a été fort applaudie; mais elle dramatise le rôle de la princesse et le joue pour ainsi dire trop en dehors. Elle a eu, toutefois, le succès de la soirée; c'est une artiste intelligente et admirablement douée par la nature et qui a eu de beaux élans dans un personnage où Desclée a laissé de si vifs souvenirs. A citer encore dans l'interprétation, Mmes Legault, Ludwig, Montaland, et MM. Coquelin cadet, Laroche, Truffier, etc. On ne saurait nier, toutefois, que l'effet produit par la pièce de Dumas au Théâtre-

Français n'a pas été celui sur lequel on croyait pouvoir compter.

— Le Palais-Royal a donné, le 27 février, une comédie nouvelle en trois actes : *les Noces de mademoiselle Gamache*, de MM. Hippolyte Raymond et Maurice Ordonneau. Nous n'insisterons pas autrement sur cette pièce, qui a éprouvé une chute complète et qui a dû quitter définitivement l'affiche après trois soirées.

— Le 29 février, aux Folies-Dramatiques, première représentation de *la Demoiselle de Belleville*, opérette en trois actes, tirée du roman de Paul de Kock, *la Pucelle de Belleville*, et mise en musique par un compositeur autrichien, M. Milloecker. Pièce fort amusante, très bien jouée et chantée par Gobin, Guyon fils, Mme Fanny Génat, et surtout Mlle Mily-Meyer, qui a retrouvé dans le rôle de Virginie un succès de très bon aloi. La musique n'est pas très neuve, mais elle est scénique et gaie; c'est tout ce qu'on lui demandait.

— Le grand, l'immense succès de la quinzaine appartient au Vaudeville (2 mars), avec *les Surprises du divorce*, comédie en trois actes de MM. Alex. Bisson et Antony Mars. Jamais on n'avait tant ri ! C'est l'histoire la plus invraisemblable et la plus folle du monde, mise en scène avec un entrain véritablement endiablé. Il y a là un chassé-croisé de femmes et de maris comme la loi nouvelle du divorce n'en avait pas encore produit. C'est inénarrable ! Le Vaudeville jouera pendant six mois con-

sécutifs cette merveilleuse bouffonnerie, où Joly s'est montré étourdissant, en compagnie de Boisselot, Courtès, Corbin, des deux jolies demoiselles Caron, et surtout de Mme Grassot, qui est la plus étonnante duègne comique de Paris.

— Le 5, l'Opéra a repris *Hamlet*, avec Mme Lureau-Escalaïs chantant pour la première fois le rôle d'Ophélie, où elle a remporté presqu'un triomphe. Plançon et Muratet ont été aussi très applaudis dans les rôles du roi et de Laërte, qu'ils jouaient de même pour la première fois.

— Le même soir, brillante reprise, à l'Opéra-Comique, de *Madame Turlupin*, opéra en deux actes de MM. Cormon et Grandvallet, musique d'E. Guiraud, originairement représenté à l'ancien théâtre lyrique de l'Athénée, et dont Mlle Daram, la future demi-étoile de l'Opéra, avait créé le principal rôle. C'est Mme Merguillier qui chante aujourd'hui ce même rôle (Maguelonne), où on l'a acclamée, ainsi que l'excellent Fugère, Mlle Auguez et Grivot. La musique de M. Guiraud a été trouvée charmante, et on a bissé d'enthousiasme le joli finale du premier acte.

Le spectacle commençait par la reprise de *Dimanche et Lundi*, petite saynette en un acte, de M. Gillet, musique de M. Deslandres. Mlle Molé-Truffier a très gentiment chanté le principal rôle de cette partitionnette amusante et sans prétention.

Concerts. — Colonne avait composé, pour la plus grande partie, le programme de son concert du 4 mars avec des œuvres du compositeur russe, en ce moment à la mode, Pierre Tschaïkowsky. On a surtout applaudi une sérénade pour instruments à cordes, une valse, une fantaisie de concert exécutée très finement par Diemer, une mélodie chantée par Mme Conneau, etc. La musique de M. Tschaïkowsky est pleine de charme et d'originalité, et son cachet d'exotisme ne lui a pas nui. On a fait grande fête au maître nouveau, qui a aujourd'hui quarante-huit ans, et que son grand succès chez Colonne semble devoir acclimater désormais chez nous.

— Au Concert Lamoureux, le même jour, brillante exécution d'une trilogie de M. Vincent d'Indy, d'après le poème de Schiller, *Wallenstein,* dont la première et surtout la troisième partie ont vivement intéressé le public.

Varia. — *Les Revenus du prince de Galles.* — L'héritier de la couronne d'Angleterre se trouvait, ces jours derniers, à Paris, où on l'a partout beaucoup fêté. On a parlé aussi de la prochaine célébration de ses noces d'argent, et du mariage projeté de deux de ses enfants, le prince Edward avec la princesse Alexandra de Grèce, et la princesse Victoria de Galles avec le duc de Sparte, prince héritier du même trône de Grèce. Mariages de familles comme on voit, les futurs conjoints étant déjà cousins germains.

A ce propos on a parlé de la fortune et des dotations dont jouit le prince de Galles. En voici le curieux détail :

« En atteignant sa majorité, en 1863, le prince de Galles a reçu plus de 15 millions, provenant des revenus accumulés du duché de Cornouailles, et, de ce chef, il touche chaque année environ 1,600,000 fr. Son grade de colonel du 10e hussards lui rapporte annuellement 32,000 fr. Pour payer les frais de son mariage, on lui a voté une somme de 600,000 fr. La princesse de Galles a une dotation de 250,000 fr., qui serait portée à 750,000 fr. si elle devenait veuve. Les réparations de son palais de Marlborough ont coûté 1,100,000 fr., et, en 1875, pour son voyage dans les Indes, on lui a alloué 3,550,000 fr. De ses propriétés particulières, il a un revenu de 250,000 fr., et sa liste civile s'élève à un million. A première vue, il semble donc que l'héritier du trône d'Angleterre peut suffire à lui-même et aux siens. »

Rochefort dans le Gouvernement. — Le célèbre pamphlétaire, qui était membre du gouvernement de la Défense nationale, pendant le siège, avait une singulière façon de pratiquer la solidarité entre collègues. La jolie et piquante anecdote qui suit, et qui est racontée par lui-même, prouve dans tous les cas que, bien qu'il fût du gouvernement, ce qui manqua le plus alors à Rochefort, ce fut d'être « homme de gouvernement ».

« Je me rappelle qu'en 1870, au moment où je n'avais pas encore donné ma démission de membre du gouvernement de la Défense nationale, Jules Favre, à la suite d'un discours tenu par le citoyen Vésinier dans une réunion publique, fit voter l'arrestation de l'orateur et écrivit au procureur général Leblond d'avoir à y procéder immédiatement.

« La lettre fut remise à M. Cambon, alors l'un des secrétaires au service du gouvernement, qui se tenait dans une pièce attenant à la salle des séances. Je sortis un instant, et, tout en occupant l'attention de cet employé, je fourrai dans ma poche la lettre, qui n'arriva jamais à sa destination.

« Trois jours plus tard seulement, Jules Favre, constatant que ses ordres n'avaient pas encore été exécutés, fit venir le procureur général, lequel jura sur l'autel de la justice qu'aucune missive ne lui était parvenue. Mais, pour comble de déveine, le malheureux s'adressa, pour l'exécution du mandat d'amener, à Raoul Rigault, à ce moment secrétaire général de la Préfecture de police. Celui-ci n'eut rien de plus pressé que de glisser ces mots dans l'oreille de notre ami et collaborateur Giffault, qui se trouvait alors dans son bureau :

« Va prévenir Vésinier que je viendrai l'arrêter dans une « demi-heure; qu'il déménage tout de suite, et, s'il ne « sait où aller, voici ma clef, qu'il s'installe chez moi. »

« Vésinier ne fut jamais appréhendé. »

Un Portrait de Gustave Planche. — M. Blaze de Bury commence dans la *Revue Internationale* la publication de Mémoires qu'il a intitulés *Mes Souvenirs de la Revue des Deux-Mondes*. Ces souvenirs abondent en renseignements peu connus ou oubliés, et surtout en petits portraits très vivement tracés de personnages littéraires qui sont encore, ou qui ont été jadis très en vue. Nous citerons le portrait suivant de Gustave Planche; on sait que ce critique éminent était aussi renommé pour le peu de soin qu'il prenait de sa personne :

« Cet idéaliste épuré, ce critique des bords de l'Eurotas, était le plus malpropre des cyniques ; il n'avait aux lèvres que Phidias, Platon, Raphaël, et se plaisait aux mœurs d'un loqueteux. Ceux-là mêmes qui lui pardonnaient ses points de vue et ses antagonismes systématiques fuyaient son approche en se bouchant le nez. *Res sacra miser,* mais l'orgueil qui se drape dans de sordides haillons, faut-il aussi le respecter? Buloz s'ennuyait tout le premier de cette pose funeste à la bonne hygiène de son cabinet de rédaction, où Gustave Planche s'installait invariablement tous les après-midi, de deux à six. On patientait pourtant jusqu'à l'hiver, histoire de ne blesser aucune susceptibilité ; mais les premiers froids servaient de prétexte pour solliciter la mise au rancart d'une friperie décidément infectieuse.

« Mon pauvre ami soupirait Buloz, je vous plains : vous devez geler dans ces vêtements de coutil.

— Heu ! heu ! » répondait Planche flairant une avance.

Et Buloz, qui n'en voulait pas donner, prévoyant l'emploi immédiat que son philosophe en ferait, Buloz tranquillement continuait :

« Gerdès va vous accompagner à la *Belle Jardinière* : vous y choisirez un complet d'hiver, et ce sera lui qui réglera. »

Le lendemain, transformation à vue : un Planche chaudement vêtu, étoffé, lavé, invraisemblable, l'usage étant que Gerdès profitât de la circonstance pour conduire aux bains le catéchumène.

Cela durait ainsi quatre ou cinq jours, pendant lesquels nous jouissions d'un Planche à l'eau de Cologne, frais, reluisant et battant neuf; puis, brusquement, un matin l'ancien masque rentrait en scène et l'immonde souquenille de coutil remplaçait les beaux vêtements neufs, vendus au marchand d'habits pour quelques pistoles dont le buvetier du carrefour avait eu l'étrenne. L'argent glissait entre ses doigts ; un jour, il hérite de vingt mille francs, les fourre dans un sac et va se promener en Italie, tirant à mesure jusqu'au dernier sou ; quand le sac fut vide, il revint prendre sa place à la *Revue*. C'était le neveu de Rameau. Où travaillait-il ?... »

Les Quatre Tables de M. Constans. — Notre gouverneur général en Indo-Chine, l'ancien député Constans, a été reçu solennellement à Haïphong, le 24 janvier,

avec les honneurs réglementaires. Voici le cérémonial avec lequel la congrégation chinoise a accueilli le premier personnage de notre nouvelle colonie :

« Sur des tables portées par quatre Chinois, la tête recouverte d'un large chapeau doublé de soie rose, la natte tressée rouge, elle vient offrir, dit le *Courrier d'Haïphong*, à monsieur le gouverneur général des présents symboliques.

Sur la première table, simplement laquée brun, *sa-shiong*, des gâteaux, du thé, la lampe à opium, des fruits.

Trois autres tables, *yung-lo*, tendues d'étoffes, de draperies très ornées, aux tons criards, avec des statuettes. Des instruments de musique bizarre, sorte de gongs qui cassent le tympan le plus solide. Tout autour, des musiciens.

Cela signifie, paraît-il, que le gouverneur général, en venant, apporte avec lui l'abondance, — représentée par les fruits ; — la joie, — représentée par la musique et la lampe à opium.

Sur une dernière table, un large vase blanc rempli d'eau claire représente la pureté des intentions du gouverneur. Puis un miroir, emblème de prudence, de sagesse, la plus haute preuve de respect que l'on puisse donner à un grand mandarin. Il veut dire : « Comme ce miroir, vous voyez tout, les cœurs, les intentions ; au premier regard, vous savez ce que nous pensons. »

Puis, deux grandes lanternes, *tan-long*, avec des caractères : *coun tchen man loc :* — nous avons confiance dans le gouverneur. »

La Lettre M et les Napoléon. — Nous empruntons à une revue américaine, *Century Magazine,* la fantaisie suivante :

« Ce fut Marbeuf qui, le premier, devina le génie de Napoléon Ier à l'École militaire ; Marengo fut la première grande bataille gagnée par Bonaparte, et Mélas lui ouvrit le chemin de l'Italie.

Mortier fut un de ses meilleurs généraux ; Moreau le trahit et Murat mourut en martyr de sa cause.

Marie-Louise fut associée à ses hautes destinées ; Moscou fut l'abîme dans lequel sa fortune sombra.

Metternich le battit sur le terrain diplomatique.

Six maréchaux (Masséna, Mortier, Marmont, Macdonald, Murat, Moncey) et vingt-six généraux de division avaient des noms commençant par la lettre M.

Murat, duc de Bassano, fut le conseiller dans lequel il avait le plus de confiance ; la première grande bataille qu'il livra fut celle de Montenotte, la dernière celle de Mont-Saint-Jean.

Il remporta les victoires de Moscou, de Montmirail et de Montereau.

La première capitale ennemie dans laquelle il entra fut Milan, la dernière Moscou.

Il perdit l'Égypte par les fautes de Menou et employa Miollis pour faire Pie VII prisonnier.

Malet conspira contre lui; puis, plus tard, Marmont.

Il eut pour ministres Maret, Montalivet et Mollien.

Son premier chambellan fut Montesquieu, son dernier séjour fut la Malmaison.

Il se confia au capitaine Maillaud et eut pour compagnon à Sainte-Hélène Montholon, pour valet de chambre Marchand.

Si l'on examine l'histoire de son neveu Napoléon III, on découvre que cette même lettre n'eut pas moins d'influence; et nous sommes certains que le prisonnier de Wilhelmshohe attacha encore plus d'importance que son oncle à cette influence mystérieuse. L'impératrice, sa femme, était comtesse de Montijo; son meilleur ami fut Morny.

La prise de Malakoff et du Mamelon-Vert furent les principaux faits d'armes de la guerre de Crimée.

Son plan dans la campagne d'Italie était de livrer la première bataille à Marengo; mais cela n'eut pas lieu à cause de l'engagement de Montebello à Magenta.

Pour les importants services qu'il rendit dans cette bataille, Mac-Mahon reçut le titre de duc de Magenta; de même que Pélissier reçut, pour des services semblables, le titre de duc de Malakoff.

Napoléon III entra ensuite à Milan et repoussa les Autrichiens à Melegnano.

Après 1866, la lettre M semble être devenue un présage de mauvaise fortune. Nous citons seulement Mexico et Maximilien, et nous en venons à la guerre de 1870. Il avait mis ses espoirs, qui furent tous déçus, sur trois M : le maréchal Mac-Mahon, Montauban et la Mitrailleuse.

Mayence devait être la base des opérations pour l'armée française ; mais, repoussée sur la Moselle, elle vit le sort se décider contre elle sur la Meuse, à Sedan.

Enfin, nous devons mentionner la reddition de Metz.

Et tous ces désastres sont dus à une autre M, ennemie de Napoléon, — et c'est une M fameuse : Moltke ! »

L'auteur de cet article a oublié de citer, à propos de Napoléon Ier, le mot célèbre de Cambronne à Waterloo, qui commence aussi par une M.... et qu'on a traduit par cette phrase moins concise et moins énergique : « La Garde meurt et ne se rend pas ! » Donc encore une M....

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dans un établissement de bains à bas prix :

« Garçon ! comment se fait-il que je ne retrouve pas mon pantalon ?

— Monsieur est-il bien sûr d'être venu avec ? » répond le garçon après avoir bien cherché.

(*Gaulois.*)

« Oh ! l'ingrate ! s'écrie un amant malheureux... M'avoir ainsi lâché, moi qui m'ôtais pour elle le pain de la bouche !...

— C'est peut-être bien ce qui l'aura dégoûtée. »

(*Événement.*)

Un jeune garçon de sept ans, se trouvant en visite chez une personne qu'il connaît peu, aperçoit un accordéon posé sur une étagère.

« Tiens, dit-il, vous avez donc un malheureux dans votre famille ? »

Un amateur vient d'acheter très cher un autographe de Napoléon qu'il prétend être absolument inconnu.

« Êtes-vous bien sûr, lui dit un ami, qu'il n'ait jamais été imprimé ?

— Sans doute : il est tout à fait illisible ! »

VARIÉTÉS

LES CENDRES DE MARCEAU

On a beaucoup parlé, au moment de l'élection de M. Carnot à la présidence de la République, du retour en France des cendres de son illustre grand-père, qui mourut à Magdebourg sous la Restauration. Le même vœu a été formulé dans les journaux au sujet des cendres de Marceau. A propos de ce dernier projet, M. Noël Parfait, député d'Eure-et-Loir, a lu récemment, dans un banquet qui avait lieu à Chartres, une curieuse communication, que son intérêt historique nous engage à reproduire ici.

Messieurs et chers concitoyens,

A l'occasion d'un événement politique encore récent, il a été fort question, dans la presse, de rapporter en France les cendres de Marceau en même temps que les restes d'un autre grand serviteur de la Révolution, Lazare Carnot.

Qu'est-il advenu de ce projet, dont l'idée est assurément très patriotique? Je l'ignore ; mais, qu'on le poursuive ou non, j'espère que vous ne trouverez pas sans intérêt les renseignements précis et authentiques que je

désire vous communiquer, touchant le tombeau et les cendres de l'illustre enfant de Chartres.

Ce court exposé historique n'arrêtera, d'ailleurs, que peu d'instants votre bienveillante attention, et peut-être vous réserve-t-il plus d'une surprise.

Le 2 vendémiaire an V (23 septembre 1796) avaient lieu les funérailles de Marceau. Elles se firent, on le sait, avec une grande pompe militaire, au bruit de l'artillerie des deux armées qui se combattaient alors sur le Rhin. Le général Beurnonville, en l'absence de Jourdan, fatigué, malade, eut l'honneur de présider à cette imposante cérémonie.

Le corps fut inhumé dans le camp retranché de Coblence, et, à la place où il allait reposer, les soldats du génie élevèrent un tumulus de terre gazonnée. Mais les chefs de l'armée de Sambre-et-Meuse ouvrirent, peu après, une souscription pour ériger un monument plus durable à la mémoire de l'héroïque défenseur que la République venait de perdre.

Kléber, qui était alors en congé, se rappelant ses premières études, voulut avoir au moins la douloureuse satisfaction de tracer le plan du monument projeté. La mort prématurée de Marceau préoccupa longtemps l'esprit de cet homme au caractère antique. Un jour qu'il parlait de son jeune frère d'armes devant quelques-uns de ses collègues : « Je ne puis, dit-il, supporter l'idée que le corps d'un Marceau devienne la proie des

vers. Si j'avais été présent quand l'ennemi nous l'a rendu, je l'aurais fait brûler, comme Achille fit brûler Patrocle. »

Ces paroles ne furent point perdues, on va le voir.

La pyramide de pierre [1] qui devait être substituée au monticule de terre fut achevée assez tôt pour que l'inauguration pût en être fixée au jour anniversaire des obsèques. Ces secondes funérailles ne furent pas moins émouvantes que les premières : car c'est alors que le général commandant à Coblence résolut d'exaucer le vœu de Kléber en brûlant solennellement les restes de Marceau.

A cet effet, un bûcher avait été préparé dans l'enceinte du fort Pétersberg. Le corps, exhumé de sa tombe provisoire, fut couché, avec son uniforme et ses insignes, dans un cercueil de fer, puis livré au feu devant toutes les troupes de la garnison et des camps formés sous cette ville. Pendant l'incinération, ces troupes exécutèrent diverses manœuvres, en même temps que tonnaient les canons des forts et ceux des chaloupes qui stationnaient sur la Moselle.

Quand le corps fut entièrement consumé, on recueillit les cendres dans une urne de bronze sur laquelle étaient inscrits ces mots : *Hic cineres, ubique nomen* (Ici les cendres, partout le nom); et cette urne fut portée en céré-

1. Pyramide tronquée, ayant environ huit mètres de hauteur et six de largeur à sa base.

monie sous la voûte ménagée pour la sépulture au bas de la pyramide dessinée par Kléber. Enfin, le général Hardy fit l'éloge funèbre du mort tant regretté, et proclama qu'à l'avenir le fort Pétersberg s'appellerait « fort Marceau ».

Hélas! cet avenir n'alla pas plus loin que 1815.

Vers cette dernière époque, de grands travaux de défense ayant été entrepris sur le Pétersberg, le monument élevé à la mémoire de Marceau dut forcément être déplacé; mais hâtons-nous de dire qu'il fut enlevé pierre à pierre du bastion qu'il occupait et reconstruit avec le plus grand soin au pied du fort où on le voit aujourd'hui, et où le vit Byron, qui l'a salué dans des vers immortels.

Malheureusement bien avant cette visite du poète, des profanateurs restés inconnus, malgré toutes les recherches qu'on put faire, avaient forcé l'entrée du tombeau et dispersé les cendres, laissant l'urne renversée et absolument vide. Cette odieuse déprédation fut annoncée à la fois au ministre de la guerre et au ministre de la justice par M. Chaban, préfet du département de Rhin-et-Moselle, dont le chef-lieu était Coblence. A la date du 3 messidor an XII (22 juin 1804), ce fonctionnaire écrivait au gouvernement de Paris que, d'après l'enquête qu'il avait ouverte, les auteurs de la profanation et des dégâts avaient pénétré dans le mausolée par une grille en forme de trophée d'armes, qu'ils avaient tiré l'urne dehors et jeté les cendres au vent. Il terminait ainsi :

« J'ai fait déposer l'urne à la préfecture, en attendant que le monument soit réparé et que l'ouverture en soit fermée de manière à prévenir le renouvellement d'un pareil attentat, qui me paraît n'avoir été commis que dans l'espoir de trouver là quelques pièces de monnaie ou d'autres objets d'une certaine valeur. »

J'ai déjà dit que toutes les recherches furent vaines, que l'on ne découvrit jamais les coupables. Il faut donc abandonner le projet de rapporter en France les cendres de Marceau, dont on ne trouverait plus trace au bord du Rhin [1].

Mais le sort a voulu, pourtant, atténuer nos regrets : car il reste ailleurs une portion de cette noble poussière, et c'est la ville natale du héros, c'est Chartres qui en a la garde !

Voici comment :

Peu après la crémation, une partie des cendres fut envoyée à Émira Marceau, par l'entremise de Bernadotte, — devenu gouverneur militaire de Coblence, en attendant qu'il devînt roi de Suède. — La noble femme, dès qu'elle fut en possession de ce trésor, s'empressa de le partager avec le commandant Constantin Maugars, ami d'enfance et ancien aide de camp de son frère. Or,

1. Pour plus de détails sur l'effraction de la tombe, voir : *le Château royal de Coblence* (*Das kœnigliche Schloss in Coblenz*), par le docteur Becker; Wilh. Groos, éditeur, 1886. — Archives de la préfecture française, conservées aux Archives de Coblence. — Voir aussi les Archives de Stramberg.

les héritiers Maugars ayant bien voulu faire don de la précieuse relique au musée de Chartres, elle put être déposée sous le socle de la statue de Marceau, le 21 septembre 1851, jour de l'inauguration de cette statue[1].

De sorte qu'il nous serait presque permis d'inscrire, au-dessous de l'œuvre de Préault, la simple et belle épitaphe :

ICI LES CENDRES, PARTOUT LE NOM !

DAME JUSTICE AU MOYEN AGE

Notre collaborateur M. Émile Maison, qui est en train d'écrire une *Histoire de Dreux,* nous signale d'intéressantes particularités relativement aux crimes de sorcellerie soi-disant perpétrés par des animaux malfaisants, lesquels causaient la stérilité chez la femme et répandaient la mortalité parmi les hommes, sans préjudice d'autres méfaits non moins répréhensibles. Aussi, rapporte M. Doublet de Boisthibault, dans sa *Statistique d'Eure-et-Loir,* aussi voyons-nous au XVe siècle faire des procès aux rats, taupes, chats, chiens et mulets, le tout dans les formes usitées de la justice, particulièrement

1. Voir le *Journal de Chartres* du 27 septembre 1851.

solennelle ces jours-là. Par exemple, en 1403, le bailli de Mantes fit exécuter une truie qui avait dévoré un enfant, et l'état suivant fut dressé pour les frais d'exécution :

« Pour dépense faite par elle dedans la geôle, 6 sols parisis ;

« *Item,* au maître des hautes-œuvres, venu de Paris à Meulan, pour ladite exécution, etc., 54 sols parisis ;

« *Item,* pour la voiture qui la porta à la justice, 6 sols parisis, etc., etc. »

Le 18 avril 1499, le bailli de l'abbaye de Josaphat, près Chartres, condamna un cochon pour avoir tué un enfant. Écoutez la sentence : « En tant que touche ledict pourceau, pour les causes contenues et établies audict procès, nous le avons condampné et condampnons à estre executé et pendu par justice, en la juridiction de mesdits seigneurs (les moines), par notre sentence définitive et *à droit.* »

Le criminel, bien entendu, était excommunié au préalable, nonobstant qu'il fût avéré que ni cœur ni âme n'avaient habité en lui.

Ces ridicules procédures se continueront jusques au commencement du XVIIe siècle, ainsi que le prouve surabondamment l'arrêt rendu, le 12 septembre 1606, par le bailli de Loëns contre Guillaume Guyart, condamné à être pendu et brûlé « avec une chienne » sur la place du Marché aux chevaux de la ville de Chartres, « et se-

ront, dit la sentence, les corps morts tant dudict Guyart que de ladicte chienne bruslés et mis en cendres ».

Ceci se passait dans le pays chartrain proprement dit; mais, quoique toujours suspectés de sacrifier au farouche Hésus, ainsi que le démontre le meurtre de sainte Ève, survenu aux portes de Dreux vers le milieu du XIIIe siècle, il n'apparaît pas dans les chroniques et les manuscrits du temps que les fils des anciens Druides fussent d'aussi cruelle humeur que leurs voisins les Carnutes.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 6 — 31 MARS 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : La Société des gens de lettres et M. Lucien Descaves. — Inauguration à Neuilly-sur-Seine d'une statue de Parmentier. — M. Carvalho acquitté en appel. — Vente d'une collection de tableaux à New-York. — Le Mobilier de Marie Regnault. — M. Wilson et le général Boulanger. — Les Ombres françoises. — Théâtres et Concerts.

Varia : Un Anniversaire. — Quelques Pensées. — Le Convoi. — Les Trois Carnot. — Un Vol à la Bibliothèque. — Un Rêve de poète.

Petite Gazette. — Nécrologie.

Variétés : George Sand, mère de famille.

---

10 mars.

LA QUINZAINE. — Il y a eu encore du bruit à la Société des gens de lettres. Le Comité vient de refuser l'admission, comme membre de cette société, de M. Lucien Descaves, romancier, qui se présentait sous le patronage de MM. Ernest Daudet et Paul Bonnetain. Le bagage littéraire de M. Descaves se composait de quatre

volumes, dont l'un, *les Misères du sabre*, n'a pas trouvé grâce devant la commission. Il paraît que certains passages trop crus de ce livre ont excité les colères de ladite commission, au moins de la moitié, puisque huit voix sur seize ont prononcé l'ajournement du candidat, c'est-à-dire qu'il lui est interdit de se représenter avant un an.

M. Paul Bonnetain a raconté l'incident, en détail, dans le supplément du *Figaro* du 17 mars; nous renvoyons nos lecteurs à son curieux article.

11 mars.

Aujourd'hui, inauguration à Neuilly-sur-Seine, sur la place de la nouvelle mairie, d'une statue de Parmentier, due au ciseau du sculpteur Adrien Gaudez. C'est non loin de là, en effet, dans la pleine des Sablons, qui forme le centre de la ville de Neuilly, que Parmentier, « l'inventeur de la pomme de terre », fit ses premiers essais de culture de cet admirable et nourrissant végétal. C'est Louis XVI qui encouragea Parmentier dans ses essais, dont le résultat lui a valu une renommée universelle.

Parmentier avait été pharmacien avant d'être agronome; c'était un chimiste distingué, et il a passé sa vie tout entière à faire des expériences humanitaires et philanthropiques. M. Dehérain, de l'Académie des sciences, qui a prononcé l'un des principaux discours dits devant la statue, a rappelé très heureusement les services mul-

tiples rendus par Parmentier à l'humanité et à la science. Né en 1737, Parmentier est mort à la fin de l'année 1813.

12 mars.

M. Carvalho, ancien directeur de l'Opéra-Comique, qui avait été assez durement condamné, lors du procès intenté à l'occasion de l'incendie de son théâtre, vient d'être acquitté en appel. Les amis de M. Carvalho, qui savent combien de fois et avec quelle insistance l'ancien directeur avait appelé l'attention des pouvoirs publics sur la situation périlleuse de son théâtre, au point de vue des chances d'incendie, ne pourront que féliciter M. Carvalho du nouveau jugement qu'il vient d'obtenir en sa faveur. En effet, les premiers juges n'avaient pas semblé tenir un compte suffisant des circonstances vraiment atténuantes que nous venons de rappeler. On avait d'abord jugé un peu *ab irato,* et on était encore trop peu éloigné de l'époque de la terrible catastrophe pour que les juges eux-mêmes aient pu garder tout leur sang-froid.

13 mars.

On a vendu, il y a quelques jours, à New-York, une collection de tableaux provenant du riche cabinet d'Albert Spencer. Cette vente, qui comprenait seulement soixante-huit toiles, a produit 1,420,025 francs. Voici

les prix énormes auxquels ont été adjugés les tableaux de l'École française qui faisaient partie de la collection. On verra, par les gros chiffres qui suivent, à quels prix toujours croissants sont estimées les œuvres de nos grands artistes nationaux au delà des mers :

Troyon, *Animaux fuyant l'orage*, tableau adjugé 130,000 fr. Le même tableau avait été payé 63,000 fr. à la vente Paturle qui eut lieu, à l'hôtel Drouot, le 28 février 1872. Le tableau *le Soir*, de Jules Breton, qui était l'œuvre sur laquelle on avait le plus compté, a été vendu 102,500 fr. On avait espéré qu'il serait adjugé à un plus haut prix. Ensuite viennent : le *Charmeur de serpent*, de Gérôme, qui avait coûté 75,000 fr. à M. Spencer et qui a été vendu 97,500 fr.; le *Christ au tombeau*, par Delacroix, 53,000 fr.; les *Glaneuses*, un petit tableau par J.-F. Millet, 52,000 fr. Deux tableaux par Meissonier ont été adjugés, *Un Porte-drapeau de la garde civique flamande*, 46,000 fr., et un *Musicien*, 44,000 fr. Un petit tableau, la *Gardeuse de moutons*, par J.-F. Millet, 37,500 francs; *Coucher de soleil*, par Th. Rousseau, 36,500 fr.; *Assomption de la Vierge*, étude par Diaz, 13,250 fr ; *Effet de soleil*, par Daubigny, 43,250 fr.; le *Matin*, par Corot, 42,000 francs; *Une Ferme à l'Isle-Adam*, par Jules Dupré, 15,250 fr.; *Tigre se désaltérant*, par Delacroix, 30,500 francs; *Après l'orage*, par Diaz, 20,500 fr.; *Fauconnier arabe*, par Fromentin, 32,500 fr.; *Une Fête à l'hôtel Rambouillet*, par Isabey, 23,000 francs.

15 mars.

Le général Boulanger, qu'on pouvait croire pour quelque temps interné, et même enterré à Clermont-Ferrand, vient encore de faire des siennes! Cet officier, en somme brillant et distingué, ne veut pas se borner à son rôle strictement militaire : la politique l'attire. Porté récemment sur toutes les listes, dans diverses élections législatives qui ont eu lieu dans plusieurs départements, le trop bouillant général, bien qu'il ne se présentât pas effectivement lui-même, — ainsi qu'il l'a prétendu, — a cependant recueilli près de 60,000 voix, tout inéligible qu'il était.

Une enquête, faite par le ministère de la guerre à la suite de cette aventure, a révélé ce fait que, durant la période électorale relative aux susdites élections, le général Boulanger était venu trois fois à Paris, non seulement sans permission, mais encore malgré la défense absolue du ministre.

En raison de ces circonstances, le ministre de la guerre a proposé au président de la République de retirer à M. le général Boulanger le commandement du 13e corps et de le mettre en retrait d'emploi. (Voir le rapport publié à ce sujet au *Journal officiel* du 15 mars.)

Cette grave mesure, qui n'était prévue par personne, a été approuvée par tous les républicains de bon sens et de raison; elle a, au contraire, mis hors d'eux les amis

politiques du général Boulanger, qui appartiennent tous ou presque tous au parti ultra-radical. Ces derniers ont protesté dans leurs journaux, en termes violents et sans mesure, et ont décidé que le nom du général Boulanger serait désormais porté sur toutes les listes d'élections législatives, mais simplement comme manifestation protestataire, puisque le général demeurait inéligible.

17 mars.

On vient de vendre, rue Drouot, le mobilier de Marie Regnault, cette femme galante de la rue Montaigne, connue sous le nom de Mme de Montille, et qu'avait assassinée Pranzini, il y a un an aujourd'hui, jour pour jour, en même temps que sa bonne et l'enfant de sa bonne. Cette vente a donné lieu à quelque scandale et à des bousculades sans nombre. Les objets vendus qui rappelaient plus particulièrement le crime ont atteint des chiffres invraisemblables : ainsi, on adjugé 41 francs le porte-monnaie vide de la victime; 77 francs la bouillotte qui a servi à chauffer l'eau où Pranzini a lavé ses mains après son crime; 90 francs le roman, marqué 3 fr. 50, que lisait Marie Regnault avant de s'endormir, le soir de sa mort; 220 francs une petite montre en or émaillé bleu, qui a été la cause de l'arrestation de Pranzini à Marseille. Les meubles exposés, les tentures, etc., portaient encore des traces de sang et des

marques trop visibles de l'horrible lutte qui avait dû précéder l'accomplissement complet du crime.

En somme, la vente a produit une cinquantaine de mille francs. Elle comptait aussi quelques objets d'art : un tableau de H. de Callias, *la Pluie d'or*, dont on a demandé 4,000 francs, et qui ne s'est vendu que 800 ; et des reproductions du *Gloria victis*, de Mercié, et de l'*Arlequin*, de Saint-Marceaux. La vente a duré trois jours.

27 mars.

M. Wilson vient d'être acquitté en Cour d'appel. On avait trouvé l'arrêt des premiers juges[1] excessif comme sévérité ; et les mêmes personnes qui s'en plaignaient trouvent maintenant qu'on a été trop indulgent. Ainsi va le monde.

— En même temps qu'un tribunal acquittait M. Wilson, un conseil d'enquête, présidé par le général Février, s'installait à l'École militaire, et faisait comparaître à sa barre le général Boulanger, accusé de faits d'indiscipline grave et de manquement au devoir militaire. Ce conseil, composé de cinq généraux, a estimé à l'unanimité que le général Boulanger devait être mis d'office à la retraite, les faits incriminés étant prouvés. C'est la politique qui a porté le général Boulanger si haut sur le pavois ; c'est encore la politique qui le précipite du faîte de sa grandeur aussi rapide qu'inexpliquée.

1. Voir le numéro du 15 mars.

Les Ombres françoises. — Félicitons hautement M. Caran d'Ache d'avoir francisé ces ombres chinoises, qui n'avaient d'ailleurs rien de chinois, et dont le nom ne nous rappelait que les spectacles enfantins du théâtre de Séraphin. Les ombres de M. Caran d'Ache, qui peuvent, elles aussi, être montrées aux enfants, ont un côté d'esprit et d'art qui les fait grandement apprécier des grandes personnes.

D'abord installées à la brasserie du *Chat Noir,* où la douteuse hospitalité de l'aubergiste de lettres, Rodolphe Salis, en rendait parfois l'accès difficile, elles viennent heureusement d'être transportées, rue Saint-Lazare, dans la salle du théâtre d'application que vient d'y fonder M. Bodinier. Les soirs où M. Bodinier n'y fait pas manœuvrer les jeunes artistes, c'est le tour des ombres de Caran d'Ache, et la société la plus distinguée se rend à ce spectacle nouveau et original, qui est pour le moment le spectacle à la mode.

Wattignies, scène nouvelle, et *l'Épopée*, déjà connue, y ont obtenu un grand succès avec leurs types militaires si exacts et parfois si comiques. On a aussi fait grande fête à *la Steppe,* accompagnée de chants russes nationaux, et au *Retour du bois,* dans lequel la société parisienne a facilement reconnu ses types les plus familiers, parmi lesquels l'éternel M. de Lesseps, avec l'interminable série de ses rejetons.

Théâtres. — Le 10 mars, première représentation au théâtre Déjazet du *Mari de ma femme,* comédie en trois actes, de M. Paul d'Ivoy, fils de l'ancien chroniqueur, dont le véritable nom était Deleutre. De la verve et de la gaieté mêlées à beaucoup d'inexpérience. La pièce a toutefois réussi.

— A la Comédie-Française, le 13, très heureuse reprise de *Chamillac,* comédie en cinq actes, d'Octave Feuillet. M. Worms a repris le rôle créé par Coquelin et s'y est taillé un énorme succès; Mlle Ludwig a très finement joué le personnage de Sophie Ledieu qu'avait créé Mlle Samary, et Mlle Broisat s'est montrée très élégante dans le rôle de Clotilde, que l'état de santé de Mlle Tholer ne lui a pas permis de reprendre.

— Le 15, aux Nouveautés, *le Puits qui parle,* opérette fantastique, en trois actes et six tableaux, de MM. Beaumont et Burani, musique de M. Audran. Pièce amusante, variée, musique vive et légère, toujours scénique, et interprétation excellente avec les deux Brasseur, J. Perrin, Tony-Riom, et la jolie Mlle Lardinois. On a bissé un duo comique, exécuté à ravir par Brasseur père et fils, et qui a été le clou de la soirée.

— A Cluny, le 16, première représentation du *Docteur Jojo,* vaudeville en trois actes, de M. Albert Carré. C'est une série d'aventures et de quiproquos qu'il est difficile d'analyser; le mieux est d'y aller voir. On a beaucoup ri à toutes ces folies assez bien combinées, et fort ap-

plaudi la principale comédienne de l'endroit, Mlle Aciana.

— Le 19, à la Gaîté, première représentation du *Bossu,* opérette en quatre actes et neuf tableaux, tirée du célèbre roman de Paul Féval, par MM. Henri Bocage et Armand Liorat, musique de Charles Grisart. La pièce nouvelle est peut-être moins intéressante que le drame de la Porte-Saint-Martin, déjà tiré du même roman, mais elle est beaucoup plus gaie. M. Grisart a écrit une véritable partition, très longue et très touffue, qu'on pourra émonder sans inconvénients, mais dont plusieurs morceaux ont causé un vif plaisir et ont même eu les honneurs du *bis*. Il faut citer surtout, dans la brillante interprétation de cette grande comédie décorative, MM. Vauthier, Berthelier, un débutant, M. Nohel, et Mlles Jeanne Thibault et Jane Leclerc; cette dernière, qui vient des Variétés, s'est même fait remarquer tout particulièrement par des grâces ingénues qu'on ne lui avait pas soupçonnées au boulevard Montmartre.

— A l'Odéon, le 20 mars, première représentation de *Mademoiselle Dargens,* intéressante comédie en trois actes, de M. Henri Amic, mais qui rappelle, par le sujet et ses développements, d'autres comédies célèbres, telles que *Monsieur Alphonse, la Mère et la Fille, Denise, Henriette Maréchal,* etc. Il s'agit encore d'une fille séduite, mais qui épouse une autre personne que son séducteur. La pièce, très bien écrite et suffisamment

mouvementée, a réussi. On y a applaudi surtout Paul Mounet et Mmes Marie Samary et Panot.

— Le 23 mars, le Théâtre libre a donné trois pièces nouvelles : 1° *la Petiote,* pièce de MM. Bonnetain et Descaves, dont le succès a été assez vif, grâce surtout au principal interprète, M. Antoine ; 2° *Pierrot assassin de sa femme,* pantomime de M. Paul Margueritte, mimée par l'auteur lui-même, et qui a paru assez lugubre ; cette pantomime était accompagnée d'une musique de scène de M. Paul Vidal, qui ne l'a point égayée davantage ; 3° *Au mois de mai* et *Entre frères,* tableaux absolument funèbres, de MM. Guiches et Henri Lavedan, qui n'ont produit qu'un effet médiocre, en raison même de l'exagération des couleurs dont leurs auteurs s'étaient servis.

En somme, soirée littéraire inférieure aux précédentes. A force de rechercher l'excentrique et l'inusité, certains des auteurs qui se font jouer au Théâtre libre pourraient arriver à tomber dans le ridicule et dans l'absurde.

— Mme Second-Weber a continué, le 24 mars, ses débuts à la Comédie-Française dans *Andromaque.* Elle y a obtenu un succès très supérieur à celui qui l'avait accueillie dans *Hernani ;* elle est maintenant de la maison.

— Le même soir, à Déjazet, première représentation de *Spécialité pour divorce,* comédie d'actualité qui doit le jour à la loi Naquet, et dont l'auteur, M. Noël Kolback, est un nouveau et un jeune. Quelques scènes amusantes

ont fait bien accueillir la légère intrigue de ce petit acte.

— L'Odéon a donné, le 27 mars, la première représentation d'un petit drame en un acte, *l'Aveu,* dont l'auteur n'est autre que Mme Sarah-Bernhardt elle-même. Un succès au théâtre, comme auteur dramatique, manquait à la couronne artistique de l'illustre tragédienne. Elle l'a aujourd'hui avec ce drame ému et touchant qu'ont très bien joué Paul Mounet, Marquet, et Mlle Sizos.

Au même théâtre, le même soir, reprise des *Médecins,* comédie satirique en cinq actes, de MM. Brisebaire et Eug. Nus, réduite en trois actes par M. Nus, le survivant des deux collaborateurs. Cette comédie, qui date de juin 1864 (Variétés), a retrouvé un assez vif succès de rire ; ses plaisanteries n'ont pas vieilli. Elle est fort bien jouée, d'ailleurs, par Cornaglia, Colombey, Duard, Fréville, Pujol, et Mmes Raucourt et Lynnès.

— *Concerts.* — La séance donnée par M. Colonne, au théâtre du Châtelet, le 18 mars, a été particulièrement intéressante. Elle comprenait, entre autres morceaux applaudis, une scène pour orchestre composée par M. Ch. Lefebvre, d'après le drame d'Octave Feuillet, *Dalila.* L'air de danse, qui forme le second fragment de l'œuvre, a été acclamé. Venait ensuite *la Fiancée du timbalier,* de M. Francis Thomé; la ballade de Victor Hugo était dite par Mlle Duminil, devant la scène, pendant qu'un orchestre invisible, placé derrière le rideau baissé, exécutait une très pittoresque symphonie. On a

encore entendu, dans cette belle séance, un pianiste de Vienne, M. Grunfeld, dont la virtuosité a fait merveille dans un concerto de Beethoven et surtout dans une valse de Chopin.

— Le 21 mars, dans la salle Philippe Herz, rue Saint-Lazare, la Société chorale *l'Euterpe* a exécuté pour la première fois, à Paris, une ballade de Schumann, *l'Anathème du chanteur*, sorte de drame musical, qui contient une série de morceaux, duos, trios, chansons, chœurs, etc., du plus vif intérêt. Cette remarquable partition n'est pas connue à Paris, et il faut remercier le fondateur de *l'Euterpe*, M. Abel Duteil d'Ozanne, qui dirigeait l'orchestre et les exécutants, de nous avoir fait entendre cette belle œuvre, que MM. Colonne et Lamoureux devraient bien mettre aussi sur leurs programmes.

VARIA. — *Un Anniversaire.* — A propos de la mort de l'empereur Guillaume, les anecdotes ont plu sur la famille impériale d'Allemagne. En voici une qui a son côté touchant, et que pour cette raison nous avons cru devoir reproduire. C'est dans *le Gaulois* que nous l'avons trouvée.

Il y a de cela quelques années. L'empereur d'Allemagne allait passer une grande revue de sa cavalerie, et sur la plaine étaient massés quatre-vingts escadrons.

En face d'eux, un état-major de quatre cents cavaliers, bigarré et contenant des représentants de toutes les armées du monde. Il tombait une pluie torrentielle.

On attendait le vieux souverain.

On vit arriver sous l'averse une amazone enveloppée d'un grand manteau de caoutchouc et galopant en tête d'une escorte de cavalerie. C'était la princesse impériale, la femme du kronprinz, la fille de la reine d'Anterre, devenue, depuis quelques jours, l'impératrice de l'Allemagne. Elle venait assister à la revue.

En arrivant devant les officiers, elle parut chercher un instant quelqu'un, reconnut l'uniforme français, et, poussant son cheval au-devant du colonel Grandin, elle s'arrêta en face de lui et lui dit :

« Colonel, je suis particulièrement heureuse de vous voir aujourd'hui. »

Le colonel s'inclina jusque sur le cou de son cheval devant la princesse, qui reprit :

« Oui, tout à fait heureuse aujourd'hui, parce que c'est aujourd'hui le 9 septembre. »

Et, comme son interlocuteur, pas plus que ceux qui l'entouraient, n'avait l'air de comprendre, elle insista en disant :

« Le 9 septembre, anniversaire de la prise de Sébastopol. Ce jour-là nos deux pays ont ensemble remporté une victoire. »

Quelques Pensées. — Dans peu de jours va paraître, à la Librairie des Bibliophiles, sous le titre de *Chrysanthèmes*, un petit livre de pensées, où l'auteur, Mme la

marquise de Blocqueville, donne une nouvelle preuve de la grâce délicate et de l'aimable esprit que l'on rencontre dans tous ses écrits. Nous en détachons par avance les pensées suivantes :

— Autrui nous sait toujours gré de ce qui lui est commode.

— Il n'y a rien de bon à tirer des êtres avilis; il ne faut donc rien abaisser, pas même l'âme de nos ennemis.

— Pourquoi mentir ?... Le mensonge ne trompe jamais longtemps les intelligents, et à qui peut-il importer de tromper les bêtes?

— Avez-vous un ennui... n'en parlez point, et vous n'en entendrez pas parler.

— On est jeune tant que l'on rêve.

— On gâte souvent sa vie, comme ses œuvres, en y retouchant.

— Le sommeil est la vraie fête des tristes.

— Pour connaître la grandeur du repentir il faut malheureusement avoir connu la faute.

— Il vient une heure où chaque femme doit s'habiller à *sa mode*, si elle ne veut pas manquer à la dignité de son âge en suivant *la mode*.

— Faire plaisir à autrui est emprunter un peu de son pouvoir à Dieu.

Le Convoi. — Mlle Agar, la tragédienne bien connue de la Comédie-Française, de l'Odéon et autres lieux, donne en ce moment des représentations en province. Elle y déclame, comme intermèdes, quelques pièces de vers composées spécialement pour elle. Ces derniers jours, à Bordeaux, elle a dit le morceau suivant, qui est d'une contexture poétique étrange, à demi décadente, mais auquel elle donne très énergiquement, paraît-il, le caractère spécial de sauvagerie funèbre qu'il comporte :

CONVOI

Din !...
  Din ! !...
    Din ! ! !...
    ... Plus vibrant dans l'air froid,
Le glas de mort jette du beffroi
Son lugubre tintement d'effroi...

Dans le chemin creux, ouaté de neige,
Se déroule un triste cortège,
Sous un ciel de rouille.

Le solfège
Des jeunes filles, en voile blanc,
Entonne le rythme lent, très lent
Des morts...

La cire fond, et, tremblant
Autour des mèches noires des cierges,
Sur les gants de fil des jeunes vierges
Pleure...

Devant le seuil des auberges
Les curieux se sont groupés.
— Dis,
Le curé la mène en paradis,
En blanc, la Lise?... elle qui jadis...
— Tais-toi!
Din!...
Din!!...
Din!!!...
— Autre cadence
Celle qui la menait à la danse
Se trémousser!....

Et dans sa stridence
Le glas reprend :
Din!...

— Au cabaret,
Les hommes, après ce temps d'arrêt,
Trinquent... et le choc des verres paraît
Ricaner!

Pendant ce temps, la bière
S'achemine vers le cimetière
Dans le murmure d'une prière...

Au milieu de l'humain abandon
Le prêtre absout.
Sonne le bourdon,
Écho du divin pardon!
Don!...
Don!!...

Ajoutons que ces vers ont pour auteur M. Georges de

Lys, pseudonyme sous lequel se dérobe un lieutenant du 112e régiment d'infanterie de ligne de l'armée française, M. Georges-Marie-Joseph-Henri Fontaine de Bonnerive.

Les Trois Carnot. — A l'occasion de la mort de M. Carnot, le père du président de la République, M. Armand Silvestre a adressé le sonnet suivant à celui-ci, qui est son ancien camarade d'école :

IMMORTALITÉ

Porte d'un cœur viril et plus haut que la Mort
L'inexorable coup dont ton âme est meurtrie.
Que d'un siècle passé la gloire sans remord
Plus haut que les sanglots dans ton âme s'écrie.

Dompte jusqu'à tes pleurs, d'un héroïque effort.
Porte le laurier vert à la tombe fleurie.
Aime une fois de plus, d'un cœur ardent et fort,
Dans ton père défunt ta mère la Patrie !

Celui qui t'a légué la splendeur du grand nom
Que mêlait la victoire à la voix du canon,
Quand l'ennemi vaincu délivrait la frontière,

A rejoint, dans la paix, son père glorieux.
Comme s'ils étaient là, travaille sous leurs yeux,
Car l'âme de tels Morts ne meurt pas tout entière !

20 mars 1888.

Un Vol à la Bibliothèque. — Un nommé Chevreux a trouvé moyen de soustraire à la Bibliothèque nationale, en un temps plus ou moins long, une série de manuscrits dont la valeur est d'au moins un million ! Le fait a été découvert tout récemment, et, par une singulière ironie du sort, au moment même où la Bibliothèque venait de racheter, pour une grosse somme, en Angleterre, la plupart des manuscrits volés jadis par Libri et le libraire Barrois.

Voici la liste des principaux parchemins et manuscrits faisant partie du nouveau vol :

	Années.
Charte d'Amédée, comte de Savoie. . . .	1286
Diplôme de l'empereur Louis.	924
Charte de Wandalfredus.	930
Diplôme du roi Conrad.	943
Diplôme de Louis d'Outremer.	950
Charte de l'évêque de Maurienne. . . .	1238
Diplôme de Philippe Ier.	1095
Diplôme de Paschal II.	1100
Charte de Henri Ier, roi d'Angleterre. . .	1100
Lettre d'Innocent II.	1132
Charte de Henri II.	
Diplôme de Louis VII.	1166
Diplôme de Philippe-Auguste.	1190
Diplôme de Charles le Gros.	886
Diplôme de Godefroy de Langres. . . .	1150
Charte de Jean, roi d'Aragon.	1229
Charte du duc de Lorraine	1537

Official de Metz. 1351
Bulle du pape Paschal II. 1110
Bulle du pape Grégoire IX. 1235
Bulle de Clément IV. 1147
Diplôme d'Othon. 911
Quatre diplômes de Charles-Quint. . . . 1542
Diplôme de Charles VII. 1455

Un grand nombre de chartes des évêques et seigneurs de Lorraine, de Bourgogne, de Champagne, du Languedoc, en tout soixante-six parchemins.

Heureusement, cette fois, la Bibliothèque avait exercé une surveillance qui a fini par la découverte du voleur. Suivi à la piste jusque chez lui, Chevreux a été arrêté, et la plupart des précieux documents qu'il avait enlevés ont été retrouvés en sa possession. Bien qu'il eût cherché à en dénaturer plusieurs, la perte sera moins sérieuse qu'on ne l'avait craint tout d'abord.

Un Rêve de poète. — Le *Figaro* a publié la poésie suivante, dans laquelle Coppée voit en rêve le nouvel empereur d'Allemagne profitant d'un règne qui sera peut-être bien court pour rendre à la France les provinces que son père lui a arrachées.

Je te rêvais, disant : « Moi qui ne dois pas vivre,
Je veux mettre un feuillet, Histoire, dans ton livre
Comme tu n'en as point de tel.
Oui, je ne veux donner qu'un ordre, mais qui fonde
Pour très longtemps la paix et le bonheur du monde.
Je meurs. Je veux être immortel.

Car l'Allemagne est folle et la France insensée.
Leur science, leur or, leur travail, leur pensée,
Tout est pris par l'œuvre de sang.
Demain nous pouvons voir, et dans l'Europe entière,
Pour un coup de fusil tité sur la frontière,
L'état sauvage renaissant.

Eh bien ! moi, je prétends l'empêcher de renaître.
Je suis encor le Roi, l'Empereur et le Maître ;
Mes ordres sont exécutés.
Déchirons le traité d'où sortent tant d'alarmes.
Restituons Strasbourg et Metz. Puis, bas les armes !
Bas les armes des deux côtés !

Allemands, laissons là notre triste conquête.
C'est une plaie au flanc que nous nous sommes faite ;
Elle va bientôt se rouvrir.
A nos altiers voisins offrons la paix sincère,
Car je plains mon pays que dévore un ulcère ;
Mais lui, du moins, peut se guérir.

L'odeur des grands charniers crispe encor ma narine.
Que le dernier soupir sorti de ma poitrine
Soit un cri de paix et d'amour,
Et que les pièces Krupp, par mes mains abattues,
Plus tard n'aient pas assez d'airain pour les statues
Du Roi qui n'a régné qu'un jour ! »

Je t'écoutais ravi... Mais ce n'était qu'un songe.

. . . . . .

Songe de poète, en effet, qui a valu à M. Coppée la réplique suivante de M. Alfred Capus, du *Gaulois :*

A M. FRANÇOIS COPPÉE

Tu nous as raconté, poète, en ta jeunesse,
Les amours des bonnes d'enfant,
Les idylles parmi les squares, la tendresse
Qu'inspire un pioupiou triomphant.

Tu nous as dit aussi les profondes pensées
De ceux qui nous vendent le sucre,
Et le soir, auprès de leurs épouses lassées,
En s'endormant, comptent leur lucre.

Des humbles tu connais la douleur éternelle
Et les injustices du sort;
Et tu sais, ô penseur ! ce que dans sa cervelle
Peut ruminer un croque-mort !

Eh bien ! alors pourquoi, sachant toutes ces choses,
Que le vulgaire ne sait pas,
Sachant des épiciers, des pioupious et des roses
Nous décrire les doux appas,

Pourquoi vas-tu, brisant ta plume familière
Au récit des tableaux charmants,
Entonnant tout à coup la trompette guerrière,
Chanter les héros allemands ?

Reviens aux épiciers de Montrouge. Ta muse,
Dédaigneuse de ces horreurs,
Voile son pâle front, poète, et se refuse
A célébrer les Empereurs !

Nous aurions trop beau jeu à venir dire que les vers de M. Capus ne valent pas ceux de M. Coppée; mais,

s'adressant à un poète, il aurait dû avoir assez souci de la prosodie pour ne pas composer sa deuxième strophe de quatre vers à terminaisons féminines, ne rimant pas entre eux.

PETITE GAZETTE. — NÉCROLOGIE. — 8 mars. Décès de M. Alexis Chassang, inspecteur général de l'enseignement secondaire, auteur de l'*Histoire du roman et de ses rapports avec l'histoire dans l'antiquité grecque et latine,* qui fut couronnée, en 1861, par l'Institut. Il était né le 2 avril 1827.

— 9. Le célèbre facteur d'orgues Édouard Alexandre, qui a tant vulgarisé, à force de bon marché, l'instrument au perfectionnement duquel il avait voué toute sa fortune et toute sa vie. Il avait 64 ans.

— 10. L'ancien mime Désiré Vautier, qui avait joué, aux côtés de Paul Legrand, tant d'arlequins et de polichinelles, à l'ancien théâtre des Funambules de l'ex-boulevard du Temple. Il était l'élève du grand Deburau, le premier et le plus célèbre des mimes de ce théâtricule spécial.

— 10. Armand de Barral, rédacteur au *Radical*, syndic de l'Association des journalistes républicains, et qui n'avait que 33 ans. Il était ancien élève de l'École des sciences politiques, et fils d'un professeur à l'École polytechnique.

— 12. Le docteur Constantin James, si connu à Paris, et qui avait comme spécialité l'étude des eaux minérales et les traitements divers dans lesquels on peut les employer. Il était âgé de 75 ans. Il laisse un fils, lieutenant au 19e dragons.

— 13. Le peintre et dessinateur Marc-Aurèle, collaborateur du *Monde illustré*. Il se nommait de son vrai nom Beauregard (Marc-Aurèle).

— 14. L'ancien préfet de la Seine, M. Oustry. Il avait été

successivement préfet de l'Aveyron, de l'Aude, d'Alger, de la Dordogne et du Rhône, avant d'être appelé à remplacer M. Hérold à Paris. Il avait plus tard été nommé conseiller d'État, puis enfin trésorier-payeur général à Chartres.

— 15. M. Henri Blaze de Bury, l'un des plus anciens collaborateurs de la *Revue des Deux-Mondes*. Sa sœur Christine Blaze avait épousé le célèbre directeur de cette revue, M. François Buloz. Né à Avignon, en 1813, il était le fils de Castil Blaze, et il avait ajouté au nom de son père le nom de sa mère qui était d'origine anglaise, et se nommait de Bury. Il rédigea, à la *Revue des Deux-Mondes*, la chronique musicale depuis la mort de Scudo, et jusqu'à l'avènement de M. Bellaigue, le critique musical actuel de la Revue.

— 16. M. Hippolyte Carnot, sénateur, membre de l'Institut, ancien ministre de l'Instruction publique en 1848, père du président actuel de la République. Il était né en 1801, à Saint-Omer, et il était fils de l'illustre conventionnel Carnot. Il appartenait, depuis 1881, à l'Académie des sciences morales et politiques. où il avait remplacé M. Drouyn de Lhuys.

— 22. Charles-Louis Billion, ancien directeur des théâtres du Cirque et de l'Ambigu, décoré en 1848, comme garde national à Paris, où il était né le 4 avril 1804.

— 25. Le doyen de l'Académie française, M. Désiré Nisard, est mort aujourd'hui dans sa villa de San Remo. Né en 1804, il fut député de 1842 à 1848 ; créé sénateur sous l'Empire (1867), il fut également nommé commandeur de la Légion d'honneur par Napoléon III (16 juin 1856). Élu à l'Académie française en 1850, il avait été directeur de l'École normale, réorganisée de 1857 à 1867. Par suite du décès de M. Nisard, M. Ernest Legouvé, né en 1807, devient le doyen de l'Académie française.

VARIÉTÉS

GEORGE SAND, MÈRE DE FAMILLE

La lettre suivante, qui est absolument inédite, a été écrite par Mme Sand au mari de la maîtresse de pension chez laquelle elle avait placé sa fille Solange, qui est devenue plus tard Mme Clésinger. Cette maîtresse de pension, femme d'élite qui a fait et laissé des élèves remarquables, était Mme Bascans; quant à son mari, Ferdinand Bascans, qui dirigeait, avec Germain Sarrut, le journal *la Tribune*, il était en même temps professeur d'histoire et de littérature dans la pension de sa femme.

Cette lettre, une des plus importantes à coup sûr de Mme Sand par son étendue et par le sujet délicat et élevé qu'elle aborde, avait été communiquée par nous à M. Calmann Lévy au moment où cet éditeur commença la publication de la Correspondance de l'illustre écrivain. Nous n'avons pas cru devoir la publier nous-même avant que cette Correspondance, où notre lettre n'a pas été insérée, eût entièrement vu le jour. Le scrupule qui nous avait alors retenu n'ayant plus de raison d'être aujourd'hui, nous donnons cette admirable lettre de l'auteur du *Marquis de Villemer*, sans en rien retrancher. Elle présente Mme Sand sous un jour assez nouveau : ici, en effet, c'est la mère de famille seule qui parle.

A Monsieur Bascans.

29 septembre 1841.

J'ai bien tardé, Monsieur, à répondre à votre aimable lettre. J'attendais, pour le faire, que j'eusse pu examiner assez le moral et l'intellectuel de Solange pour vous en parler [1], et cet examen, je n'ai pu le faire vite au milieu de la fièvre d'amusement qui la possède ici, et à laquelle il faut bien laisser son élan et son cours nécessaires. J'y suis parvenue à peu près, à bâtons rompus et comme par surprise (quant aux études), car, pour le caractère, je l'ai trouvé, sinon plus débonnaire, du moins plus retenu et mieux gouverné par la volonté intérieure. Il y a encore beaucoup à faire de ce côté-là, mais j'espère, et je vois que votre travail n'a pas été perdu.

Quant aux études, je vous dirai mes impressions avec la plus entière franchise. Tout ce qui a été appris avec vous dans les leçons particulières a été parfaitement compris et retenu avec une précision et un détail tout à fait miraculeux. La grande faculté de Solange, c'est la mé-

1. Mlle Solange Sand était alors en vacances chez sa mère, et c'est peu de temps avant sa rentrée à la pension de Mme Bascans que cette lettre fut écrite.

moire des faits. Elle y joint la faculté de les exprimer, et je crois qu'elle pourra comprendre sérieusement, analyser logiquement, et écrire avec talent, en un mot, faire de bons travaux d'histoire. Hors de là, je ne vois rien d'artiste dans sa nature, et peu importe. Il faut donc la développer dans le sens de ses aptitudes, et j'ai à vous remercier sous ce rapport, car elle a acquis beaucoup dans ce peu de temps que vous l'avez cultivée, et, malgré ses fanfaronnades d'inconscience et de passion, j'ai vu qu'elle avait du goût, et mettait de l'amour-propre aux études que vous lui avez fait faire. Je désire donc extrêmement que vous lui continuiez ses leçons particulières, que vous la fassiez beaucoup lire et beaucoup écrire avec vous : le plus clair et le plus sûr de son éducation est là. Hors de là, je sais fort bien qu'il n'y a rien pour Solange; que les leçons générales où l'on est plus de quatre ou cinq, et où chacune n'est pas examinée séparément et attentivement, ne lui apprendraient rien. Ces leçons générales sont bonnes pour qui veut écouter, mais la plupart de ces enfants n'a pas encore cette volonté, et Solange moins que toute autre. Ainsi, les leçons d'anglais sont nulles pour elle, et, je vous en parlerai même tout à l'heure, comme tout à fait nuisibles à son cerveau. Mais, en général, les leçons générales ont pour elle un avantage autre que le progrès réel et rapide : c'est de discipliner les apparences de la volonté, et d'enrégimenter la personne. En cela, l'éducation générale m'a paru nécessaire à ma fille, dont

l'humeur sauvage et fière eût pris des habitudes tellement excentriques; ainsi, l'effet de cette éducation sur elle est bon sous le côté moral, nul, ou à peu près s'en faut, sous le rapport intellectuel, et, comme il est bien urgent de développer simultanément les deux puissances, Solange ne peut pas se passer de bonnes et fortes leçons particulières, les plus longues et les plus fréquentes possible. Je viens donc vous proposer de vous demander un arrangement : c'est qu'à la place de certaines leçons où Solange ne fait rien, elle aille près de vous lire et faire des extraits et des résumés : sinon près de vous, du moins dans un coin où elle puisse et doive piocher l'histoire, afin de vous rendre un compte exact de sa besogne.

Ces heures-là sont, je crois, celles des leçons d'anglais, leçons dont j'ai vu le résultat pitoyable, et qui ne sont pas suffisantes. Ceci n'est pas l'effet d'une plainte de Solange ; j'ai fouillé à fond les replis de sa paresse et de sa conscience ; et, me faisant rendre compte, avec la ruse d'un juge d'instruction, de la manière de cet enseignement, je me suis convaincue qu'il péchait sous le rapport de la surveillance, et qu'on était libre non seulement de ne pas l'entendre (ce à quoi le meilleur maître ne peut rien), mais encore de ne pas l'écouter. Solange ne me paraît avoir aucune antipathie pour la maîtresse d'anglais. Elle dit qu'à la première division cette même maîtresse fait faire des progrès, mais qu'à la seconde, il n'y a pour elle aucun moyen de se mettre au courant de ce qu'elle

ne sait pas, et qu'on ne l'a jamais interrogée ni aidée à quoi que ce soit. Il est certain qu'elle a oublié jusqu'au premier mot du peu qu'elle en savait. Ceci n'est pas un regret pour moi, je ne tiens pas beaucoup à ce qu'elle apprenne l'anglais, et, si elle vient à le croire utile un jour, il sera encore temps. Ce à quoi je tiens, c'est qu'elle apprenne à travailler, et, si une leçon ferme et complète ne suffit pas toujours à en donner le goût et le moyen, une leçon molle et préoccupée en ôte le désir et l'intention. Solange est toujours prête à secouer le joug quand il est mal attaché, et, pour peu que l'institutrice soit distraite, souffrante ou débonnaire, elle s'exalte dans son dédain systématique pour l'étude. Les autres leçons générales, celles de français surtout, me paraissent très bonnes, car elle en a certainement profité, et elle est en grand progrès sous ce rapport. Donc, pour conclure, s'il vous était possible de faire remplacer l'anglais par des études de français à l'état littéraire, ou d'histoire à l'état un peu philosophique, comme ce qui a été fait déjà avec beaucoup de succès, tout serait pour le mieux. Je pense que vous avez déjà bien assez de fatigue, et je n'oserais pas vous demander d'augmenter une tâche si pénible ; mais, s'il y avait autour de vous quelque personne capable de servir de répétiteur aux études d'histoire que vous faites faire, je l'indemniserais, comme vous le jugeriez à propos, du temps et de la peine qu'elle y consacrerait ; le tout sous votre direction, et tout à fait

subordonné à votre méthode, de manière à ce que vos leçons particulières, auxquelles je tiens avant tout, trouvassent la besogne préparée, et l'esprit bien labouré pour recevoir le bon grain de votre enseignement.

Je demande peut-être beaucoup, mais je suis sûre pourtant que vous m'aiderez à cultiver cette terre forte un peu fortement. Elle m'a raconté la vie de François Ier avec les moindres détails de lieux, de dates, et même de stratégie. Une telle mémoire peut porter de gros fardeaux, et ce serait grand dommage de ne pas la remplir de ce qu'il y a de plus important et de plus mûrissant : l'histoire !

Pardon, mille fois, de ces longs détails; j'espère que la maîtresse d'anglais ne sera pas réprimandée à cause de nous, et qu'elle ne saura même pas combien Solange la bénit de son extrême douceur. Ses leçons peuvent être bien bonnes pour des esprits plus doux et plus posés que celui de ma superbe. Ainsi ce n'est ni une délation ni une plainte que je vous adresse; j'ai assez donné de leçons moi-même, pour savoir que c'est la tâche la plus cruelle et la plus difficile qui soit au monde, et j'ai assez vécu pour savoir qu'il ne faut pas exiger au delà du possible, c'est-à-dire au delà d'une certaine mesure de bien en toutes choses. Ce qu'il y a dans votre établissement de bien ordonné et de profitable, je l'apprécie grandement, et j'en vois les résultats avec autant de satisfaction que de reconnaissance. Solange me paraît pleine de res-

pect pour vous et d'attachement pour Mme Bascans. C'est un grand point; comme elle est d'humeur jalouse, elle m'a paru très portée à désirer accaparer les affections de Mme Bascans, et, comme elle est avec moi ombrageuse et susceptible à cet égard (jusqu'à la tyrannie, si je me laissais faire), je vois bien qu'elle est disposée à la passion envers votre femme. Il faudra que Mme Bascans prenne garde à quelque coup de poignard, si elle se permet une préférence pour une autre.

Je vous la renverrai le plus tôt possible, vers l'époque de la rentrée réelle, qui ne doit être, je pense, que dans huit à dix jours. Je serai peut-être forcée de prolonger cela jusqu'à la quinzaine, à cause des affaires de mon frère, qui doit la reconduire. Nous sommes un peu loin, assez occupés, et nous ne faisons pas toujours ce que nous voulons. Puisque vous me demandez des nouvelles de mon travail à moi, je vous dirai que je viens de finir un gros et lourd roman, plein, comme à l'ordinaire, de bonnes intentions, et vide de beaux résultats. Je ne me décourage pas pour si peu; mes ouvrages seront l'amusement d'un jour, et passeront avec moi. Il suffit à mes forces et à mes ambitions qu'en ces jours de lutte et d'incertitude qui passeront aussi, ils servent à entretenir le rêve de quelques beaux sentiments dans quelques âmes plus fortes d'ailleurs et plus efficaces que la mienne.

Croyez bien que votre approbation et vos sympathies me sont douces et encourageantes. Rappelez-moi au sou-

venir de votre aimable compagne, et comptez sur mes sentiments dévoués et affectueux.

Tout à vous.

GEORGE SAND.

P.-S. Solange a sur le chantier depuis huit jours une lettre pour Mme Bascans, et deux autres pour des compagnes qui lui ont écrit. Mais il passe tant d'enivrements, tant de papillons, tant de petits chiens et d'enfantillages dans sa cervelle, que je ne veux pas attendre davantage la fin de son courrier pour vous envoyer le mien.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 7 — 15 AVRIL 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Le Duc de Padoue. — M. Pascal. — Le Peintre Hamman. — Chute du Cabinet Tirard. — Composition du Ministère Floquet. — M. Méline, élu président de la Chambre. — Le Citoyen Maxime Lisbonne à Londres. — L'Incendie de la gare Saint-Lazare. — L'Exposition annuelle des Pastellistes français. — Le général Boulanger. — Sand et Sandeau. — Théâtres et Concerts.

Varia : La Popularité. — Une Lettre du sénateur Carnot. — Un Mystère au XIXe siècle. — La Justice express. — Un Mariage d'amour. — L'Empereur Guillaume chez lui. — Mots sans rimes. — Victor Hugo inédit. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Nos Hommes politiques.

---

29 mars.

LA QUINZAINE. — Le parti bonapartiste vient de faire, hier et aujourd'hui, deux pertes sensibles.

Le 28 mars, est mort le duc de Padoue, ancien ministre de l'intérieur, ancien député, et l'un des plus chauds partisans du prince Victor contre son père le prince Napoléon. Né en 1814, il était le fils du général

Arrighi de Casanova, qui était parent de l'empereur, et que ce dernier créa duc de Padoue, en 1809, sur le champ de bataille d'Essling. Sous le deuxième empire il avait été ministre de l'intérieur, en 1859, puis sénateur et grand-croix de la Légion d'honneur.

— Le 29 mars, M. Pascal, ancien sous-secrétaire d'État de l'intérieur sous M. de Goulard, puis sous M. Beulé, en 1873, ancien préfet, et alors orléaniste, s'est suicidé, dans son domicile, 28, avenue Marceau, à l'âge de soixante ans. Il avait passé, avec éclat, au parti impérialiste, après 1873, et était devenu directeur du journal bonapartiste *l'Ordre*, en 1879. Il avait échoué à la Chambre, comme candidat dans la Gironde, en 1877. Des questions d'ordre privé ont seules été la cause de la fatale catastrophe qui a terminé sa vie.

— Le même jour, 29 mars, décès d'un peintre qui eut son heure de célébrité, Édouard-Jean-Conrad Hamman, né à Ostende en 1819. On lui doit quelques tableaux de genre, et surtout des toiles représentant des sujets historiques. Quatre fois médaillé, de 1853 à 1864, il avait été décoré en cette dernière année.

30 mars.

Aujourd'hui, vendredi, est tombé le cinquième ministère constitué depuis les élections générales d'octobre 1885. Menacé d'une interpellation, le cabinet Tirard l'a devancée, dans la séance de ce jour, en posant la ques-

tion de confiance à propos d'un projet de révision de la Constitution soutenu par les groupes extrêmes de la Chambre, et dont il avait refusé d'accepter la responsabilité. La Chambre ayant voté ce projet, M. Tirard et ses collègues ont démissionné sur l'heure.

Comme personne ne s'attendait à la chute du cabinet pour ce jour-là, et sur cette question inattendue, il y a eu une sorte de désarroi dans les deux Chambres. Au Palais-Bourbon, ce désarroi a même été si loin que la Chambre, qui avait voté la révision de la Constitution dans la journée, en a repoussé l'urgence par un vote contraire dans une seconde séance du soir.

3 avril.

M. Charles Floquet, l'un des meilleurs présidents que la Chambre ait jamais eus, est descendu de son fauteuil pour accepter la présidence du conseil dans le nouveau ministère, qu'il a formé en quelques heures. Il est devenu lui-même ministre de l'intérieur dans la combinaison. M. Goblet a pris les affaires étrangères; M. Ferrouillat, sénateur, est allé à la justice; M. Peytral a reçu les finances; M. Viette reste à l'agriculture, et M. l'amiral Krantz à la marine; M. Deluns-Montaud devient ministre des travaux publics, et M. Pierre Legrand, ministre du commerce; enfin, M. Ed. Lockroy est investi du portefeuille de l'instruction publique. Quant à la guerre, par une dérogation à la

règle ordinaire, on a donné ce ministère à un civil, M. de Freycinet, qui avait déjà occupé ce poste en 1871. On a fait remarquer, à ce propos, que ce n'est que bien rarement qu'il y a eu un ministre civil à la guerre, et l'on constate, en effet, que M. de Freycinet est le quatrième civil qui ait occupé ce poste depuis la création des ministres de la guerre.

4 avril.

On procède aujourd'hui, à la Chambre, à l'élection d'un président en remplacement de M. Floquet, devenu président du conseil. Deux tours de scrutin ne parviennent pas à réunir la majorité requise. MM. Clémenceau, Henri Brisson et Andrieux obtiennent le plus grand nombre de voix, et même M. Clémenceau paraît devoir l'emporter. Mais, au dernier moment, un revirement se produit; les modérés présentent un nouveau candidat, au troisième et dernier tour, où la majorité relative suffit pour assurer l'élection : M. Méline, ancien ministre de l'agriculture, à qui l'on doit la création de l'ordre du Mérite agricole, est porté par les centres, et cette nouvelle compétition donne lieu à un résultat assez imprévu. MM. Clémenceau et Méline obtiennent chacun 168 voix sur 401 votants; mais l'article 2 du règlement disposant qu'en pareil cas c'est le plus âgé qui l'emporte, M. Méline étant né en 1838 est proclamé président de la Chambre contre M. Clémenceau, qui n'est né qu'en 1841.

Le résultat de cette élection, où le président de la Chambre n'obtient que 168 voix, donne lieu à une assez curieuse remarque : c'est que si toute la droite de la Chambre, qui compte 172 membres, s'était par hasard concertée et entendue, c'est un membre de la droite qui eût été élu président!... Il y avait bien longtemps qu'on n'avait vu une élection de président s'accomplir dans des conditions aussi précaires comme chiffre final des voix obtenues.

5 avril.

On raconte aujourd'hui une nouvelle « fumisterie » du citoyen Lisbonne, l'ancien membre de la Commune, qui avait déjà été promener un habit noir d'emprunt à l'une des dernières réceptions de M. le président de la République.

Il paraît que ledit citoyen, qui est passé momentanément en Angleterre, a cru devoir envoyer, à l'occasion de son séjour, sa carte de visite à la reine d'Angleterre et au prince de Galles, en faisant suivre son nom de cette annotation manuscrite : « ex-forçat de la Commune. » Cette mauvaise plaisanterie a valu à M. Lisbonne la visite de deux agents de police envoyés pour s'assurer de ses intentions. A la suite de cette visite, M. Lisbonne écrivit au prince la lettre suivante, qui ne serait pas faite pour resserrer les liens amicaux qui existent entre

la France et l'Angleterre, si elle émanait d'un autre personnage :

85, Charlotte-Street, Fitzroy square, London.
31 mars 1888.

Citoyen prince,

Si j'ai eu l'honneur de vous envoyer ma carte en arrivant à Londres, c'est que, en ma qualité de Français, je ne puis oublier une des rares puissances amies de la France; c'était une simple marque de politesse qui vous était due.

Vous avez pensé, ainsi que vos deux secrétaires qui sont venus me voir ce matin, que dans mon action il y avait une arrière-pensée. J'ai seulement demandé à ces deux messieurs à quelle heure vous déjeuniez, et comment je devais m'y prendre pour partager ce repas princier. Je serai vêtu de l'*habit pétrolisé* avec lequel j'ai eu l'honneur de me présenter chez le citoyen Carnot, président de la République.

Salut et fraternité.

MAXIME LISBONNE.

Les deux « secrétaires » étaient bel et bien les deux agents de police dont nous parlons plus haut, et le citoyen Lisbonne fera peut-être mieux de ne pas trop renouveler une semblable aventure. Il y a en Angleterre des lois sévères pour les crimes dits de lèse-Majesté, et, en pareil cas, très peu de propension à des mesures d'amnistie.

6 avril.

Mort du célèbre pianiste et compositeur Charles-Valentin Alkan aîné. Il fut en son temps un des maîtres du

piano, aussi bien comme professeur que comme exécutant. Il a été aussi l'initiateur du piano à pédales dont il a joué souvent dans ses derniers concerts. Ce maître éminent, qui laisse des œuvres de premier ordre, était né en 1813.

7 avril.

Un incendie très violent a éclaté dans la nuit, à la gare Saint-Lazare, au milieu des bâtiments actuellement en démolition en vue de la construction de la gare nouvelle. Cet incendie n'aurait pas eu grande importance, s'il s'était borné à brûler les bâtiments qu'on voulait détruire; mais il a donné lieu à un grave et dramatique incident. Sept des pompiers accourus pour éteindre l'incendie se sont trouvés précipités dans les décombres d'un escalier qui s'est écroulé sous leur poids : cinq ont été retirés vivants, mais deux, le caporal Porlier et le sapeur Pachin, étaient morts quand on a retrouvé leurs corps à demi calcinés.

— Aujourd'hui, ouverture à la salle Petit, rue de Sèze, de l'Exposition annuelle des pastellites français. Elle comprend environ cent quarante envois, dont plusieurs d'un grand intérêt et d'un véritable mérite. A citer surtout les compositions de Puvis de Chavannes, *Pitié, l'Orage, la Liseuse*, *Une Source,* œuvres de grande et lumineuse harmonie, les portraits de femmes de Besnard, le portrait du prince de Sagan, de Gervex, des tableaux d'après

nature de Duez, les portraits de Mme Pasca et de Coquelin cadet, de Madeleine Lemaire, et beaucoup d'autres pastels également intéressants de MM. Lhermitte, Montenard, Roll, Béraud, Levis Brown, Mme Cazin, etc.

9 avril.

Le général Boulanger, devenu éligible, a été élu, hier dimanche, député de la Dordogne; mais le général a déclaré aussitôt qu'il renonçait au bénéfice de son élection pour se présenter le 15 avril prochain dans le Nord, où l'on mène en ce moment une bruyante campagne en son nom.

10 avril.

La 10e chambre correctionnelle a jugé hier une affaire, qui en rappelle une autre toute récente, laquelle a fait quelque scandale. Il est mort dernièrement à Paris une femme galante connue dans son monde spécial sous le nom de baronne d'Ange, mais qui se nommait, en réalité, Angèle Bardin. Cette dame avait fini par trouver, moyennant promesse d'argent, un certain baron ruiné, nommé Adolphe-Julien Bisson d'Yvandre, qui avait consenti à s'accoupler légalement avec elle. Mais, à peine mariée, la baronne vint à mourir, et son mari ne put toucher l'argent qui devait être le prix du sacrifice qu'il avait fait à son honneur en l'épousant. Ces jours derniers, on a vendu les objets mobiliers qui garnissaient l'hôtel de la dame; hier, c'est le mari lui-même

qui comparaissait en police correctionnelle, où il a été condamné à un mois de prison pour banqueroute simple. Il avait, en effet, fait de mauvaises affaires comme courtier en marchandises; c'est pour rétablir son crédit qu'il avait consenti à épouser celle qui a été connue si longtemps, au bois de Boulogne, autour du lac, où elle conduisait elle-même un brillant équipage, sous le seul nom de « la Baronne ».

— On annonce la mort d'un lettré bien connu, M. Julien Travers, qui était le doyen de toutes les Sociétés savantes de Normandie, et qui a laissé plusieurs volumes de poésies. Il avait été longtemps professeur de littérature à la Faculté des lettres de Caen, et il était âgé de quatre-vingt-sept ans.

11 avril.

Mme Claude Vignon, sculpteur et romancier de talent, est morte aujourd'hui à l'âge de cinquante-six ans. Née Noémie Cadiot, elle avait en 1848 épousé, en premières noces, l'abbé défroqué Alphonse-Louis Constant, plus connu comme magicien sous le nom d'Eliphas Lévy. Devenue veuve en 1875, elle se remaria avec M. Maurice Rouvier, qui fut depuis ministre, et même président du conseil. Sous le nom d'H. Morel, elle publiait alors des correspondances journalières sur les séances de l'Assemblée nationale (1871-76). Un décret, en date du 26 août 1866, avait autorisé Mme Constant à porter légalement

le pseudonyme de Claude Vignon, sous lequel elle est littérairement connue. Comme sculpteur, elle avait été l'élève de Pradier.

Sand et Sandeau. — Le révolutionnaire Félix Pyat a publié récemment, dans la *Revue de Paris et de Saint-Pétersbourg,* quelques chapitres de ses Mémoires. Dans l'un de ces chapitres, il raconte ses premières relations avec Jules Sandeau et George Sand. Voici quelques emprunts faits à ces curieux articles.

Et tout d'abord une lettre de Sandeau, alors en vacances dans le Berry, à son ami Pyat, qui se trouve à Paris :

Cher ami,

J'aime et suis aimé... mais d'un amour qui ne peut se cacher dans une petite ville comme la Châtre. Il nous faut donc Paris! et je suis pauvre! L'autre est riche et faite à une aisance plus que bourgeoise, presque à l'opulence, habitant château avec jardin, etc. Il faut donc que tu me trouves à Paris un appartement ayant de l'air, du soleil et de l'espace, au prix *maximum* de cinq cents francs.

Ton ami,
J. S.

Suit l'indication du logement choisi pour abriter Sandeau et son amie :

... Une miniature d'appartement, quai Saint-Michel, au cinquième étage, antichambre pour le parapluie, salle à man-

ger pour deux, chambre à coucher pour un... Le tout meublé à l'avenant, et pour cinq cents francs!

Enchanté, Jules Sandeau répond :

Cher ami,

Bravo! Merci! Accepté à l'unanimité par les deux amis bien obligés. Nous ne pouvons partir ensemble. Elle arrivera la première à Paris par les Messageries royales, diligence d'Orléans... Tu la reconnaîtras à son vêtement d'homme... un amour de page, un ange brun, un lutin, un sylphe, à ne pas s'y tromper... Il n'y a qu'elle au monde. J'arriverai deux jours après.

Encore une fois merci.

J. S.

Au jour convenu, à sept heures du soir, Pyat va chercher ses deux amis dans la cour des Messageries, rue Montmartre :

Tout à coup, à l'*impériale*, l'équivalent du wagon des bagages, je vis surgir du dessous de la bâche, comme un diablotin sortant d'une boîte à ressort, une tête aussi brune qu'un pruneau, coiffée d'un bonnet d'astrakan posé sur des cheveux bouclés à l'ange : il n'y avait d'ange que les yeux, deux diamants noirs sur un nez busqué, deux lèvres rouges comme des guignes, laissant voir des dents anglaises; le corps maigre, vêtu d'une polonaise à brandebourgs, — la Pologne était de mode alors, — les jambes viriles dans un pantalon collant avec des bottines à tiges découpées en cœur et ornées de glands... Cette forme masculine me criait avec le sourire et la gaieté d'un mousse :

« Me voilà! c'est moi! Aurore! »

C'était elle. L'aspect me rassura. Le nom me fit sourire... *Cupido* fut désarmé. Vous ne tenterez pas votre Dieu,... encore moins votre ami! J'étais sauvé de l'irrésistible féminin. Il manquait. C'était bien elle. Il n'y avait pas à s'y tromper! Il n'y avait qu'elle au monde, comme disait l'amoureux! Je la reconnus, non à la beauté de la femme; je la vis telle qu'elle était, en jeune garçon, et je me trouvai immédiatement à l'aise avec ce compagnon. . . . . .

Deux jours après, Jules Sandeau arrivait... le nid était plein, et ma conscience saine et sauve.

Un peu plus loin, Félix Pyat raconte la fin du roman, la séparation rapide, et bien connue, des deux amants :

Le couple, encore uni, laissa bientôt la crèche du quai Saint-Michel pour l'appartement du quai Voltaire, que de La Touche avait laissé en se retirant dans la Vallée-aux-Loups. Elle sentit là sa supériorité sur Sandeau et la lui fit sentir. Elle ne l'aimait plus. Elle lui avait pris la moitié de son nom, signant ses livres du pseudonyme Sand; elle lui prit tout son courage, elle lui prit tout, même l'honneur du mâle; l'incube fut le succube. Il devint la femme dans la communauté, démoralisé, désespéré, déshonoré à ses propres yeux et aux miens.

Et Félix Pyat dit bien d'autres choses encore, mais dont beaucoup touchent vraiment trop aux respectables mystères de la vie privée. Ce n'est d'ailleurs que des relations de Sand et de Sandeau que nous avons voulu ici parler.

Théatres. — L'Opéra-Comique a donné, le 29 mars,

un concert spirituel composé, entre autres morceaux importants, de la *Messe de Requiem* de Verdi, chantée par MM. Talazac, Fournets, et Mmes Isaac et Deschamps. Le succès a été considérable, surtout pour le beau quatuor du *Domine Jesus*, et le duo de l'*Agnus Dei*, qui a été bissé. Les chœurs et l'orchestre, dirigés par M. Danbé, ont également fait merveille. Ce beau concert commençait par divers morceaux religieux de M. Gounod, pour orchestre et chœurs dirigés par lui-même, et suivis d'un concerto pour piano-pédalier fort magistralement exécuté par Mme Palicot. La messe de Verdi a été jouée plusieurs fois depuis ce jour avec la même exécution; mais le concert qui précédait a été varié, et l'affluence du public a toujours été très grande à ces belles solennités musicales.

— La Porte-Saint-Martin a représenté, le 3 avril, un drame nouveau de M. Georges Ohnet, *la Grande Marnière*, tiré par l'auteur de son roman du même nom. C'est une pièce intéressante, qui met en scène des situations souvent puissantes et des passions locales très vives, violentes même, et qui a été jouée avec un remarquable ensemble par la belle troupe de la Porte-Saint-Martin, où se trouvaient réunis pour l'interprétation du drame de M. Ohnet, MM. Paulin-Ménier, Volny, Léon Noël, Bertal, Francès, Mévisto, et enfin Mlle Marsy, transfuge de la Comédie-Française, qui a toujours sa beauté souveraine et sa grâce des premiers jours. Les

huit tableaux de la pièce sont, en outre, mis en scène avec le luxe et l'exactitude habituels à l'impresario le plus prodigue de Paris, M. Duquesnel. En somme, M. Ohnet n'a jamais eu de pièce qui ait été mieux jouée ni mieux encadrée. A tous les points de vue, c'est un grand succès.

— Que n'en pouvons-nous dire autant, hélas! de la pièce nouvelle du Palais-Royal, *Doit et Avoir*, comédie en trois actes, de M. Albin Valabrègue, qui est tombée silencieusement, le 4 de ce mois, entre neuf heures et minuit! Malgré Daubray, Milher, Dailly, Galipaux, et les autres excellents farceurs de l'endroit, qui feraient rire des morts, on n'a vraiment ri que du bout des lèvres, et encore! C'est une revanche à prendre.

— Le 5, le Gymnase a arrêté les représentations de *l'Abbé Constantin*, qui touchaient au nombre de deux cents, pour reprendre l'une des meilleures et des plus ingénieuses comédies de Sardou, *Dora*, représentée originairement au Vaudeville (22 janvier 1877). Voici la distribution des principaux rôles, dans les deux théâtres :

		Vaudeville.	*Gymnase.*
Van der Kraft.	MM.	PARADE.	DEVAUX.
André.		BERTON.	MARAIS.
Favrolle.		DIEUDONNÉ.	NOBLET.
Tékly.		TRAIN.	ROMAIN.
Toupin.		JOUMARD.	NUMÈS.
Dora.	Mme	PIERSON.	J. MALVAU.

Marquise de Rio-Zarès.	Mmes ALEXIS.	GRIVOT.
Comtesse Zicka.	BARTET.	BRUCK.
Princesse Bariatine.	MONTALAND.	MAGNIER.

On peut presque dire que les deux interprétations se valent; la pièce, qui n'a pas vieilli, malgré certaines scènes ou allusions d'actualité, a beaucoup intéressé et ému le public, surtout dans ses derniers actes, qui touchent au drame pur. Ajoutons que cette œuvre, aussi littéraire que charmante, peut être vue à la scène, mais que personne n'a le droit de la lire. En effet, depuis plus de dix ans que *Dora* a été jouée pour la première fois, cette pièce d'un de nos plus spirituels académiciens n'est pas encore imprimée! — Nous renvoyons, à ce propos, nos lecteurs à *la Gazette anecdotique* de l'année 1887 (nos des 15 et 28 février, et du 31 mars).

— Le 11 avril, aux Menus-Plaisirs, première représentation de *la Belle Sophie*, opérette en trois actes, de MM. Paul Burani et Eug. Adenis, musique d'Edmond Missa. Le livret a médiocrement amusé, mais la musique a semblé charmante, et, à elle seule, elle a sauvé la pièce d'un naufrage certain. On ne peut guère citer, dans l'interprétation, que le baryton Jacquin et Mlle Jane Pierny.

VARIA. — *La Popularité.* — Nous trouvons dans *le Temps* la petite anecdote suivante concernant le célèbre général de Wellington.

« Jamais homme ne fut plus populaire et plus adulé que le duc de Wellington au retour de Waterloo. La foule dételait sa voiture pour la traîner à la place des chevaux, et l'Europe, on peut le dire, était à ses pieds. Quelques années plus tard, il était obligé de s'enfermer à clef dans son carrosse pour n'y être pas assassiné, et il avait dû faire garnir de tôle tous les volets d'Apsley-house pour empêcher le peuple anglais d'en briser les vitres. Ces volets historiques existent encore. Le duc de Wellington disait à un ami : « Qui-« conque est en train de se griser des applaudissements « populaires ferait bien de passer devant ma maison et « d'en regarder les volets. Il apprendrait ce que vaut la « faveur de la foule. »

Voilà une historiette que M. le général Boulanger, qui n'a pas encore gagné la bataille de Waterloo, fera bien de méditer !

Une Lettre du sénateur Carnot. — L'éditeur Edouard Dentu avait réuni une collection d'autographes considérable et de haute valeur. La famille de Dentu en a publié le catalogue détaillé, avec force citations qui font de ce catalogue un ouvrage plein d'intérêt. Enfin, la vente des autographes a commencé le 21 mars, à l'hôtel Drouot, après diverses difficultés et discussions de famille qui ont failli d'abord l'arrêter.

Nous avons trouvé, dans les autographes mis en vente,

le suivant qui reçoit une triste actualité de la mort récente de M. Carnot, sénateur, que nous annoncions dernièrement. Cette lettre est adressée à un jeune homme qui avait écrit à M. Carnot, dans un moment de désespérance, une lettre qui, évidemment, l'avait profondément ému :

Ce 23 octobre 1856.

Cher Monsieur,

Votre lettre, arrivée à mon domicile, à Paris, tandis que j'habitais la campagne, ne m'a été remise qu'à mon retour ; de là le retard de ma réponse. Cette lettre intime, adressée à une personne tout à fait étrangère, devait naturellement me surprendre. Cependant je ne me suis pas arrêté à l'idée d'une puérile mystification. Je la prends pour ce qu'elle dit, et j'y réponds sérieusement.

Vous êtes, me dites-vous, Monsieur, séparé de votre patrie et de votre famille, tourmenté de passion pour une jeune fille que ses parents vous refusent à cause de la modicité de votre fortune, isolé et en proie à la misanthropie. Cela à vingt-deux ans !

A vingt-deux ans on a fait trop peu d'expérience de la vie pour avoir le droit d'être misanthrope ; je suis même d'avis que l'on n'a jamais ce droit, pas plus que l'on n'a celui de désespérer d'un malade ; à vingt-deux ans, la misantrophie n'est donc qu'une attitude qui sied mal.

A vingt-deux ans, les chagrins d'amour sont mieux de saison ; ils méritent intérêt et consolation. Mais, permettez-moi de vous le dire, ils sont un lâcheté lorsqu'on n'est point séparé de la personne aimée par des obstacles infranchissables,

et je ne puis donner ce nom à ceux qui résultent de la différence des fortunes : ils peuvent être surmontés, on doit du moins tenter de les vaincre par le travail et la persévérance.

Ces obstacles sont-ils devenus absolus? C'est encore le travail que je vous conseillerais. A vingt-deux ans toute carrière est ouverte, une éducation manquée peut même se refaire.

Embrassez une profession sérieuse, intellectuelle ou manuelle, donnez un but à votre vie et poursuivez-le avec toute la passion dont vous êtes capable. Mais, avant tout, si vous n'êtes pas éloigné forcément de votre famille et de votre patrie, hâtez-vous d'aller les retrouver, rien ne remplacera la famille et la patrie.

Je ne vous donne pas ici, Monsieur, un conseil vague et banal. Je vous raconte ce que j'ai fait moi-même. A votre âge, j'ai perdu mon père, qui jusqu'alors m'avait servi de guide. J'étais loin de la France ; j'ai éprouvé les tristesses et les découragements, et je ne suis parvenu à les dominer que le jour où j'ai pris la ferme résolution de travailler à me rendre capable de servir utilement mon pays, si les circonstances venaient à me le permettre.

Vous êtes, Monsieur, d'un pays qui bientôt peut-être réclamera impérieusement le service de ses enfants. Il me semble qu'il y a dans cette pensée, si vous vous en pénétrez, assez d'attrait et de puissance pour enthousiasmer un jeune homme et lui faire secouer toute égoïste apathie.

Excusez ce langage un peu rude, Monsieur, ce n'est pas la première fois que j'ai l'occasion de le parler, car l'infirmité que vous accusez est commune en notre temps. Un effort ardent peut seul en guérir.

Veuillez, Monsieur, recevoir mes salutations empressées.

CARNOT.

Un Mystère au XIXe siècle. — Nous croyons devoir recueillir, comme une véritable curiosité, le programme suivant annonçant la représentation d'un mystère breton à Morlaix.

THÉATRE DE MORLAIX

INAUGURATION DE LA NOUVELLE SALLE

Pour le 14 Avril

Représentation de la VIE DE SAINTE TRYPHINE

Mystère breton

Noms et métiers des acteurs.	*Personnages de la pièce.*
Menguy, tailleur d'habits . .	Kerroura, prince d'Hibernie.
Heinot, cordonnier	Sainte Tryphine, sœur de Kerroura.
Geffroy, maçon	Arthur, roi de Bretagne.
Guégan, cultivateur	Femme de chambre de Tryphine.
Jeannou, forgeron.	Intendant d'Arthur.
Denis, commissionnaire . . .	Valet de chambre.
Menguy fils, tailleur d'habits	Page.
Legoff, journalier	Duchesse Jean.
Brisset, tonnelier.	Prince anglais.
Turco, couvreur en chaume .	Messager.
Robin, piqueur de pierres . .	Abrucarus, roi des Anglais.
Gouzien, cordonnier.	Grand juge.
Gallou, couvreur en ardoises.	Sorcière.
Moigne, journalier.	Évêque.
Menguy, écolier.	Ange.
Loarer, sculpteur sur pierre .	Souffleur.

Convenez que ce programme a un attrayant parfum de naïveté, et que, si Morlaix n'était pas si loin, vous

iriez volontiers vous reposer, en y assistant à sa représentation, des banalités que vous offrent le plus souvent les pièces soi-disant nouvelles de la saison théâtrale.

La Justice express. — On se plaint souvent des lenteurs de la justice. Pour consoler ceux qui en gémissent, citons cet exemple de zèle administratif rapporté par le Masque de fer du *Figaro :*

Un préfet adresse à un médecin légiste de ses amis cette dépêche :

Assassinat commis dans commune de B... sur jeune fille; constater immédiatement décès et donner détails du crime.

X...

Le préfet reçoit de nouveaux renseignements et envoie ce second télégramme au médecin :

Jeune fille pas morte, ne pas te déranger.

X...

Auquel télégramme le médecin répond par cette dépêche :

Trop tard, autopsie faite; viendrai dîner avec toi.

Z.:.

Avouez que c'est assez joli pour n'avoir pas besoin d'être vrai.

Un Mariage d'amour. — Ne dressez pas autrement l'oreille : il ne s'agit ni d'un mariage d'aujourd'hui, ni

d'un mariage français. L'idylle que nous avons à vous raconter a pour acteurs des têtes couronnées, sans pour cela remonter au temps où les rois épousaient des bergères. Il s'agit du mariage de l'actuelle impératrice d'Autriche, et nous en empruntons le récit à la chronique de la baronne Stafte dans le *Parti National :*

Ce n'était pas pour la princesse Élisabeth, mais pour sa sœur aînée que François-Joseph venait visiter le duc de Bavière, dans le simple chalet où il passait l'été au milieu des montagnes avec ses trois filles. Mais il arriva que le jeune prince, — qui, sous le costume d'un chasseur, se rendait à pied à l'habitation du duc, — s'arrêta au sommet d'une colline, d'où la vue plongeait dans une vallée charmante, où dormait un lac. Sur les eaux, une barque se balançait, occupée par une jeune fille aux formes élégantes, mais qu'on jugeait robustes sous son habit de paysanne. Elle rêvait, et le prince descendit vers le lac.

« Mon enfant, demanda-t-il, voudriez-vous me faire passer l'eau ?... car je crois que le chalet du duc, où je vais, est situé de l'autre côté de ce lac.

— Je veux bien, répondit la jeune paysanne. » Et elle fit manœuvrer son bateau jusqu'à la rive pour que le chasseur pût s'embarquer.

Lorsqu'il fut à l'autre bord, François-Joseph sollicita un nouveau service, d'être guidé vers la maison du duc.

« Je veux bien », fit de nouveau la jeune fille.

Elle amarra son embarcation, et, précédant le prince, elle se mit à escalader un étroit sentier. A la porte du chalet, elle lui fit une courte révérence et s'éclipsa avant qu'il pût la rémunérer de sa peine.

Son hôte le reçut avec toute la distinction que son rang exigeait; on le présenta à deux des filles du duc royal, la plus jeune étant en promenade, et, dans ce brouhaha de l'arrivée, François-Joseph oublia la jolie batelière.

Mais après le dîner, — on venait de passer au salon, — une porte s'ouvrit tout à coup et livra passage à une jeune fille vêtue de blanc et dont les épaules étaient couvertes des longues boucles d'une chevelure d'or. Le prince se leva tout troublé. Dans cette enfant il venait de reconnaître sa conductrice du matin. Elle se mit à rire et conta l'aventure.

Lorsqu'il se retrouva seul, dans son appartement, François-Joseph comprit que ce n'était pas l'aînée des princesses, mais la plus jeune qu'il allait aimer. Il s'ouvrit au duc, dès le lendemain. Le père heureusement n'avait rien laissé pressentir à sa fille aînée. Les jours qui vinrent après celui-là ont dû être les plus heureux de la vie de l'empereur François-Joseph et de l'impératrice Élisabeth.

L'Empereur Guillaume chez lui. — On a publié une grande quantité d'articles anecdotiques sur le défunt em-

pereur d'Allemagne. C'était en somme, comme prince, un homme très sobre de goût et d'habitudes. Il avait par-dessus tout, à l'égal de ses plus célèbres aïeux, le respect constant de la discipline militaire. Voici, à ce sujet, un curieux passage d'une correspondance publiée dans *le Temps :*

« Guillaume Ier s'était imposé une discipline qui était devenue une seconde nature. Le passant qui longeait le rez-de-chaussée de son souverain aurait pu, en se haussant sur la pointe des pieds, embrasser d'un coup d'œil la chambrette de sous-lieutenant où l'empereur et roi se plaisait et passait sa journée en vivant modèle des vertus d'un souverain militaire. Le palais de l'empereur était la maison de verre pour le soldat et pour le bourgeois. Le dernier sujet de l'Allemagne savait ce qui s'y passait heure par heure, depuis des temps qui semblaient infinis, avec une régularité que seules les indispositions inévitables de ces dernières années interrompaient. Le vieux mobilier d'acajou était légendaire; légendaire aussi le petit lit de fer où l'empereur reposa dans les plaines de Bohême et dans celles de France avant d'y dormir son dernier sommeil sous son vieux manteau de soldat. Tout dans cet intérieur déconcertant de simplicité était un exemple voulu. Un historien — français, — qui a dessiné l'empereur en quelques traits et de main de maître, a dit que les Hohenzollern étaient en représentation continuelle devant leur peuple, et que ces représentations ne

coûtaient pas cher. L'impression de la vie intérieure de Guillaume Ier ne sera pas moins durable et suggestive que celle de ses victoires. Un visiteur me disait aujourd'hui ce qu'il avait inventorié dans cette chambre à coucher, pleine pour la première fois aujourd'hui de fleurs et de belles choses : une toilette en sapin badigeonné de blanc; là-dessus une cuvette et un pot à eau en porcelaine et quelques petites soucoupes pour les objets les plus nécessaires; le lit de fer; une table en bois avec une simple pendule-réveil; une grande armoire contenant tous les uniformes, et une sorte de râtelier où étaient rangés les épées et les sabres; aux murs, une série de lithographies représentant les uniformes des différents corps prussiens depuis leur formation jusqu'à ce jour; sur la cheminée, un buste en marbre de la reine Louise, seul luxe de la chambre; enfin, sur une chaise, un uniforme de petite tenue, fatigué, un peu blanchi. L'empereur était sorti. Le valet de chambre dit : « En « rentrant, il quittera ses vêtements de promenade et « reprendra ceci. » J'allais transcrire : sa blouse de travail. »

Mots sans rimes. — Il y a environ, dans notre langue, dit *le Figaro,* quatre-vingts mots qui, n'ayant pas de rimes, sont déshérités des honneurs poétiques. Et le malin journal publie, sous le titre de *Petite Tristesse d'Olympio,* le petit poème qui suit, et dans lequel l'auteur ter-

mine chacun de ses vers, qui tous ont le nombre de pieds voulu, par un mot qui n'a pas de rime dans la langue française. Ajoutons que le signataire de cette drôlerie spirituelle, *Ariel,* en attribue plaisamment la paternité à Victor Hugo.

PETITE TRISTESSE D'OLYMPIO

Poème inrime.

Seigneur, Seigneur, quel est ton dogme?
Ici le riche, là le pauvre,
Partout le fisc!
C'est cela qui navre le peuple
Et qui souvent le pousse au meurtre!...
Voilà le nœud.

Ne paraîtrait-il pas plus simple
Que chacun, du fort jusqu'au faible,
Bût à sa soif,
Mangeât, s'il le faut, comme un ogre
Et pût dormir dans son immeuble
Comme un bon Turc?

Ah! le genre humain, sombre genre!
Tu vois cet homme? Il rit! un monstre
Est sous son poil!...
Tantôt féroce et tantôt humble,
Il use le sol qu'il usurpe,
Jusques au tuf.

Il gâche tous ses biens, n'épargne
Le sucre, le sel, ni le poivre,
Ni le fenouil!...

Que dis-je ! Il a ceci de propre
Que l'amour lui dure une valse !...
Quel affreux bouc !

Comme il se gonfle et comme il s'enfle !...
Ah! que l'on tourne mon sépulcre
Du nord au sud !
O mer, fais du mon corps une algue !
Que la loi de Darwin triomphe,
J'y porte un toast !

Guernesey, 188..

Pour transcription conforme,
ARIEL.

Victor Hugo inédit. — Nous avons trouvé dans *le Livre* ces vers inédits qu'un de ses abonnés lui adresse comme étant de Victor Hugo. Nous n'en pouvons garantir autrement l'authenticité ; mais, en tout cas, ils ne sont pas indignes d'être conservés.

A ELLE

Je pressais ton bras qui tremble ;
Nous marchions tous deux ensemble,
Tous deux heureux et vainqueurs.
La nuit était calme et pure;
Dieu remplissait la Nature :
L'amour emplissait nos cœurs.

Tendre extase ! Saint mystère !
Entre le ciel et la terre
Nos deux esprits se parlaient.

A travers l'ombre et ses voiles,
Tu regardais les étoiles,
Les astres te contemplaient !

Et, sentant jusqu'à ton âme
Pénétrer la douce flamme
De tous ces mondes vermeils,
Tu disais : « Dieu de l'abîme,
Seigneur, vous êtes sublime :
Vous avez fait les soleils ! »

Et les astres à voix basse
Disaient au Dieu de l'espace,
Au Dieu de l'éternité :
« Seigneur, c'est par vous qu'on aime.
Vous êtes grand, Dieu suprême !
Vous avez fait la beauté ! »

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Dans le monde bourgeois.

« Qu'est donc devenu le jeune X. ?

— Il vient d'être attaché à la caisse d'une grande maison de banque.

— Ah ! on les attache, maintenant : c'est une bonne précaution ! »

Au mariage d'un gentilhomme réputé pour sa chasteté, une blonde vicomtesse, parlant de la nouvelle épousée, dit :

« Notre amie sera heureuse : son mari aura la fidélité du caniche.

— Dites plutôt celle du chien d'Alcibiade », réplique en souriant une aimable marquise.

(*Gil Blas.*)

Théâtre de salon :

La maîtresse de la maison doit avoir un rôle dans une pièce où elle a deux prétendants, et elle demande à un de ses amis lequel des deux il veut jouer.

« Celui que vous n'épousez pas, dit-il.

— Eh bien! vous n'êtes guère galant.

— Mais c'est parce qu'ensuite vous aimerez mieux l'autre. »

Entre journalistes :

« Mon cher, j'ai lu ce matin votre chronique ; je l'ai lue deux fois.

— Ah! mon ami, vous êtes trop aimable.

— Mais c'était pour tâcher de la comprendre ! »

Maman tient absolument à ce que Bébé fasse sa prière avant de se coucher.

« Allons, mon enfant, lui dit-elle : Notre père...

— Notre père... sur un arbre perché... »

Et Bébé s'endort. (*Gil Blas.*)

VARIÉTÉS

NOS HOMMES POLITIQUES

Deux hommes politiques viennent de beaucoup faire parler d'eux dans cette dernière quinzaine : M. Floquet, descendu du fauteuil présidentiel de la Chambre des députés pour devenir président du conseil des ministres, et M. Félix Pyat, sorti de l'oubli pour venir siéger au Palais-Bourbon.

Au sujet de M. Floquet, notre collaborateur M. Émile Maison nous envoie la communication suivante :

M. Floquet au camp de Garibaldi. — Toutes les particularités de la carrière politique du nouveau président du Conseil sont soigneusement enregistrées par les reporters, toujours à la recherche de l'inédit, mais qui sont parfois obligés de se contenter de ce qui a déjà traîné dans les journaux. Remarquons pourtant que, cette fois, le cliché de : « Vive la Pologne, Monsieur ! » n'est pas sorti de l'écritoire ; courtoisie ou diplomatie dont il convient, du reste, de congratuler la presse française. Mais d'où vient que les biographes négligent de rappeler la mission dont fut chargé, comme rédacteur du *Siècle*, M. Charles Floquet, pendant l'expédition du Tyrol en 1866, tandis que les Italiens se faisaient battre par les

Autrichiens, à Custozza, et les Autrichiens par leurs bons amis les Prussiens, à Sadowa?

Après une halte de quelques jours sur les bords du lac de Garde, M. Ch. Floquet suivit les chemises rouges jusqu'au dernier coup de fusil qui précéda l'armistice, et il reçut fort dignement le baptême du feu le 21 juillet, à la chaude affaire de Bezzeca, dans le val d'Idro, sur la route de Riva, où les garibaldiens furent assez cruellement éprouvés, quoiqu'ils dussent avoir le dernier mot, grâce à l'indomptable énergie de leur chef. Mais combien lointain déjà est ce temps des étapes tyroliennes et des fraternelles espérances!

Au tour, maintenant, du nouveau député de Marseille, sur lequel notre confrère M. Louis Terrier, de Dreux, nous communique la curieuse anecdote suivante.

Félix Pyat en Savoie. — Les Marseillais viennent de choisir M. Pyat pour les représenter à la Chambre des députés. Voici, à propos du vieux révolutionnaire, devenu assez inopinément un des hôtes du Palais-Bourbon, une anecdote qui, peut-être, ne paraîtra pas dépourvue de quelque intérêt.

Après le 2 décembre, Pyat se réfugia à Genève, d'où il se rendit au village d'Annecy-le-Vieux, près d'Annecy, en la terre de Savoie, qui devait, moins de dix ans après, faire enfin retour à la patrie française. Il venait retrouver là Eugène Süe, Charras, Velter et Chancel. De

ce groupe d'exilés, Pyat était celui qui donnait le plus d'inquiétude à Napoléon III. Celui-ci finit même par demander à Victor-Emmanuel que Pyat fût expulsé du territoire sarde. Déjà pareille mesure avait été prise par le chancelier de police du canton de Genève.

Pyat partit donc et alla s'installer à Lausanne, sur les rives enchanteresses du Léman.

Cependant il revenait de temps à autre, sous des déguisements divers, visiter ses amis d'Annecy-le-Vieux. L'intendant d'Annecy et le *delegato,* M. Hortoland, n'ignoraient probablement rien des allées et venues du proscrit. Mais leurs bons rapports avec Eugène Süe, d'une part, et leur peu de goût pour les besognes policières, d'autre part, expliquent assez qu'ils aient jugé bon de fermer les yeux.

Bref, un jour, en juillet 1853, l'intendant général reçut du ministre de l'intérieur une missive où on lui reprochait sévèrement son manque de zèle. Cette missive signalait la présence de Félix Pyat chez Eugène Süe depuis deux semaines, et ordonnait son arrestation immédiate.

Très vexé, l'intendant laissa échapper un propos des plus vifs contre M. de Butenval, qui était alors le chargé d'affaires de la France auprès du gouvernement de Turin. Il donna toutefois les ordres nécessaires pour que Pyat fût arrêté.

En effet, le lendemain, à cinq heures du matin, le

commissaire Hortoland, accompagné de huit carabiniers commandés par un capitaine, se présentait devant la coquette villa des Barattes, où habitait Eugène Süe.

Le romancier, déjà debout, arrosait, de concert avec sa gouvernante, les fleurs du jardin. D'excellent café et un carafon de vieux cognac furent gracieusement offerts aux visiteurs, qui durent d'ailleurs s'en retourner sans capture, n'ayant, comme ils le constatèrent par procès-verbal, trouvé aucun *Pyat* dans la maison.

Eugène Süe souriait. Le commissaire Hortoland, un excellent homme, souriait aussi. Les carabiniers, eux, ne souriaient pas. Mais il paraît qu'en revanche le brave intendant salua leur retour par un joyeux éclat de rire.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 8 — 30 AVRIL 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : M. Kern, ancien ministre de Suisse à Paris. — La Société des gens de lettres à l'hôtel Continental. — Le général Boulanger, député du Nord. — Théophile Semet. — Exposition des caricatures. — Gustave Bertinot. — M. Henri Meilhac. — Fragments de Mémoires inédits. — Théâtres.

Varia : Un Dîner moyen âge. — Mots sans rimes. — Une Belle-mère au XVIIe siècle. — Poésie culinaire. — Paul Brébant et *les Spartiates*. — Le Tombeau d'Adrienne Lecouvreur. — Victor Hugo et Judith Gautier. — Musset inédit. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Lettres inédites de Flaubert et de Chantelauze.

13 avril.

LA QUINZAINE. — On se souvient encore des grands et dévoués services que M. Kern, ancien ministre de Suisse à Paris, rendit à la France pendant l'investissement de notre capitale en 1870. M. Kern servit très souvent d'intermédiaire, et d'intermédiaire heureux, entre

le gouvernement de la Défense nationale et les assiégeants. Ce généreux citoyen vient de mourir à Zurich à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait été ministre de Suisse en France de 1857 à 1882. Dans sa retraite il a écrit des mémoires qui ont été publiés l'an dernier.

15 avril.

La Société des gens de lettres s'est réunie aujourd'hui à l'hôtel Continental pour l'examen d'une proposition faite, à la précédente assemblée générale, par trente-sept de ses membres, et tendant à la révision du chapitre III des statuts, relatif aux admissions dans la Société. Cette proposition était motivée par le petit scandale soulevé à propos de l'éviction de M. Lucien Descaves, dont nous avons parlé dans notre numéro du 31 mars. M. Theuriet, nouvellement élu président de la Société, présidait la séance.

Comme on devait le prévoir, cette séance a été orageuse; on peut la résumer en deux mots : tumulte et confusion. Finalement la proposition des trente-sept a été repoussée, et, chose assez curieuse, elle n'a plus réuni, à mains levées, que onze voix pour elle! Vingt-six des opposants avaient disparu, ou bien avaient changé d'avis au dernier moment!...

— Aujourd'hui grande journée pour le département du Nord. A la suite d'une campagne électorale, qui a tenu tout le pays, et même l'Europe, en haleine pendant

près de quinze jours, le général Boulanger est élu député du Nord dans les conditions suivantes :

Électeurs inscrits	363.935
Votants	267.530
MM. le général Boulanger	172.528 voix.
Foucart, avocat, républicain. . . .	75.901 —
Émile Moreau, ingénieur civil, rad.	9.647 —
Voix diverses et bulletins nuls. . .	9.454 —

On s'attendait au succès du général, mais on ne l'avait pas prévu aussi foudroyant.

— Ce même jour, décès à Paris d'un compositeur de musique un peu oublié, mais qui a eu son heure de célébrité, Théophile Semet. C'est au Théâtre-Lyrique de Carvalho que ce musicien ingénieux, qui fut d'abord timbalier à l'Opéra, donna ses meilleurs ouvrages : *les Nuits d'Espagne, la Demoiselle d'honneur*, et surtout *Gil Blas*, qui fut l'un des derniers triomphes de Mme Ugalde à la scène. A l'Opéra-Comique Semet a donné en 1862 *l'Ondine* et en 1869 *la Petite Fadette*, charmante partition que le Théâtre-Lyrique éphémère du Château-d'Eau a reprise avec succès l'an dernier. Th. Semet était devenu professeur de chant à la maison de Saint-Denis : il était chevalier de la Légion d'honneur, et il est mort à soixante-quatre ans.

19 avril.

Réouverture des Chambres. La récente élection du

général Boulanger et l'entrée qu'il doit faire aujourd'hui à la Chambre des députés donnent lieu à de bruyantes manifestations. Le landau qui conduit le général à la Chambre est escorté, de l'hôtel du Louvre au Palais-Bourbon, par plusieurs milliers de personnes qui chantent, et même qui hurlent la gloire du nouvel élu. Sur la place de la Concorde et aux abords de la Chambre il y a un grand déploiement de troupes et d'agents de police; il s'ensuit des bagarres et des horions. Le retour du général occasionne encore un redoublement du tumulte, et le nouveau César ne rentre pas chez lui tranquillement. Une foule énorme escorte sa voiture, dont elle veut dételer les chevaux, et ce n'est qu'au dévouement des agents que le général doit de pouvoir arriver sans accident à l'hôtel du Louvre. Autour de l'hôtel une foule compacte renouvelle les scènes de désordre qui ont eu lieu à la Chambre, et la police est obligée de faire fermer les portes. Toute la soirée le désordre continue, et cette fois c'est sur les boulevards que se portent les manifestants. En somme, journée un peu écœurante pour les républicains raisonnables, et pour les amis de l'indépendance et de la liberté.

— Ce même jour, ouverture à l'École des Beaux-Arts d'une Exposition des caricatures des principaux maîtres du genre au profit des victimes des accidents qui surviennent en mer. Le comité de cette exposition, où figure naturellement le plus célèbre ami des marins, M. Pierre Loti, a réuni, grâce à des prêts de toutes sortes et de

toutes provenances, des ouvrages vraiment bien dignes d'être vus, et qui prouvent que dans l'art de la caricature, réputé comme secondaire, il y a aussi des maîtres de premier ordre. Charlet, Henry Monnier, Grandville, Cham, Gavarni, Daumier, qu'on a surnommé le Molière du crayon, Raffet, Isabey, Carle Vernet, André Gill, et même Victor Hugo, sont représentés à cette exposition par des œuvres du plus vif et du plus curieux intérêt.

— Le graveur d'histoire Gustave Bertinot, membre de l'Institut, est mort aujourd'hui à l'âge de soixante-six ans. Prix de Rome en 1850, il avait succédé, à l'Académie des Beaux-Arts, à son maître Martinet en 1878. On lui doit, entre autres œuvres de grande valeur, les reproductions de *la Vierge aux donataires* de Van Dyck (du Louvre); du plafond de l'Opéra de Baudry; des portraits de Cherubini par Ingres, de Van Dyck par lui-même; d'Alexandre VII, de Velasquez; de Brascassat, de Jules Favre, etc...

26 avril.

M. Henri Meilhac, l'auteur de tant de jolies comédies, fines, amusantes, et toujours distinguées, a été aujourd'hui élu membre de l'Académie française, en remplacement du regretté Émile Labiche. Il a fallu deux tours de scrutin pour assurer l'élection; M. Meilhac a eu 11 voix au premier tour contre M. Thureau-Dangin, qui en a eu 11 également, et M. André Theuriet, qui en a eu 10. Au

second tour, les voix se sont réparties de la manière suivante :

Meilhac.	17 voix.
Thureau-Dangin.	12 »
Theuriet	1 »

Le fauteuil que vient de conquérir Meilhac porte le n° 32 ; c'est celui de La Bruyère, de Guéménée, de Target, du cardinal Maury, de Jay et de M. de Sacy.

Fragments de Mémoires inédits (*Mérimée — Flaubert*). — On nous communique les notes manuscrites, et par conséquent inédites, qu'un personnage, mort tout récemment, et qui a vécu longtemps dans le monde officiel à Paris, et a vu de près aussi le monde des artistes et des écrivains, rédigeait chaque soir sur les faits qui l'avaient impressionné dans la journée. La famille de ce personnage nous a permis de faire à ces notes quelques emprunts que nous renouvellerons le plus souvent possible.

25 septembre 1870.

On annonce la mort de Mérimée. Je l'avais souvent rencontré au Sénat, où il semblait bien indifférent aux choses qui se discutaient devant lui. Il y « dessinaillait » généralement les caricatures de ses collègues, en silhouettes rapides et tracées d'un seul trait. Je l'ai vu souvent aussi aux réunions de Compiègne et de Fontai-

nebleau. Il faisait partie de toutes les séries d'invités dans ces palais impériaux, quand la cour y séjournait. On peut, en effet, regarder comme certain qu'il avait jadis épousé secrètement, et comme qui dirait morganatiquement, la comtesse de Montijo. Il se trouvait être ainsi, *in petto*, le beau-père du couple impérial. Malgré cette situation, il se montrait toujours, à la cour, très réservé et très correct. D'ailleurs, bien que marié à la belle-mère du souverain, il vivait alors loin d'elle, aussi bien en réalité qu'en apparence. Puis, Mme de Montijo ne venait que très rarement à Paris, où l'empereur ne tenait pas à la voir séjourner longtemps.

Quant aux relations personnelles de Mérimée avec l'empereur et l'impératrice, elles étaient pleines de cordialité pour ce qui concernait l'empereur, et de familiarité affectueuse de la part de l'impératrice, qui avait connu Mérimée alors qu'elle était encore enfant. Le chambellan d'A... me racontait qu'à Biarritz, un jour que Mérimée rentrait de promenade à la villa impériale, l'impératrice, qui l'aperçut de la fenêtre du salon de service qu'elle traversait à ce moment, s'écria naïvement ou inconsciemment : « Tiens, voilà papa !... » Il échappait souvent ainsi à l'aimable souveraine de ces sortes d'improvisations de paroles irréfléchies, qu'elle regrettait ensuite. Une autre fois, le même chambellan vit Mérimée occupé à faire de la tapisserie, — oui, de la tapisserie !... — dans le petit salon particulier de l'impératrice, qui s'y

trouvait seule avec lui. De tout cela il résulte que l'intimité du célèbre écrivain avec la famille impériale était absolue; mais, je répète, qu'il sut toujours se tenir à distance et avec la convenance la plus stricte, chaque fois qu'il se trouvait en public, et en dehors de cette même intimité.

9 mai 1880.

La mort du pauvre Flaubert me donne la pensée et l'occasion de relire *Salammbô*. Quelle originalité superbe et quel style incomparable! Le banquet des mercenaires, les lions crucifiés, le serpent noir, la scène d'amour, tout est puissant, étrange et splendide dans ce livre d'une si haute conception. Quand Flaubert écrivait ce chef-d'œuvre, il demeurait au numéro 42 du boulevard du Temple, et j'habitais non loin de lui. Chaque jeudi il venait me lire ce qu'il avait écrit dans la semaine. Bien souvent, découragé, énervé, il s'était heurté à une phrase qui ne venait pas, qui manquait d'ampleur et d'harmonie; une épithète l'avait arrêté pendant plusieurs heures; un *que* répété le faisait horriblement souffrir, et cet athlète, plus nerveux qu'une femme, criait de rage de ce qu'il appelait son impuissance. La littérature, qu'il adorait, pour laquelle il a vécu et dont il est mort, a été pour lui la source d'angoisses inexprimables. Il s'y attelait avec passion, la secouait avec colère, et n'a jamais connu le charme infini d'écrire sans efforts. C'est un martyr de l'idéal d'une

phrase bien faite et d'une comparaison qu'il voulait à la fois juste, musicale et colorée...

Théâtres. — Le Palais-Royal, en constante déveine, et ne sachant plus à quel saint se vouer, a repris, le 13 avril, *les Petites Godin,* amusant vaudeville de Maurice Ordonneau, qui a retrouvé son succès de 1884. Dailly, Milher, Calvin, et Mlles Lavigne et Bonnet, jouent avec beaucoup de verve les principaux rôles.

— Le 17, au Château-d'Eau, première représentation d'une pièce en cinq actes, *Fin de siècle,* de deux inconnus, MM. Micard et Jouvenot. Il est regrettable qu'une bonne troupe d'ensemble, comme celle du Château-d'Eau, ne trouve pas de meilleurs ouvrages à interpréter. La pièce nouvelle ne se raconte pas; on a ri aux endroits sérieux, et on s'est fortement emb...nuyé à ceux qui avaient la prétention de faire rire. Cela arrive trop souvent, malheureusement, aux premières représentations de cet infortuné théâtre.

— A la Comédie-Française, le 18, belle et intéressante reprise d'*Adrienne Lecouvreur*, comédie de Scribe et Legouvé, créée par Rachel le 14 avril 1849, et reprise depuis au même théâtre par Mmes Arnould-Plessy, Devoyod et Favart. A défaut des moyens physiques, que possédaient ses devancières, Mlle Bartet, qui reprend aujourd'hui le rôle d'Adrienne, y apporte beaucoup de grâce, d'intelligence et surtout de distinction. On l'y a

fort applaudie. On a fait fête également à Truffier, à de Féraudy et à Mlle Pierson. Albert Lambert n'a pas encore l'envergure ni l'autorité nécessaires pour jouer Maurice de Saxe, où Febvre eût été parfait avec quelques années de moins. Quant à la pièce elle-même, elle a fait le plus vif plaisir, et n'a point paru démodée, malgré ses quarante années d'âge.

On sait que Rachel refusa d'abord le rôle; la pièce faillit ensuite être créée par Rose Chéri au Gymnase. Scribe y consentait, mais Legouvé refusa. Il eut l'habileté de triompher des résistances de la capricieuse tragédienne, et il l'obligea en quelque sorte à reprendre ce beau personnage d'Adrienne qui lui valut tant de succès et tant d'honneur. Voici à ce propos un billet inédit de Rachel, qui nous a été récemment communiqué, et qui est ici tout à fait à sa place.

A Mme Louise de Senneville.

Ma chère Louise,

Vous allez être bien surprise, mais c'est ainsi ! Je vais jouer la pièce de Scribe et Legouvé que j'avais d'abord refusée à ces messieurs. Pourquoi? Mon Dieu, je n'en sais trop rien, mais le vrai est que je me suis laissé reprendre; voilà tout! Venez donc un de ces matins, je suis en pleines répétitions; je vous montrerai des modèles de costumes tout à fait étranges et brillants. Je ne sais que choisir dans tout ce luxe d'oripeaux, ainsi que disent les gens graves. Vous me donnerez votre

avis, ce ne sera pas de trop. Venez de préférence jeudi, si vous le pouvez, et de bonne heure; nous déjeunerons vite, et je m'éclipserai ensuite pour la répétition. A propos, avez-vous encore des enfants de la petite chatte? Rose réclame un nourrisson; tâchez de lui en garder un, vous ferez son bonheur pour pas trop cher. A jeudi; je vous embrasse.

R.

— Le même soir, l'Opéra reprenait le bel ouvrage de Saint-Saëns, *Henry VIII*, depuis trop longtemps abandonné. Lassalle et Mlle Richard y ont retrouvé leur brillant succès des premiers soirs.

— Le 19, aux Bouffes-Parisiens, première représentation du *Valet de cœur*, opérette en trois actes, de MM. Paul Ferrier et Charles Clairville, musique de Raoul Pugno. La pièce est fort amusante et la musique a fait également plaisir; c'est un agréable succès, auquel les interprètes, MM. Cooper, Montrouge, Lamy, Mme Macé-Montrouge et surtout Mme Grizier-Montbazon, ont vaillamment et victorieusement concouru.

— A l'Ambigu, le 20, très heureuse reprise des *Mohicans de Paris*, grand drame populaire signé d'Alexandre Dumas, mais auquel a fortement collaboré Paul Bocage, qui avait déjà écrit en partie le roman d'où ce drame est tiré. Puissant et touchant à la fois, plein de péripéties et de coups de théâtre habilement combinés, ce drame a retrouvé aujourd'hui son grand succès de 1864. Il est admirablement mis en scène, et fort bien joué par

Gravier, Chelles, Péricaud, Montal, et Mmes Mallet, France, etc...

— Le 21, deux premières représentations importantes dans la même soirée. A l'Odéon, *la Marchande de sourires*, drame japonais, de Mme Judith Gautier, qui a excité un très vif intérêt par sa couleur exotique, la précise exactitude de son admirable mise en scène, et l'excellence de son interprétation. C'est une pièce absolument curieuse à entendre et à voir, et qui nous révèle une littérature dramatique non moins étrange qu'étrangère. Paul Mounet, Albert Lambert, Laroche, Calmettes, Vandenne, et Mmes Tessandier, A. Laurent et Sanlaville, ont été tour à tour applaudis. En somme, grand succès de curiosité à la fois pour l'esprit et pour les yeux.

— Au Châtelet, *Germinal*, drame tiré par M. Busnach du roman de Zola, a été enfin représenté après plusieurs années de constante opposition de la part de la censure.

C'est toujours une périlleuse entreprise que de vouloir transporter un roman sur la scène, et *Germinal* en est une nouvelle preuve. C'est moins une pièce qu'une suite de tableaux, dont chacun a son intérêt, mais que rien ne relie entre eux. L'œuvre de Zola, ainsi transformée, n'a plus pour les lettrés l'attrait qu'elle présentait en roman, et quant au gros du public, qui vient un peu au théâtre pour se distraire, il n'est guère disposé à se laisser captiver par ce développement de thèses sociales. En tout cas, on ne peut manquer d'être ému, car plusieurs de

ces tableaux sont terribles, et, si l'on sort de ce spectacle avec une émotion qui tient peut-être un peu du malaise, on n'en sort pas indifférent. Il faut dire aussi que les décors sont magnifiques et très habilement machinés. De plus, les interprètes du drame, MM. Ph. Garnier, Laray, Courtès, Brémont, Reney, Raiter, et Mmes Marie-Laurent, Lainé et Bépoix, remplissent fort bien leurs rôles et jouent avec un grand ensemble. On ira donc voir *Germinal,* qui aura d'abord pour spectateurs les lecteurs, déjà fort nombreux, du roman, et ceux-ci ne manqueront pas d'en entraîner d'autres.

VARIA.— *Un Dîner moyen âge.*— Voici l'invitation qu'ont reçue récemment un certain nombre d'amis de l'écrivain Pierre Loti, qui demeure en ce moment à Rochefort :

« Messire et dame Pierre Loti requièrent messire de X... de leur bailler grand'liesse et contentement en venant disner en leur hostel de la rue Sainct-Pierre à Rochefort-en-Aulnis, le 12e jour du mois d'apvril prochain, à la 7e heure 1/2 de vespres.

En même temps les invités de Pierre Loti étaient prévenus que, pour cette circonstance, ils devaient revêtir un costume absolument conforme à ceux que l'on portait en 1470.

Le festin a eu lieu au jour dit, dans l'hôtel de Pierre Loti, et dans une salle à manger entièrement disposée et meublée comme au temps de Louis XI. A sept heures

et demie, les invités étant tous réunis, l'olifant sonne; les nobles seigneurs offrent le poing aux honnestes dames, et le cortège, précédé de deux cornemuses, entre dans la salle à manger entre deux rangs de valets portant des torches de résine. Chacun s'assied, et devant chaque convive se trouve le menu dont voici le détail précis :

DISNER

Du 12e jour d'apvril de l'an de grâce
M. D. CCC. L. XXXVIII

—

1er SERVICE : LAVE-MAINS
Dragées
Vin de Grèce

—

2e SERVICE : POTAGES
Chapons au blanc mangier
Gramoses, Dragées vermeilles
Cervoise

—

3e SERVICE : POISSON MARIN
Huîtres de chasse, Harencs sor et fies pouldrés
Vin blanc gascon sec

—

4e SERVICE : POISSON D'EAU DOULCE
Lamproies de Dordogne, Oranges
Vin de Montargis

—

5e SERVICE : ROSTS

Rosts de Chevrel de Counins, d'Oyes, d'Ecureuils
et de Hérissons (saulce cameline)
Vin rouge gascon

—

6e SERVICE : ENTREMÉS

Riz et amandes frictes dessus — Tourtes et Tartes
Pasté de perdrix — Gelées — Fromages rostis
Cervoise

—

7e SERVICE

Galimafrée. — Tourifaz
Vin blanc gascon doulx

—

8e SERVICE : HAULTE VENAISON

Paons et hérons saulce de trahison, saulce
eauxbenoite
Salade et soupe dorée
Godale

—

9e SERVICE : DESSERTE

Poires cuites — Dattes — Noix pelées — Avelines
Dragées blanches et vermeilles
Hydromel

—

10e SERVICE : ISSUE DE TABLE

Gaufres — Oublies
Ypocras

—

11e SERVICE : BOUTE-DEHORS

Épices diverses — Fruits conficts — Pâtes sèches
Boîtes de Cotignac
Vin champenois

—

12e SERVICE : LAVE-MAINS

—

13e SERVICE : ÉPICES DE CHAMBRE

Épices très digestives
Eaux d'or

Ce dîner historique a été servi selon les règles et coutumes du temps, avec force interruptions et grandes cérémonies. Ainsi on a eu la procession des pauvres qui sont venus demander aumône; la promenade du paon rôti porté sur un brancard par quatre valets, précédé d'un chevalier avec bannière, et suivi de pages et de musiciens, etc. Ce plantureux repas de treize services ne s'est terminé qu'à une heure du matin : puis sont venues les danses, également conformes à l'époque, et éclairées par des torches de résine que portait chaque danseur. Enfin on a joué aux jeux innocents.

Ce curieux spectacle était en quelque sorte public. Une petite galerie, donnant sur la salle du festin, a permis aux habitants de Rochefort de défiler devant les invités de Pierre Loti, et d'admirer les riches et exacts détails de cette fête originale.

Mots sans rimes. — Nous avons donné, dans notre dernier numéro, un petit poème où l'auteur, qui signe Ariel, avait réuni des mots qu'il prétendait être sans rimes dans notre langue. Voici la réponse que lui a adressée Ernest d'Hervilly, un des plus habiles disciples du maître-rimeur Théodore de Blanville.

O mon ami, pardon! — Mais il faut que je mette
Dans ton aile de gaze un petit grain de plomb :
Tous les mots ont leur rime! — et, sur le vieil Hymette,
Il grimpe, chaque jour, un Christophe Colomb
Qui *la* découvre, et rit. — Tu n'es pas approuvable,
Cette fois, en parlant de « *mots déshérités* » ;
Leur rime est *introuvée* et non pas introuvable,
Voilà tout. — Dans les mots, par toi-même cités,
Beaucoup ont leur écho.
— Des preuves?
— Eh bien, « faible »,
Victor Hugo le fait rimer avec l'*hièble*.
Molière eût su forger une rime à « *fenouil* »
Au temps où l'on portait son épée en *verrouil*.
Tu m'accorderas bien que dans la riche « *épargne* »
De Montaigne, on trouvait souvent l'épouse *hargne*.
Et l'on rencontre aussi la bonne rime à « *poil* »,
Soit dans la langue d'oc, soit dans la langue *d'oil*.
Banville, pour avoir enfin la rime à « *pauvre* »,
Tel un petit Bismarck, ravagea le *Hanovre*.
Le traitement au cuivre offre le docteur « *Bureq* »
Pour rimer, décemment, au besoin, avec *Turc*.
Le soussigné, jadis, s'est payé le « *triomphe* »
D'un infusoire exquis nommé le *Monogomphe*.

Que tu prononces « *tost* », que tu dises « *to-ast* »,
La rime est *Morning-Post*, ou bien une arme d'*hast*.
Le jardinier lui-même, au fond de ton « *immeuble* »,
Se plaint lorsque la terre est durcie et non *meuble*.
Que te dirai-je enfin? — Joseph, creusant le « *tuf* »
En Égypte, verrait surgir son nom : *Iusuf*.
Et les *Indicateurs* donnent : — (Arrêt) — (Bif) — (Buf).

ERNEST D'HERVILLY.

Une Belle-mère au XVIIe siècle. — Ce n'est pas d'aujourd'hui que les belles-mères se sont donné la mission d'être désagréables. Ainsi faisaient-elles au XVIIe siècle, et même à la cour du grand roi. Témoin cette lettre adressée à Colbert par Mlle de Montpensier :

Monsieur Colbert, j'ai supplié très humblement le roy de vouloir commander à ma belle-mère de mettre les choses en l'état où elles étaient lorsque je partis de Paris pour que je puisse aller pourvoir à sortir d'affaire avec elle, j'espère qu'en voyant la fin je délogerai; car de passer ses jours avec une telle femme, ce serait un supplice, et il n'y a rien à quoi on ne consente, la mendicité serait plus agréable, ainsi, j'espère que le roy trouvera bon que l'état où il (m'a) mis me fasse prendre d'autres mesures que celles que j'avais prises, et j'espère qu'en cela vous aurez la même bonté pour moi que vous m'avez toujours témoigné, c'est ce que je vous demande instamment et que vous me croyez aussi sincèrement que je suis,

Monsieur Colbert,

Votre affectionnée amie,

ANNE-MARIE-LOUISE D'ORLÉANS.

Cette lettre fait partie de la collection d'autographes laissés par le libraire Dentu. Elle avait été volée à la Bibliothèque nationale avant de parvenir aux mains de son dernier possesseur. Mme veuve Dentu, dès qu'elle en a connu l'origine, s'est empressée de la faire rentrer dans le dépôt auquel elle avait été soustraite.

Poésie culinaire. — Nous avons déjà cité des vers du cuisinier-poète Achille Ozanne, l'ancien chef des cuisines du roi de Grèce, Georges Ier, actuellement régnant. C'est lui qui, ayant à peindre en vers un plat correctement truffé, a écrit ce quatrain déjà fameux :

Sur la chair blanche et rose
(Exquise volupté !)
La truffe se repose
Comme un grain de beauté.

Voici encore pour les gourmets de bonne table et aussi de poésie une recette d'un des entremets les plus fréquemment servis :

BEIGNETS DE PÊCHES

Roses, fraîches, fermes et belles,
Comme des seins de jouvencelles,
De dix pêches il est besoin
D'enlever la robe avec soin.

Dans un sirop que l'on compose
D'aromes odoriférants,

Pendant une heure l'on arrose
Leur chair tendre et leurs tons friands.

J'avais oublié de vous dire
Qu'il faut couper vos fruits en deux.
Puis faites une pâte à frire
De farine, de lait et d'œufs.

Trempez alors dans cette pâte
Chaque morceau séparément,
Que l'on précipite à la hâte
Dans la friture vivement.

Quand vos beignets sont d'un blond tendre,
Ainsi qu'en août on voit les blés,
Sucrez, et, sans plus faire attendre,
Servez aux gourmets assemblés.

Ce sont des délices suprêmes
Que donne ce mets recherché;
Nous l'aimerons comme nous-mêmes,
Qui sommes le fruit d'un péché.

Paul Brébant et les SPARTIATES. — Voici un curieux souvenir rappelé par *les Annales* à propos du restaurant Vachette, tenu par Paul Brébant, et qui vient de fermer ses portes pour être transformé en un établissement de bouillon démocratique, genre Duval :

« La plupart des dîners littéraires se donnaient chez Vachette-Brébant. Y venaient les *Avariés*, les *Quatre-saisons*, les *Critiques*, les *Prix de Rhum*, les *Rigoberts*, les *Parisiens*, les *Humeurs de piots*, les *Bœufs nature*, les *Spartiates*... et tant d'autres. Les Spartiates y ont

même dîné pendant le siège. Ils ont voulu exprimer leur gratitude à l'amphitryon en lui offrant une médaille sans aucun caractère artistique, mais pesant au moins cinq cents grammes. On lit sur l'une des faces :

Pendant
le Siège de Pâris
quelques personnes ayant
accoutumé de se réunir chez
M. Brébant tous les quinze jours
ne se sont pas une fois aperçues
qu'elles dînaient dans une ville
de deux millions d'âmes
assiégée
1870-71

Des Spartiates ! Grands dieux ! qu'eussent dit de plus des Sybarites ?

Ces personnes si bien nourries, qui, le ventre à table, ne s'apercevaient point, — de leur propre aveu, — que d'autres souffraient, ont fait graver leurs noms au-dessous de cette déclaration. Voici le revers de la médaille :

A PAUL BRÉBANT

Ernest Renan	Charles Edmond
P. de Saint-Victor	Thurot
M. Berthelot	J. Bertrand
Ch. Blanc	Morey
Schérer	E. de Goncourt
Dumont	T. Gautier
Nefftzer	A. Hébrard

Sur l'exemplaire de la médaille qui est au musée Carnavalet, un nom, le dernier, est effacé, c'est celui de M. Ph. Burty ; ç'a été de sa part un acte de contrition. D'ailleurs, cette médaille, monument immortel, est devenue le désespoir de ceux qui l'ont fait frapper étourdiment, sans songer que ce certificat de gratitude est aussi un certificat d'égoïsme.

M. Brébant la conserve précieusement ; ce document est le plus beau jour de sa vie. »

Le Tombeau d'Adrienne Lecouvreur. — La récente reprise, à la Comédie-Française, de la jolie pièce de Scribe et Legouvé, donne un intérêt d'actualité aux détails qui suivent.

Nous avons déjà dit, dans notre *Gazette anecdotique* du 15 septembre 1876, qu'à sa mort, survenue en 1731, le corps de la célèbre tragédienne Adrienne Lecouvreur fut enterré dans un chantier désert du faubourg Saint-Germain, où a été construit depuis un hôtel appartenant actuellement au comte de Vogué et qui porte le n° 115 dans la rue de Grenelle. En mai 1874, Jules Claretie avait déjà signalé ce fait dans *l'Indépendance belge*, en exprimant le vœu que la Comédie-Française prît les mesures nécessaires pour l'exhumation des restes de la tragédienne et leur translation dans un tombeau définitif et plus digne d'elle. Notre confrère Charles Gueullette a renouvelé ce vœu au cours de l'étude qu'il a consacrée

à Adrienne Lecouvreur dans ses *Acteurs et Actrices du temps passé* [1]. Il constatait avec regret, en 1881, que les dépouilles de la tragédienne étaient toujours enfouies au même endroit. Elles s'y trouvent sans doute encore en 1888. Nous croyons donc devoir rappeler à l'administrateur général actuel de la Comédie-Française le vœu qu'il avait formulé en 1874, et dont il lui appartient aujourd'hui, à tant de titres, de poursuivre et de hâter la réalisation.

Victor Hugo et Judith Gautier. — Victor Hugo, qui préférait les longs poèmes aux sonnets sans défauts, n'a jamais fait qu'un sonnet, et il l'a adressé à l'aimable fille de Théophile Gautier qui a nom Judith, et qui vient de remporter à l'Odéon un si franc succès avec sa pièce japonaise de *la Marchande de sourires.* Aussi est-ce le cas de remettre en circulation cette pièce de vers, qui est une véritable curiosité dans l'œuvre du poète :

La Mort et la Beauté sont deux choses profondes
Si pleines de mystère et d'azur, qu'on dirait
Deux sœurs également terribles et fécondes
Ayant la même énigme et le même secret.

O femme, voix, regards, cheveux noirs, tresses blondes,
Vivez. Je meurs. Ayez l'amour, l'espoir, l'attrait.
O perles que la mer mêle à ses grandes ondes,
O lumineux oiseaux de la sombre forêt.

---

1. Un volume in-8, avec portraits. Librairie des Bibliophiles, 1881.

Judith, nos deux destins sont plus près l'un de l'autre
Qu'on le croirait à voir mon visage et le vôtre.
Tout le divin abîme apparaît dans vos yeux.

Moi, je porte le gouffre étoilé dans mon âme,
Et nous sommes tous deux voisins du ciel, Madame,
Puisque vous êtes belle et puisque je suis vieux!

Musset inédit. — Nous avons trouvé les vers suivants dans les *Annales* de notre confrère Brisson. Ce journal nous les donne comme inédits.

Après une promenade au Jardin des Plantes.

Sous ces arbres chéris où j'allais à mon tour,
Pour cueillir, en passant, seul, un brin de verveine;
Sous ces arbres charmants où votre fraîche haleine
Disputait au printemps tous les parfums du jour;

Des enfants étaient là qui jouaient à l'entour;
Et moi, pensant à vous, j'allais traînant ma peine;
Et, si de mon chagrin vous êtes incertaine,
Vous ne pouvez pas l'être au moins de mon amour.

Mais qui saura jamais le mal qui me tourmente?
Les fleurs des bois, dit-on, jadis, ont deviné!
Antilope aux yeux noirs, dis, quelle est mon amante?

O lion, tu le sais, toi, mon noble enchaîné;
Toi qui m'as vu pâlir, lorsque sa main charmante
Se baissa doucement sur ton front incliné.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Un bourgeois cherche une maison de campagne à louer dans la banlieue parisienne.

« Est-ce que l'air est sain dans votre localité ? demande-t-il à un indigène.

— Tout ce qu'il y a de meilleur, Monsieur. Chez nous, on devient centenaire en un rien de temps. »

(*Gil Blas.*)

Entendu à la salle des Capucines, pendant une conférence du célèbre X...

« Comme il est plein de son sujet ! dit un assistant.

— Mais comme il est lent à se vider !... » réplique un voisin.

(*Gil Blas.*)

Entre peintres :

« Est-ce que tu exposes cette année ?

— Ma foi, non. Je pourrais être médaillé, et cela vous fait tant d'ennemis... »

En politique, les nigauds croient que c'est arrivé, et les malins tâchent que ça arrive.

Entre mères du Conservatoire :

« Comment donc avez-vous songé à faire de votre fille une pianiste ?

— Mais elle ne savait rien faire de ses dix doigts ! »

Nos domestiques :

« Comment, Jean, voilà que vous vous servez de ma brosse à dents !

— Oh ! Monsieur, je l'ai lavée avant ! »

Entre jeunes mariées :

« Comment ! tu crois vraiment que ton mari ne t'aime plus ?

— Sans doute. Quand il m'embrasse maintenant, il ne m'enlève même plus ma poudre de riz.

(*Gaulois.*)

A la Morgue.

Arrive quelqu'un, à la recherche d'un ami qui a disparu : « Avait-il un signe distinctif ? lui demande le gardien.

— Oui ; il était sourd ! »

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES

La lettre suivante de Flaubert ne porte pas de date; mais elle doit remonter à l'année 1880. Elle fait partie d'une riche collection d'autographes, absolument inédits, où il nous a été permis de puiser abondamment au profit de nos lecteurs.

A Madame....

Voici une heure que j'ai reçu votre lettre, et j'y réponds immédiatement pour vous calmer, car votre inquiétude m'inquiète. Comment! une émeute est imminente et la Champagne va devenir prussienne! Ah! non! ça, c'est trop. En quoi notre temps est-il « étrange »? Je ne comprends rien à tout cela. Nous sommes, au contraire, dans le calme et la platitude. Avez-vous peur de Blanqui, de Humbert? L'élection de Javel vous terrifie-t-elle? Ce serait trop naïf.

Quant à mes bonshommes[1], c'est parce qu'on les assomme avec Ségur et ses pareils qu'ils tournent à l'in-

1. Allusion à son roman de *Bouvard et Pécuchet*.

différence, et ce procédé-là est « tout à fait digne de moi », bien que vous en disiez, ma chère amie.

Depuis trois mois, je ne lis que des livres de dévotion moderne. Aujourd'hui j'ai expédié le *Manuel des jeunes communiants*, où il y en a de raides ! « Avez-vous commis des actes déshonnêtes avec des animaux ? » Page 376, etc. Ce qui est peut-être un souvenir de ce passage de la Mischna [1] :

« Il n'est pas bon à l'homme prudent de rester seul avec un animal, surtout si c'est un quadrupède. »

L'importance qu'on donne aux organes uro-génitaux m'étonne de plus en plus.

Et notre ami le P. Didon qui débagoule sur le divorce et le mariage !... Peut-on s'occuper de niaiseries pareilles ?...

Je vous assure qu'en ces matières je suis un peu plus qu'un amateur. Eh bien ! le cœur me saute de dégoût ! Pie IX, — le martyr du Vatican, — aura été funeste au catholicisme. Les dévotions qu'il a patronnées sont hideuses : Sacré-Cœur, saint Joseph, entrailles de Marie, Salette, etc... Cela ressemble au culte d'Isis et de Bellone dans les derniers jours du paganisme. En signalant ce symptôme, je suis dans le vrai, et je fais mon devoir.

Je n'ai encore rien lu de *Nana*.

---

1. Recueil de lois faisant partie du *Talmud*.

Quant aux *Rois en exil*, je vous trouve un peu sévère. L'auteur, il est vrai, n'a pas compris la grandeur du sujet. Ça sent trop *la Vie parisienne*.

Je me suis délecté avec le dernier volume de Renan. Quel bijou d'érudition, et comme c'est modeste! Il n'a pas le bon Dieu dans sa poche, celui-là, et voilà pourquoi je l'aime. — Mais je vous aime encore plus que lui, et je vous embrasse.

Votre vieux fidèle

GUSTAVE FLAUBERT.

Amitiés au mari.

Nos lecteurs voudront bien, avant de lire la lettre suivante, se reporter au numéro du 15 janvier de cette année, de notre *Gazette anecdotique*, où figure déjà une première lettre de Chantelauze sur *le tombeau du Cardinal de Retz*. La lettre que nous donnons aujourd'hui complète cette première lettre. Elle est, comme la précédente, imprimée ici pour la première fois.

A M. Georges d'Heylli.

Paris, le 4 août 1869.

Mon cher ami,

Ainsi que j'en avais l'intention depuis longtemps, j'ai fini par aller trouver M. Viollet-le-Duc au sujet de notre fameux cercueil de Retz ; mais il paraît qu'il était dans la destinée de ce personnage considérable et singulier d'échapper jusqu'après sa mort aux investigations de l'histoire.

M. Viollet-le-Duc, qui dirige cependant en chef les travaux de Saint-Denis, ne m'a pas semblé bien comprendre ce dont je venais lui parler. Il m'a eu l'air de ne se souvenir que très vaguement qu'il y eût un cercueil de plomb déposé dans le petit caveau royal de la crypte[1], et il n'a jamais entendu dire que ce fût plutôt celui de Retz que celui de tout autre personnage. Je lui objectai alors qu'il serait bien facile d'établir la vérité sur ce point en faisant ouvrir le cercueil. A ce mot, ce grand architecte a bondi de toute sa hauteur. Je lui proposais là une chose absolument inattendue et qui n'était pas de sa compétence. Comme architecte, il se bornait à restaurer, et voilà tout. Mais ouvrir, ou faire ouvrir un cercueil, cela lui semblait devoir être plutôt du ressort du Chapitre de Saint-Denis, sur l'autorité duquel il ne se croyait pas le droit d'empiéter. Il me recommanda même d'aller voir à ce propos un abbé, membre dudit Chapitre, M. Jacquemet, qui possède à fond son église abbatiale et qui a même publié un livre sur les tombeaux. Il se trouva que, précisément, cet abbé, chez lequel je m'en fus aussi-

1. Ce caveau est situé à gauche du caveau royal, qui contient les restes de Louis XVIII, de Louis XVI, de Marie-Antoinette, du duc de Berry, etc... On y plaça, sous la Restauration, tout ce qu'on retrouva d'ossements des rois et des reines jetés pêle-mêle dans la fosse commune de 1793. Des plaques de marbre, encastrées dans la muraille, portent les noms des personnes royales et autres qui sont là, ou qui du moins sont supposées y être. Ce caveau est tellement étroit que le cercueil en question le remplissait tout entier, et qu'il était nécessaire d'y monter pour lire les noms gravés sur les deux murailles.

tôt, était le frère d'un ancien grand vicaire de l'archevêque Affre, que j'avais connu dans ma jeunesse, et qui est devenu évêque de Nantes, je crois. Cet abbé Jacquemet me parut, en effet, savoir beaucoup de choses, hormis cependant celle qui m'intéressait. Il me parla longuement des travaux de restauration de l'église, de l'abaissement du sol qu'on lui faisait subir, du chœur d'hiver des chanoines qu'on voulait supprimer, ce qui l'enrageait fort ; mais, en réalité, il ne savait pas le premier mot de ce dont je venais lui parler.

Il paraît donc, mon cher ami, que le cercueil de la crypte n'intéresse personne de ces messieurs, et qu'il leur importe peu qu'on y trouve ou qu'on n'y trouve pas ce qui peut rester du cardinal de Retz. Car remarquez bien que Retz ne fut pas embaumé, — et cela par ordre de la Cour, — qu'on procéda à ses funérailles nuitamment, et en quelque sorte en cachette, tant on redoutait encore l'influence du personnage même après sa mort. Malgré tout, Retz fut mis en son cercueil revêtu de ses ornements sacerdotaux ; sa mitre, sa crosse peut-être, doivent se trouver auprès de lui. La constatation du fait serait donc des plus intéressantes, mais il paraît qu'il faut y renoncer. Le chanoine Jacquemet, à qui m'avait renvoyé M. Viollet-le-Duc, m'a, à son tour, renvoyé à M. Viollet-le-Duc lui-même. « C'est lui seul qu'une sembable initiative concerne ! » me répondit l'abbé. De telle sorte, mon cher ami, que je ne suis pas

plus avancé qu'au premier jour, et qu'à moins d'un ordre très supérieur, le pauvre cardinal, — si tant est que ce soit lui, — continuera à être foulé aux pieds dans sa chape de plomb par les visiteurs de la crypte, — supplice mérité, d'ailleurs, et que Dieu lui-même lui a peut-être infligé dans sa suprême justice.

Je ne veux cependant pas perdre tout espoir de tirer cette affaire au clair. Quand vous serez de retour, nous en conférerons de nouveau ; il doit y avoir, me semble-t-il, quelque moyen pour obliger cet architecte, si éminent qu'il soit, à faire ouvrir le cercueil que nous supposons recouvrir les restes d'un personnage, lequel, malgré ses vices et son esprit de duplicité et d'intrigue, était de beaucoup plus éminent que lui ! Ceci soit dit sans vouloir diminuer les grands mérites de M. Viollet-le-Duc ; mais enfin il n'a pas encore écrit les Mémoires du cardinal de Retz ! Je lui en veux un peu à cet architecte, je l'avoue, et vous le voyez à mon aigreur ; mais, malgré tout, je ne me tiens pas encore pour définitivement battu...

CHANTELAUZE.

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 9 — 15 MAI 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : M. Lucien Marpon. — Thomas Russel Crampton. — Le sculpteur Levasseur. — Duel de MM. Félix Dupuis et Félix Habert. — La Comédie-Française et M. Coquelin aîné. — Vente de la Bibliothèque du baron Laroche-Lacarelle. — Le Salon de peinture. — Un Amoureux de Mme Carvalho. — Les Théâtres de société. — Théâtres.

Varia : Le Tombeau d'Adrienne Lecouvreur. — Meilhac sonnetiste. — Dix-huit Ans de captivité. — La Légende Nadaud-Lamartine. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : La Police secrète sous Louis XVIII.

LA QUINZAINE. — Plusieurs décès de personnages connus à des titres divers, et un duel dont l'issue a été tragique, ont signalé cette quinzaine.

Le 20 avril, est mort Lucien Marpon, le fondateur de la grande maison de librairie Marpon et Flammarion, qui a plusieurs succursales à Paris, et dont l'une, établie

sous les galeries de l'Odéon, a surtout pour elle la clientèle des étudiants.

Le 22, décès de Thomas Russel Crampton, le grand inventeur anglais, dont le nom est célèbre par l'invention de la locomotive à grande vapeur, et qui s'était aussi très activement occupé de la question du tunnel de la Manche. Crampton était membre de la Société des Ingénieurs de France.

Le même jour, est mort à Brest, à l'âge de soixante-dix-neuf ans, le R. P. Robinet de Plas, prêtre de la Compagnie de Jésus, et qui avait d'abord été capitaine de vaisseau. C'est en 1869 que cet ancien officier de marine entra dans les ordres, et il aurait pu, si les règles de son ordre l'eussent permis, étaler sur sa robe de prêtre la cravate et la croix de commandeur de la Légion d'honneur.

Le sculpteur Levasseur (Jules-Clément), élève de Michel Pascal, est mort le 24.

Enfin, le 28, décès de M. Durand-Claye, ingénieur en chef de la Ville de Paris, et dont le nom restera attaché aux grands travaux de voirie souterraine dans la capitale auxquels il avait collaboré depuis sa sortie de l'École des ponts et chaussées, c'est-à-dire pendant vingt-deux ans. Il n'avait que quarante-six ans.

29 avril.

Deux artistes peintres de talent, M. Félix Dupuis, an-

cien élève de Léon Cogniet, et M. Félix Habert, élève de Bonnat, se sont battus en duel ce matin, derrière le grand pavillon du champ de courses à Longchamps. La cause de ce duel était des plus futiles. Il s'agissait d'un sonnet composé par une demoiselle C... M..., en l'honneur du peintre Dupuis, à l'occasion de son exposition de cette année, qui a pour sujet *Le Lac,* œuvre inspirée par le poème de Lamartine :

A Monsieur Félix Dupuis.

SONNET

(*Sur l'envoi au Salon de* 1888.)

O peintre, ton génie, inspiré d'un poète,
Devant la toile ici m'avait laissé muette.
Je ne voyais que lui, tout en te contemplant.
Et près de ton tableau j'allais me rappelant

Ces vers, qu'avec amour si souvent on répète,
Que Lamartine un jour, pour sa lyre discrète,
A tirés de son cœur. Et sur un rythme lent
Je redisais ce *Lac,* où l'on voit s'envolant,

Sur les ailes du Temps et dans l'espace immense,
Tout ce qui se consume et ce qui recommence.
Ton tableau, plein de charme et plein de vérité,

Nous montre ce songeur concevant un poème!
Il tient contre son cœur la blonde Ève qu'il aime,
Défiant du regard la sombre Éternité.

Il paraît que M. Habert avait demandé à son confrère

Dupuis une copie de ce sonnet, et que ce dernier oublia de la lui envoyer. Ce retard froissa M. Habert, qui est en même temps critique d'art dans le *Journal du XVIIe arrondissement,* où il publia alors un article à allusions désagréables pour M. Dupuis. L'affaire s'envenima ; un nouvel article aggravant le premier parut dans le même journal, et, finalement, malgré les instances des amis des deux parties, un duel fut décidé. Il s'est terminé fatalement : M. Dupuis a essuyé le premier le feu de M. Habert, et il a été tué sur le coup. La malheureuse victime de cet absurde combat avait cinquante-six ans, et laisse une femme et des enfants. Le survivant, M. Habert, a quarante-neuf ans; il était fort lié avec Dupuis, et rien ne pouvait faire prévoir un tel dénouement à leurs affectueuses relations.

2 mai.

La question pendante entre la Comédie-Française et M. Coquelin aîné n'a pu être réglée comme tout le monde l'aurait désiré. Une rupture complète, et probablement sans retour, a eu lieu aujourd'hui dans le cabinet du ministre des Beaux-Arts. M. Coquelin demandait que l'administration passât l'éponge sur le passé ; il serait rentré sociétaire comme devant, mais seulement après son retour d'Amérique, c'est-à-dire le 1er avril 1889. Cette dernière condition était une infraction complète aux règlements, et le ministre n'a pas cru pouvoir

y souscrire. En effet, il eût été singulier que M. Coquelin, de nouveau sociétarisé, prît le jour même un congé de onze mois, alors que le règlement n'autorise que des congés de deux mois par an. Tout est donc aujourd'hui fini, et même la représentation de retraite de l'ex-brillant sociétaire se trouve ajournée à des temps indéfinis.

Ce même jour, M. Coquelin a quitté Paris pour entreprendre cette tournée transatlantique où Rachel a trouvé tant de mécomptes, et Sarah Bernhardt tant de dollars. Il emmène avec lui une troupe où figurent son fils Jean, ainsi qu'un certain nombre d'autres artistes peu connus, à l'exception toutefois de Mmes Jane Hading[1] et Patry, cette dernière ancienne actrice de la Porte-Saint-Martin.

5 mai.

Aujourd'hui s'est terminée à l'hôtel Drouot, après plusieurs vacations, la vente de la merveilleuse bibliothèque du baron Laroche-Lacarelle. Le catalogue ne mentionnait que 540 numéros, et elle a produit un total de 545,000 francs, soit un peu plus de 1,000 francs par numéro. Elle comprenait des livres et des manuscrits, dont plusieurs, dans un état de conservation admirable, étaient enrichis de reliures anciennes d'une fraîcheur

1. Encore ce même jour 2 mai le tribunal de 1re instance a prononcé le divorce de M. Victor Koning, directeur du Gymnase, et de Mme Jeanne-Alfrédine Tréfouret, dite Jane Hading, artiste dramatique.

encore extraordinaire. Quelques-uns des ouvrages vendus ont atteint des prix qu'on pourrait presque taxer d'exorbitants, notamment un manuscrit du XVe siècle, *Horæ beatæ Mariæ Virginis,* avec miniatures, qui a été adjugé 22,250 fr.; un exemplaire des *Œuvres de maître Villon* (1532), 14,020 fr.; un recueil d'estampes sur la Ligue aux armes de de Thou, qui n'a que trente pages, et dont la reliure du temps est à elle seule une merveille, 12,000 fr. et le reste à l'avenant. Enfin, pour montrer quelle progression considérable s'est faite en quarante ans dans le prix de certains livres, nous citerons, dans cette même vente, un magnifique exemplaire de l'édition des *Contes de La Fontaine*, dite des Fermiers généraux, qui s'est vendu 15,500 francs. Or, ce même exemplaire avait été acheté 282 fr. à la vente de Charles Nodier en 1844. Et on s'était alors extasié sur l'élévation de l'enchère!...

8 mai.

Demandez le grrrand succès du jour, le livre du général Boulanger, intitulé *l'Invasion allemande,* et précédé d'un manifeste du brav' général où la résistance à l'obéissance militaire est élevée, dans certains cas, à la hauteur d'un principe ou d'une institution! Mais quoi d'étonnant à cela? le général conforme ses paroles à ses actes, et voilà tout! Ce livre, qui raconte la dernière guerre franco-allemande, comme l'a vue et la juge

M. Boulanger, est tiré à 2,500,000 exemplaires, et a paru aujourd'hui ; il sera répandu dans toute la France, par livraisons, à un prix plus que modique, afin que tout le monde puisse se le procurer. L'ouvrage débute par la petite lettre suivante, qui en indique le sens et l'esprit :

Amis lecteurs,

Mes adversaires me représentent comme l'apôtre de la guerre.

A vous de me juger, en lisant ce livre d'un patriote qui n'a d'autre inspiration que le haut sentiment de la dignité nationale.

15 avril 1888.

Général BOULANGER.

Ajoutons que la publication du brav' général ne lui est pas payée, d'après les on-dit, moins de 200,000 fr.

11 mai.

M. Castagnary, directeur des Beaux-Arts, est mort subitement ce matin à Paris des suites d'une maladie des reins compliquée d'albuminurie. Il assistait encore l'avant-veille à la réception de son ministre, M. Ed. Lockroy.

Né à Saintes, le 11 avril 1830, il fut d'abord avocat, puis devint critique d'art, et comme tel fit le Salon de chaque année dans un grand nombre de journaux. Il fut aussi rédacteur politique du *Siècle*. Conseiller muni-

cipal de Paris en 1874 et 1877, il devient conseiller d'État en 1879. C'est l'an dernier que M. Spuller, le ministre de l'Instruction publique d'alors, le créa direc-recteur des Beaux-Arts. Il avait une haute et grande compétence dans cette spécialité, et sa mort est une perte sensible pour les arts.

Le Salon de peinture. — Comme d'habitude, le Salon de peinture a ouvert ses portes le 1er mai; comme d'habitude aussi, le jour du vernissage a été un jour de pluie : c'est une tradition dont il faut prendre son parti. La Société des artistes s'était remise à envoyer des invitations pour cette solennité : aussi le tout Paris est-il venu s'y écraser avec son empressement ordinaire.

Le Salon, assez bon dans son ensemble, n'offre pas d'œuvres éclatantes; on en fait le tour avec un sentiment de satisfaction, mais sans être saisi au passage par quelque chose de bien saillant. Nos grands peintres y sont pourtant à leur poste comme les autres années, et l'on n'a pas à constater de défaillances.

C'est évidemment Carolus-Duran qui tient la corde, avec sa tête du peintre Français et le portrait de sa fille. Ce dernier tableau est une véritable toile de musée : c'est de la peinture de maître, faite avec une grandeur, une simplicité et une sûreté de main vraiment remarquables. Nous aimons moins, certainement, le portrait tapageur du cardinal Lavigerie, par Bonnat, dont la figure de

Jules Ferry est, au contraire, une œuvre de premier ordre.

Les peintres de la nature animée ont été assez heureux cette fois. Jules Breton avec son *Étoile du berger,* Lhermitte avec son *Repos,* Roll avec sa *Fermière,* Cazin avec sa *Journée faite,* sont en première ligne parmi les triomphateurs du Salon. — Henner présente un *Saint Sébastien,* composé comme tout ce qu'il compose, et qui n'apparaît comme tel que parce qu'il a auprès de lui quelques flèches, et surtout parce que le livret nous dit qui il est; mais c'est toujours d'une exécution magistrale, dans laquelle les défauts sont tellement inhérents aux qualités qu'on ferait un vœu téméraire en souhaitant de les voir disparaître. — Jules Lefebvre, qui, depuis quelques années, s'était renfermé dans le portrait, donne une scène à deux personnages, *l'Orpheline,* qui est d'un très beau sentiment, et peinte avec une grande sobriété.

Les grandes peintures destinées à la décoration de la Sorbonne abondent, mais se font plus remarquer par la quantité que par la qualité. Nous n'aimons pas du tout l'envoi de Benjamin Constant, pas beaucoup plus ceux de François Flameng et de Duez, qui cette fois a fait fausse route, et c'est encore à celui de Chartran que nous donnerions la préférence : sa composition de *Vincent de Beauvais et Louis XI à l'abbaye de Royaumont* est traitée avec beaucoup de conscience et une grande simplicité, mais l'exécution est un peu terne et molle.

L'exposition compte cette année plusieurs revenants

qui n'y avaient pas paru depuis longtemps. Ziem, avec une de ses vues fantastiques de Venise, toujours aussi fausses et aussi amusantes, nous prouve que sa main n'a pas vieilli. Charles Jacques nous ramène ses incomparables moutons. Detaille expose un grand tableau qu'il appelle *le Rêve*, et qui représente une armée endormie, avec des visions de victoire qui passent dans le ciel : composition peu intéressante, dont l'indécision se traduit par une certaine faiblesse d'exécution à laquelle ne nous a pas habitués ce peintre militaire de premier ordre.

La sculpture est, comme toujours, dans une excellente moyenne, et, ainsi que la peinture, ne contient rien qui appelle violemment l'attention. On regarde surtout la *Nymphe chasseresse* de Falguière, qui réapparaît en marbre, après s'être déjà présentée à l'état de plâtre.

Un Amoureux de Mme Carvalho. — On vient de publier la seconde et définitive édition des œuvres de Jacques Richard, ce jeune lycéen qui, sous l'Empire, avait composé une pièce de vers satirique contre le prince Jérôme, et dont nous avons déjà cité plusieurs morceaux de poésies à nos lecteurs [1]. Ce jeune homme, mort à vingt ans [2], eût été certainement un grand poète : le recueil qu'il laisse est plus que remarquable ; il contient des pièces de premier ordre, supérieures, à coup

1. Voir notre *Gazette* de l'année 1879, tome Ier.
2. Il était né le 11 juillet 1841 et il est mort le 6 novembre 1861.

sûr, à beaucoup d'œuvres trop louées qui ont conduit quelques-uns de leurs auteurs à l'Académie.

Jacques Richard, dans ce charmant petit volume, où figurent ses *reliquiæ* [1], nous révèle les deux amours qui ont surtout occupé sa jeunesse. En 1857, il était tombé amoureux fou de Mme Carvalho; en 1860, il adressait à Blanche Pierson des vers adorables, qui ont été bien souvent reproduits, et que nous avons nous-même ici donnés. Le volume récemment publié renferme aussi des lettres de Jacques Richard. Nous citerons, de ces lettres, les passages suivants, qui s'adressent à Mme Carvalho; cette grande et illustre cantatrice ne regrettera jamais, sans doute, d'avoir provoqué une admiration aussi passionnée de la part d'un collégien qui n'avait pas vingt ans, et qui était certainement sincère :

A Gustave Fassiaty.

Pension Massin, 14 octobre 1857.

... Je suis amoureux, mais amoureux fou, et, qui pis est, amoureux sans espoir. Je ne l'ai vue qu'une fois. Elle était habillée en page [2] : satin blanc et bleu, grands rubans, chapeau

1. La première édition des poésies de Jacques Richard publiée chez Charpentier par Auguste Dietrich, en 1885, était incomplète; la seconde, publiée l'an dernier chez Fischbacher, en un petit in-18 elzevir, contient toutes les œuvres, vers et prose, du poète. Toutes deux sont ornées d'un portrait.

2. Mme Carvalho interprétait alors, avec un grand succès, le personnage de Chérubin dans l'éclatante reprise des *Noces de Figaro* de Mozart, au Théâtre-Lyrique du boulevard du Temple.

à larges bords, plumes flottantes. C'était à se mettre à genoux! A genoux... non, j'étais aux stalles d'orchestre, et cela ne m'aurait pas été commode. Et avec cela une voix, mais une voix!... Il y avait des moments où on ne la distinguait pas du son le plus suave des instruments à cordes. On n'aurait pas pu dire si on l'entendait, ou si on entendait la vibration dernière de quelque violon emprunté à l'orchestre du bon Dieu. Tu ne peux pas te faire la moindre idée de cet organe d'une sonorité si bienfaisante, d'un timbre si pur! Oh! mon vieil ami, tu ne sauras pas son nom. Je craindrais de le profaner si ma lèvre osait le prononcer, si ma main osait l'écrire. Elle est célèbre, et j'enrage tous les jours de voir un tas de méchants écrivailleurs, de critiqueurs, lui mesurer l'éloge, la toiser d'après leur courte vue, comme s'ils avaient assez d'admiration pour ce qu'elle a de génie! Comme si c'était assez d'un mot, d'un feuilleton à mettre à ses pieds. Comme s'ils ne devaient pas déposer devant ces pieds charmants tout le peu qu'ils ont d'âme et de sympathie!

Moi, je la comprends, du moins! Et je lui ai consacré ma vie, mon être tout entier. Je lui ai dressé dans mon cœur un autel où je l'adore en secret! Un autel que j'ai orné des plus fraîches guirlandes de ma jeunesse, un autel où je voudrais brûler l'encens le plus divin, le parfum le plus céleste de mes dix-huit ans! Je resterai à Paris pour elle, je serai poète pour elle, je serai célèbre pour elle! Je lui ferai des vers, je les publierai; elle les lira, et elle ne me connaîtra pas! Et en les lisant elle dira : « Quelle est cette femme qui a su inspirer un pareil amour? » Car l'idée seule de lui parler, de lui avouer combien je l'aime, me mettrait hors de moi. Ses yeux, en s'arrêtant sur mes yeux, feraient monter mon âme jusqu'à mes lèvres, et, sur un mot d'Elle, elle s'envolerait!...

... Ah! que j'aimerais mieux, au lieu de regagner chaque

soir ma petite chambre au dix-neuvième étage, ah! que j'aimerais mieux qu'on me laissât disposer de mon temps. Comme je volerais à certain théâtre... Heureux machiniste qui lèves la toile quand elle va entrer en scène! Heureux souffleur qui la contemples de si près! Heureuse, heureuse résille qui renfermes ses beaux cheveux bruns au quatrième acte! Il faudra que je parvienne à découcher! Il faudra qu'à force de soumission, de platitude, de bassesses, de prodiges de versions grecques, de merveilles de vers latins, j'obtienne la permission d'aller encore entendre ma sirène! Il faut que je me consume au feu de ses yeux, que je me noie aux langueurs de son regard, que je m'enivre à la pure et limpide harmonie de sa voix.

4 janvier 1860.

Je ne l'ai pas revue, hélas! depuis la mémorable soirée où je me jetais à ses genoux, aux stalles d'orchestre et à distance. Je lui ai envoyé une belle pièce de vers avec une lettre flamboyante. Elle ne m'a pas répondu, ce que je m'explique parfaitement, attendu que je ne lui donnais ni mon nom ni mon adresse... [1].

JACQUES RICHARD.

---

1. La pièce de vers dont il est ici question figure dans les deux éditions des œuvres de Jacques Richard. Dans la première elle a été, à tort, dédiée à Blanche Pierson, mais dans la seconde on a restitué sa dédicace à Mme Carvalho. Elle a pour seul titre *Chérubin* et compte quatorze strophes dont voici la première :

Si jeune et si méchant, si tendre et si cruel!
Me ravir en riant la joie et l'espérance
Et me forcer encore à bénir ma souffrance!
Tu chantais, et tes chants semblaient venir du ciel!
Et maintenant, hélas! tu gardes le silence,
Et moi, je le sens bien, mon mal est éternel!...

Les Théatres de société. — On jouait beaucoup la comédie de société au XVIIIe siècle; après la Révolution, le goût s'en était longtemps perdu chez nous ; il a repris avec passion, avec fureur même, surtout en ces dernières années qui ont vu éclore tant d'ouvrages et de recueils spéciaux, *Théâtre de campagne, Saynettes et Monologues*, *Théâtre de château*, etc., lesquels favorisaient et développaient ce goût si conforme à l'esprit et au génie français. On a été plus loin encore. Non seulement on représente aujourd'hui, dans les salons, les pièces imprimées des auteurs contemporains, mais on y joue aussi des pièces d'amateurs dont beaucoup sont, ma foi! fort amusantes et très réussies. Cet hiver on a principalement joué des Revues, à l'imitation des petits théâtres et des cafés concerts, et des Revues complètes où tous les faits de l'année étaient tournés en plaisanterie avec beaucoup plus de liberté et d'audace que sur les scènes des théâtres, attendu que la censure n'y avait pas promené ses indiscrets ciseaux.

Ainsi récemment nous avons assisté dans un salon à la représentation d'une Revue de l'année 1887 qui avait pour titre *On s'amuse déjà!* et dont l'auteur, M. Maurice Donnay, est ingénieur. Nous dirons, nous, qu'il est en outre « ingénieux », pour parler le style de sa pièce, remplie d'amusants calembours et d'à peu près abracadabrants. Le succès de cette revue, qui ne comprend guère moins de quarante personnages et de quinze

tableaux, a été considérable. On a ri « à se tordre », selon l'expression consacrée. Parmi les tableaux de la Revue, il en est un dont le succès a été tout particulier : c'est celui qui était consacré au général Boulanger, l'une des grandes actualités du moment. Voici la complainte que l'auteur avait mise dans la bouche du récent député du Nord : elle a eu les honneurs du *bis*, et vous avouerez qu'elle méritait bien cela!...

Air du : *Bi du bout du banc.*

Je gouvernais paisiblement
Quand Ferry, quand Ferron, m'envoient à Clermont-Ferrand.
Ça me fit un sacré chang'ment.
O Ferry, ô Ferron, c'n'est pas gai Clermont-Ferrand.

Là j'étais épié constamment
Par Ferry, par Ferron, jusques à Clermont-Ferrand.
Toute la journé' des agents
De Ferry, de Ferron, rôdaient dans Clermont-Ferrand.

Je n'pouvais pas faire un mouv'ment
Sans qu'Ferry, sans qu'Ferron, reçuss'nt de Clermont-Ferrand
De très longs télégramm's disant
A Ferry, à Ferron, c'que j'f'sais à Clermont-Ferrand.

Maint's fois j'ai d'mandé poliment
A Ferry, à Ferron, de quitter Clermont-Ferrand
Pour voir ma femme et mes enfants;
Mais Ferry, mais Ferron, m'disaient : « A Clermont-Ferrand
Tu resteras éternell'ment. »

Or Ferry, or Ferron, m'croyant à Clermont-Ferrand,
Moi j'ai dit : Zut! tout simplement
Pour Ferry, pour Ferron, et lâché Clermont-Ferrand.

AIR : *Des pioupious d'Auvergne.*

Un'permission, je ne m'en inquiète guère,
Zim la boum la la !
On s'en passera.
N'ai-je pas pour moi Roch'fort et Laguerre
Qui crient pour changer :
Viv' le général Boulanger !

(Chœur formidable :)

C'est Boulang', Boulang', Boulange,
C'est Boulanger qu'il nous faut !... *bis.*

THÉATRES. — Le théâtre Déjazet a repris, le 26 avril, un drame de Mme Louis Figuier, *le Presbytère,* d'abord joué au théâtre Cluny en 1875, et qui renferme des scènes intéressantes et pathétiques, surtout au troisième acte, qui a été fort applaudi. On a joué ensuite un petit vaudeville de M. Louis Figuier, *les Manies de M. Lédredon*, qui a moins réussi, et que, d'ailleurs, ses interprètes ne savaient pas complètement. En somme, spectacle de famille que tout le monde peut voir.

— Le 27, au Théâtre libre, représentation de deux pièces nouvelles, *le Pain du péché*, drame en quatre tableaux de Paul Arène d'après Aubanel. Il y a de beaux vers et une situation des plus dramatiques dans cette légende très vivement dialoguée; on a beaucoup applaudi les deux poètes et leurs principaux interprètes, MM. Antoine, Raymond, et Mme Marie Defresnes. Le

spectacle se terminait par *Matapan*, comédie en trois actes en vers de M. Émile Moreau, qui est depuis longtemps imprimée. C'est une satire politique, mais à allusions parfois bien alambiquées et par suite trop peu transparentes. M. Keraval, de l'Odéon, a supporté à lui seul le poids du rôle de Matapan, sorte de Rabagas en vers, dont le personnage occupe toute la pièce.

La jolie salle du théâtre Montparnasse (31, rue de la Gaîté), où fonctionne le Théâtre libre, était absolument comble, et le public en était trié sur le volet. C'est vraiment un spectacle curieux, et littéraire au premier chef, que celui de ces œuvres représentées une seule fois, et dont beaucoup seraient dignes de nos premières scènes. Mais pourquoi, par exemple, avoir choisi une salle située dans un quartier aussi éloigné et aussi excentrique?

— Le même soir, MM. Zola et Busnach offraient au bon peuple de Paris une représentation gratuite de *Germinal*. Je vous laisse à penser s'il y a eu foule : on s'est battu aux portes, on a brisé les barrières et bousculé les gardes municipaux. Mais, dès que le rideau a été levé, un silence religieux s'est fait subitement et la pièce a été écoutée jusqu'au bout sans autre tumulte. On a applaudi les acteurs aux bons endroits, et finalement *Germinal* a été acclamé par ce public spécial qui en comprend, peut-être mieux qu'un autre, les particulières beautés. Et, à ce propos, disons que M. Zola, dans une lettre publiée par les journaux, a déclaré que la pièce nouvelle était de

lui, et de lui seul, et qu'il en prenait toute la responsabilité : le nom de Busnach ne figure sur l'affiche que pour la forme. Toutefois *Germinal* n'a vécu que 17 soirées.

— Le Palais-Royal a donné, le 1er mai, une assez jolie comédie en trois actes, *On le dit,* de MM. Émile de Najac et Charles Raymond. C'est même d'un genre plus relevé que celui auquel nous sommes habitués à ce Conservatoire de la haute bouffonnerie. On s'est toutefois amusé, grâce aussi aux excellents interprètes de la pièce, Dailly, Milher, Calvin, Huguenet (débuts), et Mmes Lavigne, Lender, etc.

— Citons encore les représentations du Théâtre d'application, où nous avons vu, cette semaine, un certain nombre d'élèves du Conservatoire s'essayer avec succès dans la première scène d'*Amphitryon,* le premier acte du *Malade imaginaire,* et surtout dans *les Ouvriers,* la touchante pièce d'Eug. Manuel, jouée avec beaucoup d'ensemble par MM. Cabel, Cambis, et Mmes Forgue et Dea.

— M. Émile Augier a adressé à un nouveau cercle dramatique, qui vient de se fonder sous le nom de *Cercle des Estourneaulx,* la lettre suivante qui contient surtout un encouragement à bien faire :

Messieurs,

L'art est la dernière couronne de notre chère France; tâchons de la maintenir sur son front et appelons à la res-

cousse toutes les forces vives des générations nouvelles. Nous autres, vieux et fatigués, nous ne pouvons servir cette noble cause qu'en faisant place aux jeunes et en les encourageant de nos applaudissements.

C'est pourquoi je vous souhaite la bienvenue, gentils Estourneaulx qui ouvrez une porte de plus aux jeunes talents. Puisse le public vous savoir gré de vos efforts et vous en témoigner sa reconnaissance!

Bien sympathiquement à vous.

ÉMILE AUGIER.

— Enfin nous avons encore au numéro 40 de la rue Condorcet un autre nouveau théâtre, le *Théâtre indépendant,* qui, à l'exemple du Théâtre libre, jouera surtout des pièces inédites. Le dernier spectacle, qui se composait de *Sapho,* pièce lyrique d'Armand Silvestre, de *la Vengeance électrique,* vaudeville de Lucien Desgenettes, etc., avait attiré beaucoup de monde et a suffisamment réussi.

— Le 5 mai, à la Renaissance, première représentation de *Une Gaffe*, comédie en trois actes de M. Fabrice Carré, pièce inégale, mais qui renferme plusieurs scènes d'une véritable gaieté. Raimond, Maugé et Mlle Mathilde ont beaucoup plu dans leurs personnages, qui ont cependant le tort de présenter ces excellents artistes un peu trop souvent sous les mêmes physionomies.

— Aujourd'hui, 7 mai, première représentation, à l'Opéra-Comique, du *Roi d'Ys*, drame lyrique en trois actes et cinq tableaux de M. Ed. Blau, musique de

M. Lalo. Il y a vingt-cinq ans que cet ouvrage était composé ; M. Lalo a vainement tenté pendant cette longue période de le faire jouer soit à l'Opéra, soit à l'Opéra-Comique, soit au Théâtre-Lyrique, dont les directeurs, MM. Perrin, Carvalho, Vaucorbeil et Vizentini, ont successivement accueilli l'auteur et l'ouvrage avec faveur, sauf à se refuser ensuite à le représenter. Une mauvaise chance poursuivait M. Lalo, dont l'œuvre n'est arrivée à la scène qu'après toutes sortes de déboires, et alors que son auteur est aujourd'hui sexagénaire !... Enfin l'heure de la revanche a sonné pour lui ; elle a été éclatante et glorieuse. Le *Roi d'Ys* a brillamment réussi, surtout dans sa dernière partie, qui contient des scènes tour à tour sentimentales et dramatiques, et qui sont les plus mélodieusement inspirées de l'ouvrage. L'ouverture, qu'on avait déjà exécutée dans les concerts publics, a eu un succès tout particulier. L'interprétation avec Talazac, Bouvet, Cobalet, Fournets, et Mmes Deschamps et Simonnet, offre un ensemble où pas une défaillance n'a pu être relevée ; enfin la mise en scène est d'un pittoresque achevé et nous restitue une Bretagne légendaire d'une réelle poésie. Nous le répétons, le succès a été considérable ; il consolera, il faut l'espérer, le vaillant auteur du *Roi d'Ys* de ses longs et durs mécomptes.

VARIA. — *Le Tombeau d'Adrienne Lecouvreur.* — M. Georges Monval nous signale une petite inexactitude dans notre

dernier numéro. Adrienne Lecouvreur est morte en 1730, et non en 1731. Il nous fait remarquer, en outre, que le projet d'exhumation des restes de la tragédienne dans la cour de l'hôtel de Voguë ne donnerait sans doute aucun résultat, rien ne prouvant absolument qu'elle ait été enterrée en cet endroit, puisque Voltaire indique un lieu différent pour sa sépulture [1].

D'ailleurs, Adrienne Lecouvreur ayant été mise en terre sans cercueil, il est plus que probable qu'il ne reste rien d'elle, en quelque endroit que puissent être retrouvées ses dépouilles. Ne serait-il pas plus simple d'élever à cette illustre tragédienne, dans un lieu public, un tombeau qui rappelât sa mémoire, sans que ses cendres y fussent obligatoirement déposées? On va visiter tous les jours, avec respect, au Père-Lachaise, les tombeaux de Molière, de La Fontaine, d'Héloïse et d'Abélard, bien qu'il n'y ait rien d'eux sous les monuments consacrés à leur souvenir. D'ailleurs, une plaque commémorative a été placée sur la façade de la maison où Adrienne Lecouvreur est morte à Paris [2].

Meilhac sonnetiste. — Voici un sonnet de Meilhac, le seul, dit-on, qu'ait commis le nouvel académicien. Il date de plus de vingt ans, et ne porte pas d'autre signa-

1. Dans un chantier de la Grenouillère, sur le bord de la Seine.
2. Dans l'ancienne rue des Marais-Saint-Germain, aujourd'hui rue Visconti.

ture que celle, vraiment prophétique, que nous donnons ci-dessous :

SONNET

Un sonnet, dites-vous; savez-vous bien, Madame,
Qu'il me faudra trouver trois rimes à sonnet?
Madame, heureusement, rime avec âme et flamme,
Et le premier quatrain me semble assez complet.

J'entame le second, le second je l'entame,
Et prends, en l'entamant, un air tout guilleret,
Car, ne m'étant encor point servi du mot âme,
Je compte m'en servir et m'en sers en effet.

Vous m'accorderez bien, maintenant, j'imagine
Qu'un sonnet sans amour ferait fort triste mine,
Qu'il aurait l'air boiteux, contrefait, mal tourné.

Il nous faut de l'amour, il nous en faut quand même.
J'écris donc en tremblant : Je vous aime, ou je t'aime,
Et voilà, pour le coup, mon sonnet terminé!

UN FUTUR ACADÉMICIEN.

Dix-huit Ans de captivité. — Nous avons trouvé dans le *Gaulois* la curieuse anecdote suivante :

« Une dépêche arrivée il y a quelques jours à Issoudun annonce que les nommés Guimet, ancien sergent-major au 4e de ligne, autrefois à Issoudun, Jusserand, Galozpeau et un quatrième soldat de la commune de Sergy (Indre), faits prisonniers en 1870, sont compris

dans le décret d'amnistie que vient de signer l'empereur d'Allemagne.

Depuis dix-huit ans aucune nouvelle de ces soldats n'était parvenue à leurs amis ou à leurs parents, de telle sorte que ceux-ci les croyaient morts.

Ils n'étaient que prisonniers; mais comme, au cours de leur captivité en Allemagne, ils s'étaient livrés à des voies de fait sur des soldats prussiens, on les condamna à plusieurs années de forteresse, si bien que, à l'époque où fut signé le traité de paix entre la France et l'Allemagne, ils ne purent être compris parmi les prisonniers qui rentrèrent en France.

Nos quatre soldats vont rentrer en France après dix-huit ans de captivité, pendant lesquels il ne leur fut permis de communiquer avec personne.

L'un d'eux, en rentrant, va trouver sa femme, qui le croyait mort, remariée et mère de plusieurs enfants.

Un autre, dont la femme était à la veille d'accoucher, va trouver au logis un grand garçon de dix-huit ans, dont il est le père, dont il ignorait jusqu'à l'existence, et qui est marié depuis quelques mois déjà.

Alexandre Dumas a fait *Vingt ans après!* Quel est le dramaturge qui écrira *Dix-huit ans après* et qui retracera jusqu'en ses détails cette captivité terrible et peu commune? »

La Légende Nadaud-Lamartine. — Nous avons publié,

comme tant d'autres, le fameux couplet sur Nadaud, attribué à Lamartine, à propos d'une invitation du poète que le chansonnier aurait dédaignée pour en accepter le même jour une autre de la princesse Mathilde. *L'Intermédiaire* vient de publier la lettre suivante, adressée à ce sujet par Lamartine à Nadaud, et qui rétablit la vérité des faits.

Mon cher Nadaud,

Il ne faut jamais badiner, même à portes closes, avec l'amitié, et encore moins avec l'honneur; on risque, pour un petit plaisir, de se blesser soi-même, ou (ce qui est bien plus grave) de blesser un caractère parfaitement pur et de perdre un ami à jamais regrettable. C'est ce que j'ai éprouvé, il y a quelques jours, en apprenant qu'un de ces journaux qui écoutent aux portes, et qui prennent au sérieux ce qui est plaisanterie, parce qu'ils ne voient pas les visages et n'entendent pas l'accent, venait de me prêter à votre égard quelques vers, improvisés, avant dîner, et même quelques expressions qui ne sont pas de moi. C'est ainsi qu'un musicien de l'antiquité faisait rire et pleurer avec la même note, en changeant seulement le mode ou le ton. Voici le fait :

Il y a quatre ou cinq ans, du plus vieux qu'il m'en souvienne, vous voulûtes bien me promettre de venir dîner en famille, pour le plaisir de quelques amis, hommes d'esprit et de goût, ravis de se rencontrer chez moi avec l'auteur de *Pandore* et de tant d'impérissables badinages, mêlés d'accents si pathétiques, où la musique et la poésie se disputent à qui déridera le mieux les plus graves et même les plus tristes visages. Je me hâtai de faire part à ces amis de cette complaisance, de ma bonne for-

tune. Ils furent exacts au rendez-vous. J'étais fier de vous et je me vantais de mon ascendant sur un talent qui ne se vend pas, mais qui se donne, quand un billet de vous survint et rabattit mon orgueil en m'apprenant qu'une princesse, belle, aimable et impériale, venait de vous inviter pour le même jour, et que vous vous étiez vu dans l'impossibilité de refuser, par je ne sais quelle loi d'étiquette que mon amitié ne soupçonnait pas. Vous connaissez l'humeur, bien ou mal fondée, d'un hôte malencontreux, forcé de dire à ses convives ce vers fameux : « Nous n'aurons, mes amis, ni *Nadaud* ni Molière! » J'eus, au premier moment, un court accès de cette méchante humeur, et je m'amusai, pendant qu'on enlevait votre couvert de la table, à parodier, en riant du bout des lèvres, la charmante ironie de votre immortel *Pandore :* « Brigadier, vous avez raison! » Mais je me gardai bien d'*écrire* une seule ligne de cette parodie et même de répéter le couplet à mes amis, de peur qu'il ne s'échappât de leur mémoire sur les échos de l'indiscrétion, pour aller vous atteindre au cœur, vous que j'aimais! que je voulais bien bouder, mais non contrister par un fâcheux souvenir. Les vers cités, du reste, *du premier au dernier, ne sont pas les miens. « Je ne vais pas chez les vaincus... Outrage à votre caractère* », n'aurait aucun sens à l'égard d'un homme de cœur qui venait familièrement chez moi et à qui j'avais eu le plaisir d'offrir sans façon le vin du cru à la campagne ; la défaite aurait été plutôt une séduction, et la disgrâce un attrait, pour vous comme pour tous les nobles cœurs. Ce n'est pas moi, à coup sûr, qui vous aurais apostrophé dédaigneusement du titre équivoque de *Chansonnier,* mot ignoble jeté là comme une injure, au lieu du mot *Brigadier,* mot naturel et inoffensif, qui avait le bonheur de vous rappeler en riant la plus ravissante de vos compositions. Or, j'ignore comment cette plaisanterie, surannée de quatre ou cinq ans, s'est réveil-

lée tout à coup, si mal à propos pour moi, et comment elle a couru le monde toute dénaturée, comme un revenant dépaysé que son entourage même ne reconnaît pas sous un vêtement qui le défigure. Quoi qu'il en soit, j'ai eu tort, puisque j'ai eu le malheur d'être l'occasion pour vous de la moindre peine ; je m'en frappe la poitrine comme d'une mauvaise action, et même comme d'une ingratitude, puisque vous m'aimez et que je vous honore dans mon cœur. Je vous supplie de tout oublier et de ne pas peiner, par la perte très sérieuse et très douloureuse d'un ami, la seule mauvaise plaisanterie que je me sois permise dans ma vie.

LAMARTINE.

P. S. Si mon repentir vous touche, je désire que vous puissiez le faire connaître à ceux qui vous aiment.

LES MOTS DE LA QUINZAINE

Au vernissage du Salon.

Une dame, à une amie qui l'accompagne de salle en salle :

« Mais, ma chère, vous êtes insupportable de vous arrêter ainsi à regarder les tableaux. »

Au Salon :

« Tiens, le portrait de la petite Z... Quelle drôle d'idée de s'être fait faire une robe si montante !...

— Oh ! c'est qu'elle voulait qu'on ne la reconnût pas. » (*Gaulois.*)

La petite X... monte chez un peintre pour lui commander son portrait.

« Mais, Mademoiselle, fait-il, je ne suis pas portraitiste ; je ne peins que l'histoire.

— Eh bien ! qui est-ce qui me peindra le reste ? »

Une jeune mariée est en train de se faire habiller par sa femme de chambre, qui lui dit :

« Madame doit être bien heureuse ?

— Mais, oui, ma fille, sans doute...

— Monsieur est si gentil... Et il a une façon d'embrasser ! »

X... est d'une avarice sordide. Son neveu disait de lui dernièrement :

« Littré prétend que nous descendons du singe... Quand je quitte mon oncle de Bl..., je suis persuadé que l'homme descend du rat. »

Dans le grand monde :

« Quel âge aviez-vous, baron, quand vous vous êtes marié ?

— Je ne sais plus au juste, chère marquise; mais, certes, je ne devais pas avoir l'âge de raison. »

On cause du duel.

« Et vous, Docteur, vous êtes-vous jamais battu?

— Moi, jamais. Pourquoi faire? Quelle émotion voulez-vous que ça me donne de tuer un homme? »

(*Charivari.*)

A la salle des mariages :

« Mais je ne puis pas vous marier; votre mari est ivre.

— C'est vrai, Monsieur le maire, mais quand il n'est pas gris, i' n' veut pus ! »

X..., qui a pris la devise du lierre : « Où je m'attache, je meurs », vient de se pendre.

« Au moins, dit l'un de ses amis, on ne pourra nier qu'il soit resté jusqu'au bout fidèle à ses principes. »

VARIÉTÉS

LA
POLICE SECRÈTE SOUS LOUIS XVIII

Le curieux document suivant remonte à une époque où les plus grands personnages eux-mêmes ne répugnaient pas à solliciter le rôle de policiers secrets pour le compte du pouvoir.

Nous avons cru devoir, toutefois, supprimer le nom du signataire de cette étrange pièce, des membres de sa famille pouvant encore exister aujourd'hui; mais son intérêt historique ne perd rien à cette suppression.

A S. E. M. le comte De Cazes

Ministre de la Police générale, à Paris.

Le comte de F..., maréchal des camps et armées du Roi, a été chargé de la police intérieure et extérieure de l'armée de Condé et s'en est acquitté à la satisfaction de S. M. Il a épousé, il y a dix-huit ans, la princesse Joséphine de W..., dame de l'ordre impérial de la Croix étoilée. Il a acquis des possessions en Bavière et habite Memmingen, qui est à la moitié du chemin de Stuttgard à Munich. Il est honorairement au service de Wurtemberg, en qualité de grand maître, de conseiller intime privé actuel et de chambellan. Il est grand-croix

capitulaire de l'ordre royal équestre-militaire de Saint-Michel en Bavière, il est de plus membre de la Société royale d'agriculture de Munich. Memmingen est à onze lieues de Constance, et, par conséquent, de la Suisse. Le comte de F... est vassal du grand-duc de Bade pour le fief de Cappel sur le Rhin.

Il peut être de l'intérêt majeur de S. M. de faire surveiller activement les faits, gestes et propos de Jérôme Bonaparte, qui est à Ellvangen, d'Eugène Beauharnais, qui est à Munich, d'Hortense Beauharnais, qui est à Constance, et de Marie-Louise, avec son prétendu (*sic*) fils, qui habitent Vienne. Dans ce cas, le comte de F... offre de se charger de la direction de ce travail. Mais, comme il ne peut lui convenir d'être aux gages de la Police générale, il demande d'être envoyé en Allemagne avec ses appointements d'officier général, et avec un aide de camp qui lui servira de secrétaire, et, dans le besoin, de courrier à envoyer à Paris pour les cas majeurs.

Les frais extraordinaires que ce travail exigera seront, comme de juste, au compte du Ministère; mais le comte de F... étant très sur ses gardes pour tous maniements de deniers, et voulant être, comme la femme de César, à l'abri du soupçon, il proposerait :

1° Que S. E. lui fixât le maximum de la somme à dépenser par mois ;

2° Le comte de F... rendrait compte, semaine par semaine, des arrangements, des marchés faits avec les

agents à employer, afin d'obtenir préalablement à tout payement la sanction de S. E., et il ne payerait ensuite les sommes allouées que sur quittances faites en triple par les parties prenantes, de sorte que, mois par mois, il rendrait son compte, en y joignant une desdites quittances, et renverrait le second duplicata en cas de perte du premier. Il garderait toujours le dernier pour pièce à l'appui de son compte général ;

3° Quant aux dépenses imprévues et journalières dont on ne peut rapporter de reçus, il en fournirait le compte, et n'aurait pas besoin de pièces à l'appui.

Il observera, ad. 1° que la somme fixée donnera seule la mesure de l'intensité à imprimer à cette surveillance, et il est, pour le moment, hors d'état de fixer les sommes nécessaires. Tout doit dépendre des circonstances et de certains avantages que l'on ne pourra juger que sur les lieux mêmes.

Ad. 2° Il paraît qu'Eugène Beauharnais s'est réuni à Munich avec le comte de Montgelas [1], contre le maréchal de Wrede. Ainsi, la correspondance d'Eugène passant par le comte de Montgelas, ce serait perdre son temps et son argent que de chercher à l'intercepter. Il conviendra plutôt de faire surveiller ses aides de camp Tascher, Bataille et Meyran, afin de deviner leurs projets par leurs démarches.

---

1. Alors Ministre des affaires étrangères de Bavière.

Ad. 3° La correspondance entre le comte de F... et la France ne pourra avoir lieu que par la Suisse; c'est pourquoi elle entraîne des exprès qu'il pourra envoyer par plusieurs routes et sous différents prétextes. Il a deux sœurs de son épouse, qui, depuis la sécularisation des chapitres, habitent Constance. Elles serviront à masquer beaucoup de voyages. Ce sont tout autant de dépenses dont on ne peut pas produire des reçus, et qu'il faut passer de clerc à maître.

Telles sont, en résumé, les relations à établir pour pouvoir surveiller les malveillants au dehors. Cette direction exige beaucoup de sagesse, une grande connaissance des localités. Il est certain que la police de Bavière ne doit pas tarder à s'apercevoir des opérations; mais l'essentiel est de lui soustraire les pièces de la correspondance et d'être, par position, à l'abri de ses coups. Or, le comte de F... étant possessionné en Bavière, tenant par ses alliances à tout ce qu'il y a de grand dans l'État, ne peut être attaqué que devant la loi, et est à l'abri des coups de la police.

Paris, rue du Colombier, numéro 21.
Ce 29 janvier 1816.

Signé : Le Comte de F...

Georges d'Heylli.

Le Gérant : D. Jouaust.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 10 — 31 MAI 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Projet d'un Pont métallique sur la Manche. — La Collection de tableaux Goldschmidt. — Principaux décès de la quinzaine. — Les faux Billets de banque. — Les Deux Dumas. — Théâtres.

Varia : Les Rimes riches. — Jules Janin poète. — Un Impresario de salades. — Histoire du mot « Gaffe ».

Variétés : Deux Lettres inédites du général Changarnier. — Les Moustiers de Paris.

12 mai.

LA QUINZAINE. — On parle en ce moment d'un projet dont la réalisation, tout invraisemblable qu'elle puisse paraître, est cependant possible, si nos amis les Anglais n'y font pas obstacle. Comme ils ont rejeté l'idée d'un tunnel sous la Manche, sous le prétexte d'une invasion française qui les menacerait toujours, un autre projet

non moins colossal vient de surgir. Il s'agit de jeter un pont métallique sur la Manche, lequel pont aurait 30 kilomètres de longueur, avec un tablier se déroulant à 50 mètres au-dessus de la haute mer, et qui serait supporté tous les 500 mètres par de formidables piles. Et ceci n'est ni une plaisanterie, ni l'œuvre d'un cerveau brûlé : le projet en question a été élaboré par les ingénieurs du Creuzot, sous la direction de M. Hersent, ancien président de la Société des ingénieurs civils. Ajoutons que la hauteur donnée au pont sur la Manche permettrait aux plus grands navires de passer librement, et qu'il porterait quatre voies ferrées, plus une route pour voitures et des trottoirs pour piétons. Le prix de revient serait de 800 millions, et il faudrait six ans pour terminer le travail.

Toute la question est donc maintenant de savoir si les Anglais, qui n'ont pas voulu avoir de communication directe avec nous par une route sous-marine, consentiront à laisser établir au-dessus de la mer un chemin plus solide, plus agréable, et qui nous conduirait encore plus facilement chez eux !

18 mai.

Aujourd'hui a eu lieu la vente artistique qui sera, à coup sûr, la plus considérable et la plus intéressante de l'année. On a adjugé, à la galerie de la rue de Sèze, la collection de tableaux Goldschmidt, plus remarquable

par la haute valeur des toiles qui la composaient que par leur nombre.

L'enchère la plus importante a été obtenue par *la Vallée de la Toucques*, qui passe pour le chef-d'œuvre de Troyon (Salon de 1853). La comtesse Lehon avait, à l'origine, acheté ce tableau, qui mesure 1m.90 sur 2m.65, moyennant une simple somme de 10,000 francs. Ce même tableau a été vendu aujourd'hui 175,000 francs à M. Bischoffsheim. C'est l'enchère la plus importante qu'ait jamais obtenue en France un tableau moderne; le «1814» de Meissonier n'a été, en effet, vendu que 128,000 francs à la vente Defoer, en 1886, et *l'Angélus* de Millet, 160,000 francs à la vente Wilson, en 1881.

La Barrière, du même maître, mise à prix à 50,000 francs, monte à 101,000; *l'Abreuvoir le matin*, du même, payé 2,200 francs en 1857, atteint 35,000 francs; enfin, *les Chênes et Roses trémières*, toujours du même, qui avaient été vendus 2,000 francs, en 1858, à la vente Véron, sont poussés jusqu'à 16,000 francs.

La collection Goldschmidt comprenait vingt-quatre Decamps, qui ont atteint des prix supérieurs, la plupart, à ceux auxquels ils avaient été vendus antérieurement. L'État a acheté pour le Musée du Louvre une toile intitulée *Bouledogue et Terrier écossais*, qu'il a payée 16,600 francs.

De Delacroix il y avait dix toiles, dont quelques-unes ont été vendues au-dessous de leurs prix d'autrefois.

Ainsi *le Christ en croix*, qui avait été payé 29,000 francs à la vente Laurent-Richard, n'a atteint aujourd'hui que 15,600 francs. En revanche, *l'Enlèvement de Rebecca*, du même peintre, vendu 2,900 francs, à la vente Sabatier, en 1883, a été adjugé, cette fois, à 29,100 francs, à M. Kmedler, de New-York.

La vente s'est terminée par quelques heureuses adjudications de tableaux de Ziem, Th. Rousseau, Meissonier, Jules Dupré, Corot, etc. Finalement on a fait 797,570 francs, soit, pour les 53 tableaux du catalogue, une moyenne d'un peu plus de 15,000 francs par toile.

— Voici les principaux décès de la quinzaine :

Le 14 mai, décès de Victor Kervani, auteur dramatique, de son vrai nom Van Isacker, et qui, né à Anvers, avait été naturalisé Français en 1870. Il a surtout collaboré à des vaudevilles et à des opérettes.

Le 15, est mort Charles Numa, artiste du théâtre du Palais-Royal, et fils du célèbre comédien Numa et d'une actrice des Variétés, Eugénie Sauvage. Il avait d'abord joué la comédie au Gymnase, et n'avait que trente-huit ans.

Le 16 mai, décès de M. Hervé-Mangon, membre de l'Académie des sciences, ancien ingénieur en chef des Ponts et chaussées et directeur du Conservatoire des arts et métiers. Entré en 1881 dans la politique par la députation, M. Hervé-Mangon fut ministre de l'agricul-

ture dans le cabinet Brisson (31 mars 1885). Il est mort à l'âge de soixante-sept ans.

M. Charles Ménétrier, bien connu dans le monde des théâtres sous le pseudonyme de Richard Listener, est mort le 17 mai. C'était un érudit et un collectionneur. On lui doit surtout d'intéressants volumes de biographies des comédiens français, publiés chez Scheuring, de Lyon, en collaboration avec de Manne.

Le 19 mai, mort de Charles Monselet, l'une des plumes les plus alertes de la petite presse de notre temps. Cet écrivain instruit, savant même, n'a guère laissé que des recueils d'articles empruntés à tous les journaux où il les prodiguait avec tant de verve et d'esprit. Son meilleur ouvrage, *les Oubliés et les Dédaignés,* contient d'intéressants portraits d'écrivains du siècle dernier qui avaient avec lui de singulières et curieuses affinités. C'est un livre à conserver; si on le continue jamais, Monselet aura droit à une place importante dans cette piquante galerie. Sainte-Beuve estimait beaucoup notre regretté confrère : il lui a consacré tout un article dans ses *Nouveaux lundis* (tome X). C'est là un honneur dont Sainte-Beuve était avare, et qu'il avait refusé à l'empereur lui-même pour son *Histoire de César;* aussi Monselet en était-il très fier, bien que l'article l'eût parfois vivement égratigné.

Né en 1825, Monselet n'avait que soixante-trois ans; il laisse une veuve et quatre enfants : deux fils, André

et Étienne, et deux filles, Mlle Clotilde Monselet, dite de Monsay au théâtre, et Mme Adolphe Candé, artiste, ainsi que son mari, du théâtre de Saint-Pétersbourg. Des deux fils, l'un, André, l'aîné, est publiciste; le second, Étienne, est peintre.

23 mai.

Décès de l'éditeur Joseph-Léon Techener, directeur, depuis 1873, de la célèbre maison de librairie spéciale qu'avait fondée son père, Jacques-Joseph Techener, en 1827. Il n'avait que cinquante-cinq ans.

24 mai.

Une vente de tableaux qui a eu lieu aujourd'hui à l'hôtel Drouot a encore donné lieu à de curieuses enchères pour certaines toiles qui ont vu leur valeur s'accroître considérablement depuis leur vente d'origine. Il s'agissait de la collection de feu M. Alluand, ancien président du Cercle des Beaux-Arts de Limoges, qui ne comprenait, d'ailleurs, que quelques toiles de premier ordre. C'est encore un Troyon, *l'Abreuvoir*, qui a eu les honneurs de la vente. M. Alluand avait payé cette toile à Troyon 800 francs en 1861; elle s'est vendue aujourd'hui 33,000 francs! Un Corot, *le Matin*, payé 200 francs en 1860, s'est vendu 9,200 francs; un Diaz, *les Confidences de l'Amour*, payé par M. Alluand 250 francs en 1862, a été adjugé 5,000 francs, etc. En somme, cette

vente, peu importante par le nombre des toiles mises en adjudication, a cependant produit 82,465 francs.

28 mai.

La grosse affaire de la quinzaine a été la question des billets de banque de 500 francs dont un certain nombre, habilement falsifiés, ont été répandus dans la circulation. La Banque de France a décidé aussitôt la suppression complète de ces billets pour éviter une propagation plus étendue des billets faux, et, depuis quelques jours, elle rembourse à bureaux ouverts tous les billets de 500 francs non falsifiés qui lui sont présentés. C'est par plusieurs centaines de millions que se chiffrera définitivement ce remboursement. Mais, en revanche, la Banque s'est refusée à rembourser les billets faux : elle ne veut rembourser, en effet, que les billets qu'elle a elle-même émis. Une interpellation a eu lieu le 26 à la Chambre, à ce sujet. Le gouvernement, par l'organe de M. Floquet, a donné raison à la Banque : l'État ne rembourse pas non plus les pièces de monnaie fausses, bien que ce soit lui qui les frappe. Toutefois, la Banque a consenti à indemniser fortement les porteurs inconscients de faux billets. Leur nombre constaté n'était, d'ailleurs, à ce jour, que de 57, et, en présence de la mesure de suppression prise, il ne peut augmenter. La Chambre a donné raison à l'argumentation du premier ministre, et aujourd'hui l'incident est clos.

Les Deux Dumas. — On vient de publier, en trois volumes, les Mémoires de MM. de Goncourt. On y trouve beaucoup d'esprit, pas mal d'indiscrétions et quelques portraits sincères. Voici ceux des deux Dumas, le père et le fils, qui figurent au troisième de ces piquants et anecdotiques volumes :

Alex. Dumas Ier. — « Entre, au milieu de notre conversation, Dumas père, cravaté de blanc, gileté de blanc, énorme, suant, soufflant, largement hilare. Il arrive d'Autriche, de Hongrie, de Bohême..., il parle de Pesth où on l'a joué en hongrois, de Vienne où l'empereur lui a prêté une salle de son palais pour faire une conférence ; il parle de ses romans, de son théâtre, de ses pièces, qu'on ne veut pas jouer à la Comédie-Française, de son *Chevalier de Maison-Rouge,* qui est interdit, puis d'un privilège de théâtre qu'il ne peut pas obtenir, puis encore d'un restaurant qu'il veut fonder aux Champs-Élysées. Un *moi* énorme, un *moi* à l'instar de l'homme, mais débordant de bonne enfance, mais pétillant d'esprit. « Que voulez-vous? reprend-il, quand on ne fait plus d'argent au théâtre qu'avec des maillots... qui craquent... Oui, ç'a été la fortune d'Hostein... Il avait recommandé à ses danseuses de ne mettre que des maillots qui *craquassent*... et toujours à la même place... Alors les lorgnettes étaient heureuses... Mais la censure a fini par intervenir... et les marchands de lorgnettes sont aujourd'hui dans le marasme... Une féerie, une féerie?

Vous savez... il faut que les bourgeois disent en sortant : « Les beaux costumes! Les beaux décors! mais qu'ils sont donc bêtes, les auteurs! » C'est un succès quand on entend ça! »

Alex. Dumas II. — « Ce soir, chez la princesse Mathilde, nous avons entendu pour la première fois de l'esprit de Dumas fils. Une verve grosse mais qui va toujours, des ripostes qui sabrent tout, sans souci de la politesse, un aplomb qui touche à l'insolence, et qui en donne à sa parole toutes les bonnes fortunes; par là-dessus, une amertume cruelle... mais incontestablement un esprit bien personnel, un esprit mordant, coupant, emporte-pièce, que je trouve supérieur à l'esprit que l'auteur dramatique met dans ses pièces, par sa qualité de concision et de taille à arêtes vives, qu'il a, cet esprit, dans sa première spontanéité!

« Il avait pris pour thèse que, chez tout le monde, sans exception, tous les sentiments et toutes les impressions dépendent du bon et du mauvais état de l'estomac, et il racontait à l'appui l'histoire d'un mari de ses amis qu'il avait emmené dîner chez lui, le soir de la mort de sa femme, une femme qu'il adorait. — Il lui avait servi un morceau de bœuf, lorsque le mari tendit son assiette et avec une douce imploration de la voix lui demanda : « Un peu de gras! » L'estomac! qu'est-ce que vous voulez? ajoute Dumas. Il avait un estomac excellent, il ne pouvait pas avoir un grand chagrin... »

Théatres. — La Comédie-Française a représenté, le 14 mai, une pièce nouvelle en trois actes et en vers de M. Jean Richepin, *le Flibustier*, dont les développements poétiques lui ont été inspirés par les beaux spectacles de la nature qu'il a si souvent et si heureusement étudiés lui-même au bord de la mer. *Le Flibustier* vaut plus encore, en effet, par la forme et la grandeur d'une poésie presque impeccable que par la nouveauté même d'une intrigue qui rappelle deux vaudevilles bien connus de Scribe, *Théobald, ou le Retour de Russie*, et *Michel et Christine*, et qui, tout en étant dramatique, n'est pas très variée. C'est donc le poète avant tout qui a triomphé l'autre soir, et M. Richepin demeure, comme devant, l'un des premiers manieurs de rimes de ce temps.

Got, Worms, Laroche, et Mmes Worms-Barretta, Granger et Ludwig, ont aussi donné à M. Richepin l'appoint considérable de leur talent ; M. Got, dans le personnage d'un vieux marin, qu'il a rendu et traduit absolument au naturel, a été surtout acclamé.

La soirée a fini par *le Baiser*, saynette en vers, à deux personnages, de Théodore de Banville, qui avait déjà été représentée au Théâtre-Libre. Coquelin cadet et Mlle Reichemberg ont fait valoir adorablement cette petite pièce dont le sujet est sans prétention, mais qui est écrite en vers ciselés avec une recherche qui a semblé parfois excessive. Les rimes tout à fait riches dont Banville a émaillé son œuvre témoignent d'un travail et

d'une peine que le public a d'ailleurs récompensés en les soulignant au passage par ses rires et ses bravos. Ce n'est pas là de la poésie classique, à coup sûr ; mais, en telle matière, Banville a l'art exquis de tout faire passer.

— Encore un nouveau cercle dramatique, *le Cercle funambulesque,* dont le siège est au n° 42 de la rue Rochechouart, et qui a ouvert le 15 mai par une représentation de pantomimes dont l'une, *la Colombine pardonnée,* de MM. Paul Margueritte et Fernand Beissier, a vivement réussi. M. Margueritte remplissait lui-même le rôle de Pierrot, et la belle Mlle P. Invernizzi, la ballerine de l'Opéra, faisait Colombine. Dans une autre pantomime, *l'Amour de l'art,* nous avons eu Saint-Germain ; enfin on nous a donné une fort plaisante parade extraite du Théâtre des Boulevards et adaptée à la scène moderne par M. Copin. En somme, soirée fort amusante et qui se passait en quelque sorte en famille. On se serait cru, en effet, beaucoup plus dans un atelier que dans une salle de spectacle.

— Le même soir, reprise au théâtre des Variétés de *la Princesse de Trébizonde*, amusante opérette d'Offenbach, qui a vingt ans de date, et qu'avaient créée aux Bouffes Mmes Thierret, Céline Chaumont, Van Ghell, et MM. Désiré et Berthelier. Le livret est encore amusant et la musique toujours jeune et charmante. On a surtout applaudi, dans l'interprétation actuelle, Barral, Christian, Cooper,

et Mmes Mily-Meyer et Mary-Albert. Les Variétés termineront leur saison avec cette heureuse reprise.

— A Cluny, le 19, première représentation d'*Un Jour de crise,* comédie en un acte de M. Gung'l, et où certains ridicules des mœurs parlementaires sont raillés avec esprit. C'est un agréable lever de rideau.

— Le même soir, au théâtre des Batignolles, première représentation du *Coq rouge,* drame nouveau et inédit de Louise Michel et que la censure n'a laissé passer qu'après de fortes suppressions. Mais il a semblé qu'elle en avait trop laissé encore ! La soirée a été plus que houleuse : les galeries supérieures ont ouvert, dès avant le lever du rideau, un bruyant colloque avec les loges et l'orchestre, et ce colloque n'a cessé qu'avec la pièce, dont personne n'a entendu un traître mot. Le spectacle était beaucoup plus dans la salle que sur la scène. La grande citoyenne assistait à « l'exécution » de son œuvre, et elle a paru beaucoup s'amuser, avec tout le monde, des lazzis, des cris d'animaux et des chansons grivoises et autres du public du poulailler. Son amour-propre d'auteur, ainsi méconnu, n'a pas semblé trop souffrir de cet irrespectueux scandale.

— Le 22 mai, à l'Éden-Théâtre, première représentation de *Rolla,* ballet en trois actes et cinq tableaux, de M. Manzotti, musique de M. Angeli, qui remplace sur l'affiche *la Fille de Madame Angot.* Ce ballet, joué depuis longtemps déjà en Italie, ressemble beaucoup à ceux

que l'Éden nous a donnés jusqu'à ce jour, mais il est brillamment mis en scène et la musique a la verve et la vivacité nécessaires. Enfin, on y a beaucoup applaudi les ballerines Coppini et Legnani et les danseurs Vincenti et Biancifieri.

— L'Opéra-Comique a repris, le 24 mai, *l'Épreuve villageoise*, opéra-comique de Grétry, qui date du 24 juin 1784. Repris déjà le 26 mai 1853, avec Ponchard, Bussine, et Mmes Lefebvre (Mme Faure) et Revilly, ce mélodieux ouvrage retrouva alors un long succès. L'œuvre charmante de Grétry est chantée aujourd'hui avec un ensemble exquis par Bertin, Soulacroix, et Mmes Molé-Truffier et Pierron. Le succès en a été très vif, et les interprètes y ont excellemment contribué.

Le même soir, Mme Isaac abordait pour la première fois, à l'Opéra-Comique, le rôle de Marie dans *la Fille du régiment*. Elle y a obtenu un succès éclatant, et on lui a fait bisser d'enthousiasme le principal air de son rôle : *Adieux à la France...*

— Encore une innovation théâtrale : on a ouvert le 28 mai, à la salle Vivienne, un nouveau spectacle, ayant pour titre *le Petit-Théâtre* (théâtre de marionnettes). Ces marionnettes ont représenté *le Gardien vigilant*, pièce en un acte de Cervantès, adaptée par M. Amédée Pagès, et *les Oiseaux*, comédie d'Aristophane, traduite par M. Félix Rabbe. Derrière la toile de fond se trouvaient les artistes qui faisaient parler ces marionnettes, et qui n'étaient

autres que les adaptateurs et traducteurs eux-mêmes, auxquels s'étaient joints quelques-uns de leurs amis. Très curieuse tentative théâtrale, très littéraire surtout, et, malgré quelques longueurs inhérentes à l'ancienneté des deux pièces représentées, très vif succès de ces restitutions pleines de fidélité et d'intérêt.

VARIA. — *Les Rimes riches.* — Nous parlons plus haut des rimes ultra-riches, — Murger aurait dit millionnaires, — employées par Th. de Banville dans sa petite comédie *le Baiser,* rimes qui ont paru souvent excessives à la scène, mais qui démontrent surtout l'extrême souplesse du grand et sympathique talent du poète.

M. Albert Millaud, qui est lui aussi un poète très délicat à ses heures, a cherché à pasticher le faire de M. de Banville dans la susdite comédie, et *le Figaro* a publié de lui, au lendemain de la première représentation du *Baiser,* la plaisante parodie qui suit, laquelle nous donne en même temps un fort spirituel portrait de M. de Banville.

MONSIEUR DE BANVILLE

Vous ne connaissez pas le seigneur de Banville.
Poète, il se concentre aux champs, s'absorbe en ville.
Il entretient sa muse avec des millions.
Qu'il célèbre Bidel et ses demi-lions,
Qu'il exalte la ville ou prône la campagne,
Ou l'Indien dormant au bord du lac, en pagne,
Que dans son rythme clair, admirable, étonnant,
Il poétise Zeus formidable et tonnant,

Qu'il loue, à tour de rôle, atroce ou débonnaire,
Les talents de Paulus ou le chic de Bonnaire,
Qu'il décrive en beaux vers l'entier signalement
Du noble coq gaulois ou du cygne allemand,
Qu'il critique, sans nul velours à la mitaine,
Dennery, Ranc, Dumas, Renan ou l'ami Taine,
Qu'il nous peigne Pierrot, qui crie empoisonné,
Ou qui, pour faire rire, emplit d'empois son né,
Qu'entraîné par son goût et par sa pente aux mimes
Il mette en vers charmants de vieilles pantomimes,
Bref, quand il prend la plume, aimable et grave écart,
Il vous en fait jaillir avec verve, avec art
Des perles, des rubis, améthyste, émeraude.
Sa muse a des trésors. Cet amant aimé rôde
Autour de ces trésors, et, les dévalisant,
Rimant comme Méry, l'auteur d'*Héva*, lisant,
Il vous charme, éblouit, séduit, Scribe céleste.
En goûtant ses beaux vers, on dit : C'est frais, c'est leste.
C'est onctueux ainsi qu'ouate et que saindoux
Et l'on se sent bercé comme sur un sein doux :
Tel est, du haut du crâne au bout de la semelle,
Ce poète charmant, suave, en qui se mêle
L'oiseau, le papillon, et les merles siffleurs,
La rose, le muguet, enfin cinq ou six fleurs,
Tout ce que la nature offre en épître à l'âme;
Gai comme un lai, divin comme un épithalame !
Va, poète, partout cours, vole en tout temps droit
Et juste ! Abeille d'or, butine en tout endroit,
Va, le monde est à toi. Chante le Rhin, l'Euphrate,
Le daim, que le chasseur juché sur un bœuf rate,
Chante Londres, Paris, Siam, Stamboul, Angers,
Mais ne consacre pas de vers aux Boulangers.

Jules Janin poète. — On ne connaît que fort peu de vers de Jules Janin, qui, en effet, en a écrit fort peu. Nous citerons donc les suivants qui ont été communiqués aux *Annales* par Alex. Piedagnel avec le petit billet qui les précède :

Quand Jules Janin (qui n'a jamais publié que de la prose) a composé cette pièce, il n'était pas encore académicien, mais il était déjà goutteux ! J'ai écrit ces vers sous sa dictée ; il était très gai, ce jour-là, quoique souffrant.

A. PIEDAGNEL.

Vers improvisés par Jules Janin, lorsqu'il fut nommé Président du CAVEAU (1866).

O vous dont les grâces parfaites
Ont allégé mes déplaisirs,
Vrais buveurs, gourmands et poètes,
Chansonniers des légers loisirs,
Le *Caveau,* c'est le vrai Parnasse !
A vos côtés faites-moi place,
Et m'apprenez à l'unisson
Comment se trousse une chanson !

Mais abuser de l'espérance,
Chanter sans voix, triste science !
J'avais promis, en plein été,
Dans un jour de belle santé,
— Ce jour-là, content et superbe,
J'aurais dîné même sur l'herbe, —
D'écrire à votre intention
Mon couplet de réception :

J'aurais chanté Margot la belle,
Et son doux rire, et sa querelle,
— Un appel à maint jouvenceau, —
Et son jupon rouge ponceau!
Le fils de Sémélé ne veut pas que je chante
Une beauté leste et vivante.
Il dit que ça m'est défendu,
Que j'en serais tout morfondu;
Mais il me permettrait sans peine
De célébrer la vieille Hélène,
Et l'antique Lydie et l'ancienne Chloé,
Et Néobule et Pholoé :
Voilà des amours salutaires!
Et d'autant mieux que ces grand'mères
Se laissaient aimer bien avant
Que Christophe Colomb eût mis sa barque au vent.

Modère, Jeanneton, le feu de ta prunelle!
Échanson, verse-moi de ton plus petit vin!
Ne comptez pas sur moi pour le roi du festin...
Amis, déjà voici que je chancelle
D'avoir bu trop d'eau ce matin!

Un Impresario de salades. — Les dîners hebdomadaires de Rossini, dans son chalet de Passy, ont été longtemps célèbres. Il paraît que le compositeur Carafa se chargeait de confectionner lui-même la salade dans ces repas où certains plats étaient cuisinés sous la direction de l'auteur du *Barbier* et sous celle de sa femme. Il paraît aussi qu'un jour Carafa, ayant sans doute manqué sa salade, fut prié de ne plus la faire désormais.

Jules Claretie, qui donnait alors des chroniques à *l'Indépendance belge,* ayant fait allusion, dans l'une d'elles, au déboire humiliant survenu à Carafa, celui-ci s'empressa d'adresser au journal diffamateur la plaisante et spirituelle rectification suivante :

Au Directeur de « l'Indépendance belge ».

Août 1866.

Monsieur le Directeur,

M. Jules Claretie, l'un de vos rédacteurs, me met en scène dans son dernier *Courrier de Paris.*

Il parle de deux faits qui me seraient relatifs, un nouvel opéra-comique de moi, et ma destitution d'*impresario de salades* aux dîners hebdomadaires de Rossini.

Je ne réclamerais pas à propos du premier fait. Il est vrai que le regrettable Mélesville a laissé un opéra-comique, en trois actes, dont j'ai composé la musique; mais, comme on ne joue guère un ouvrage aujourd'hui que quand les auteurs sont morts, vous concevez que, cette condition n'étant accomplie que pour l'un des auteurs de cet ouvrage, il faut attendre un événement, que je ne presse pas, c'est qu'il devienne tout à fait posthume. Par le même motif, je ne compte pas voir la reprise de *Masaniello,* de *la Prison d'Édimbourg,* de *Jenny,* du *Valet de chambre*, etc.

Mais ce que je ne puis laisser passer, c'est que M. Jules Claretie prétende que je ne fais plus la salade, aux dîners du samedi, à la table de Rossini, parce que tantôt il y aurait manqué du poivre, tantôt du sel! Je dois et à mes concitoyens et à la postérité de préciser la cause de ma destitution. Je ne réussissais la salade qu'à la condition d'avoir l'huilier posé par terre, à côté de moi. Mme Rossini, dans un esprit de maîtresse

de maison rangée, prétendant que l'huilier n'était pas là à sa place, qui aurait été sur la table, je me suis fait un devoir de lui adresser ma démission en me résignant à manger, tous les samedis, une salade d'une incontestable infériorité.

Je vous prie, et vous somme au besoin, Monsieur le Directeur, d'insérer cette lettre dans votre plus prochain numéro, et d'agréer, ainsi que M. Claretie, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

CARAFA.

Histoire du mot « Gaffe ». — On a joué récemment à la Renaissance un vaudeville intitulé *Une Gaffe*. A ce propos, notre confrère Émile Faguet nous a donné dans son feuilleton du *Soleil* la définition détaillée du mot, ainsi que son histoire :

« Ce qu'on appelle gaffe, dit-il, c'est généralement ce que nos pères appelaient une *impertinence* (avant que le mot, perdant sa signification vraie, ne fût devenu tout simplement synonyme d'insolence). C'est à savoir une parole très mal à propos, un mot qui est celui juste qu'il ne fallait pas dire à telle personne, à tel moment, dans telle circonstance...

Il y en a de célèbres dans la littérature et dans l'histoire anecdotique. Il me semble que c'est dans *Turcaret* qu'il y a les plus fortes et les plus nombreuses. Le Sage aimait ce genre d'amusement qui est très fécond en effets comiques. Il y a des gaffes monumentales, comme celle de cet invité de Voltaire qui complimentait Mme Denis de

la manière admirable dont elle avait joué *Zaïre*. « Oh ! Monsieur, répondait l'excellente femme, un peu ridicule mais excellente, il faut être jeune et belle pour bien jouer *Zaïre !* — Oh ! Madame, répliquait avec empressement l'aimable courtisan, le parfait homme du monde, vous êtes bien la preuve du contraire. » Pour une gaffe, voilà une gaffe, c'est la gaffe classique. Il y a des gaffes discrètes, il y en a de charmantes, dont on n'est point mécontent quand on les a faites, surtout quand on trouve un homme qui les relève avec agrément.

Mgr Sibour, dit-on, rencontrant Béranger quelque part, lui parla avec beaucoup de courtoisie, et, dans l'entraînement du discours, s'échappa à lui dire : « J'ai lu toutes vos chansons, Monsieur. — Non ! pas toutes, Monseigneur », répondit le chansonnier. Voilà une gaffe exquise. Elle semble faite exprès pour provoquer une réponse délicate. C'est une gaffe académique.

Sous quelle rubrique classerons-nous celle de ce jeune innocent qui, assis entre Mme de Staël et Mme Récamier, s'écriait :

« Me voici entre l'esprit et la beauté ?

Ce qui lui valut cette riposte de *Corinne :*

« Sans posséder ni l'un ni l'autre [1]. »

---

1. Sainte-Beuve, qui cite également le mot dans un de ses Lundis (tome VIII des *Nouveaux lundis* dans l'article sur Marie Leckzinska) le donne d'une manière différente :

« ... Un homme assis à table entre Mme de Staël et Mme Récamier

VARIÉTÉS

LETTRES INÉDITES

DU

GÉNÉRAL CHANGARNIER

La première de ces deux importantes lettres est antérieure au retour de Changarnier en France, alors qu'il quitta l'Algérie après sa rupture avec le maréchal Bugeaud. La seconde a été écrite très peu de temps après cette rupture. Ces lettres étaient adressées par le général à l'un de ses anciens aides de camp, et sa famille a bien voulu nous les communiquer.

I

Alger, le 4 novembre 1841.

Mon cher ami,

Les heureuses semaines, doucement agitées, que j'ai passées en France n'étaient sans doute pas de sept jours, contre leur coutume, tant elles m'ont semblé s'écouler vite, et quand, le 30 septembre, j'ai revu Alger, il m'a semblé l'avoir quitté de la veille. En débarquant j'ai trouvé chez moi une lettre du gouverneur m'annonçant qu'après

s'échappa à dire : « Me voilà entre l'esprit et la beauté ! » ce qui fit dire à Mme de Staël, relevant la sottise : « C'est la première fois qu'on me dit que je suis belle ! »

avoir conduit un convoi à Médéah et à Milianah, M. le général Baraguay-d'Hilliers me remettrait le commandement des troupes. Mais cet officier général, secrètement autorisé peut-être par le gouverneur, ou assez sûr de son influence pour modifier ses instructions, a prolongé ses opérations inopportunes ou malhabilement conduites. Si des renseignements donnés et recueillis avec beaucoup trop de légèreté, et dont l'expérience a montré l'inexactitude, expliquent jusqu'à un certain point qu'on ait voulu, dans la province d'Oran, hâter le mouvement de la machine française, dans l'espoir de précipiter la désorganisation de la machine arabe qu'on disait prête à se détraquer, rien, absolument rien, ne peut justifier les opérations commencées ici et continuées dans des conditions et des circonstances qui devaient nécessairement amener la ruine des troupes et des moyens de transport. Enfin, le 26 octobre on m'a remis un commandement fort compromettant en apparence ; on voulait me léguer le soin d'enterrer le dernier homme et le dernier mulet de l'armée ; mais je n'ai aucune inclination pour le métier d'entrepreneur des pompes funèbres. On croyait m'avoir donné une infirmerie à conduire, et cette infirmerie a marché dans un ordre parfait et a combattu avec un entrain remarquable. Si, comme on s'y est engagé, on transmet au ministre mon Rapport, il sera sans doute inséré dans les journaux Il est de la plus scrupuleuse exactitude et me dispense de donner d'autres détails.

Mes évaluations des forces ennemies et de leurs pertes sont non seulement inférieures aux évaluations de tous les commandants de brigade et chefs de corps, mais elles sont bien au-dessous de la vérité, comme nous le prouvent les rapports des déserteurs et les relations des habitants de Blidah avec les montagnards voisins. J'ai mieux aimé me tromper ainsi que d'imiter, même de loin, les hâbleries à la mode. L'heureux combat du 29 octobre a brillamment terminé ma courte expédition, et je suis rentré fort à propos, car, immédiatement après le retour des troupes, la pluie a tombé par torrents, durant quatre jours consécutifs, et je n'ai pas voulu me charger de noyer ce qui me reste d'hommes valides. Nous avons dans les hôpitaux 900 malades de plus que l'année dernière, à la même époque, bien que le chiffre des évacuations sur France dépasse de 1,700 le chiffre de l'année 1840. Voilà les résultats obtenus par les hommes venus de France pour nous enseigner à prendre soin du soldat!...

L'administration coloniale n'est pas dans un état plus prospère; les affaires les plus urgentes attendent une solution; mais rien n'est préparé pour donner de l'ouvrage, un gîte et du pain aux ouvriers de France qui répondent en assez grand nombre à l'appel du gouvernement. La guerre, et de stupides arrêtés, ont amené une augmentation progressive du prix des denrées de première nécessité et affament la population civile.

Si tout va à la diable dans cette province, nous ne sommes pas dédommagés par les nouvelles d'Oran. La colonne *politique,* — politique fait ma joie !... — après avoir promené très longtemps le Bey de notre invention sans lui conquérir un seul sujet, sans lui obtenir la soumission de la plus petite tribu, a cherché dans les masures de Mascara un abri contre les pluies d'automne, et, tandis qu'elle y mange les vivres de la garnison, 1,500 Arabes sont venus enlever, sous les murs d'Oran, les femmes et les enfants de nos Douairs. Je ne sais si on pourra couvrir tout cela par l'émission de quelque immense *puf,* de quelque *blague* gigantesque dans le genre des 10,000 *Medjirs* qui ont fait le bonheur de tout Paris pendant mon séjour, hélas ! trop court dans cette excellente ville.

Je ne vous demande pas le secret sur ces renseignements, mais je vous prie de ne pas montrer ma lettre, surtout au général Boyer, parce que, ayant eu à écrire tout récemment au général d'Houdetot, je ne veux pas avoir l'air de faire des circulaires contre le gouverneur.

Voilà l'insurrection d'O'Donnel comprimée. Savez-vous qu'Espartero, à l'instigation des Anglais, a porté à près de 4,000 hommes la garnison de Mahon, ce qui n'empêcherait pas 2,500 ou 3,000 Africains de l'enlever lestement si un officier de marine vigoureux, entrant dans le port avec sept ou huit bateaux à vapeur, nous jetait sur le quai au point du jour ou nous débarquait dans une

crique; la *chemise* fort trouée du côté de la campagne ne nous arrêterait pas. Si vous avez du temps de reste, tâchez de prendre, au dépôt de la guerre, et de m'envoyer quelques renseignements sur Minorque.

Mille amitiés bien sincères.

CHANGARNIER.

II

Chailly, le 2 décembre 1843.

Mon cher ami,

Toutes vos réflexions, toutes vos observations sur la convenance d'arriver à Paris avant qu'on se soit exclusivement occupé des députés et d'intrigues ministérielles, sont parfaitement justes et je n'ai rien à y opposer, si ce n'est que des considérations de famille et la nécessité de terminer le plus tôt possible quelques affaires arriérées, et Dieu merci! voisines de leur conclusion, me semblent devoir passer avant mes intérêts de position que j'ai été et serai toute ma vie peu habile à servir. Ne pouvant me rendre auprès de vous avant les derniers jours de décembre, je désirerais échapper aux ennuis du premier jour de l'an, et ne descendre de voiture que le 3 ou 4 janvier. Dites-moi franchement si ce délai ne causera pas un peu d'étonnement, ce que je veux éviter. Votre tact et votre obligeance sur laquelle ma vieille affection

compte, avec la confiance la plus inébranlable, me seront d'un grand secours en cette occasion, si vous avez conservé des relations avec l'état-major de M. le duc de Nemours. Là vous parlerez beaucoup de ma vive impatience de me rendre à Paris, contrariée par des devoirs de famille et l'urgence de régler des intérêts qui ne sont pas seulement les miens. Si, sans laisser soupçonner que j'en ai exprimé le désir, vous pouviez inspirer au prince l'envie de lire mon Rapport d'ensemble, qui est à Paris depuis avant-hier, je crois qu'il le trouverait substantiel et traitant de questions fort en dehors des banalités ordinaires.

Une place au Comité de la guerre est, sans aucun doute, ce qui me plairait le mieux; mais moi qui aime avant tout les émotions du commandement et de la responsabilité, les charmes sauvages de la vie en plein air et en pleins champs, je saurais aussi être parfaitement heureux dans la tranquillité de la vie retirée; j'en fais l'expérience chaque jour. Aussi je me résignerais sans hésitation et sans peine à la disponibilité permanente plutôt que d'accepter une position, belle pécuniairement, mais que je ne croirais pas complètement favorable aux intérêts de ma réputation. La crainte de certaine proposition pour un avenir, probablement très prochain, — ceci, absolument entre nous et sous le sceau du secret le plus complet, — contribue à ralentir mon empressement de voir les personnes à qui j'ai à rendre des devoirs indispensables.

Quant à cet excellent M. Bugeaud, si la mémoire de Pourcet ne vient bientôt au secours de la mienne, j'oublierai la plupart de mes trop justes griefs contre cet homme que je méprise *en gros*, sans descendre au détail[1].

Retenez-moi un logement au prix nécessaire pour qu'il soit convenable, à dater du 1er janvier ou du 25 décembre, si vous jugez que je puisse, sans scandale, me soustraire aux importunes salutations du jour de l'an. Je voudrais trouver une voie de bois et une livre de bougie dans ce logement, pour me donner le temps de m'approvisionner. Tâchez de savoir, et de me dire, si Frigalle, très bon tailleur, rue Saint-Marc, 18, dont j'ai

---

1. En regard de cette opinion de Changarnier sur Bugeaud, nous placerons celle de Bugeaud sur Changarnier contenue dans le rapport du 12 août 1843, adressé par ce maréchal au Ministre de la guerre, le maréchal Soult, au moment où Changarnier allait retourner en France :

« ... Ma longanimité, mes bons procédés répétés, rien n'a pu adoucir ce caractère orgueilleux et altier avec ses chefs, dur jusqu'à la grossièreté avec ses subordonnés. A part un très petit nombre d'officiers, les autres le voient partir avec plaisir. Il lui est arrivé quelquefois de traiter des colonels comme on ne traite pas des laquais. Vous pouvez être tranquille, Monsieur le maréchal, l'absence du général Changarnier ne se fera pas sentir, lors même que la guerre redeviendrait ce qu'elle a été. »

Il faut lire, pour bien se rendre compte des rapports toujours difficultueux qui ont existé entre le maréchal Bugeaud et Changarnier, l'intéressant article publié à ce sujet, dans la *Revue des Deux-Mondes* du 15 février dernier, par M. Camille Rousset, de l'Académie française, au cours des belles études données dans la Revue par cet éminent historien sur les origines de la conquête de l'Algérie.

été constamment satisfait, exerce encore son état. Je lui assignerais un rendez-vous pour le jour même de mon arrivée.

Je pense avec vous qu'il importe d'établir et de répéter souvent que j'avais voulu me séparer de M. Bugeaud à diverses reprises, et notamment quelques semaines avant ma nomination au grade de lieutenant général; si ce personnage a de détestables relations avec MM. Duvivier, de La Moricière et moi, il en a d'assez mauvaises aussi avec MM. de Bourjolly, Marey et Reveu, et il est en état de rupture déclarée avec MM. Baraguay-d'Hilliers et de Tarlé, venus en Afrique comme ses amis particuliers, et pour nous évincer.

J'aurai à toucher à Paris un arriéré de 7 ou 8,000 francs pour lequel il n'y aura pas, dit-on, de prescription à craindre. Je voudrais en être sûr et je désire que vous puissiez prendre des informations positives à l'Intendance, rue de Verneuil.

Je finirai cette lettre sans m'excuser de vous donner tant d'occupations plus ou moins ennuyeuses, car il me semble que votre affection ne trouvera pas ma confiance indiscrète.

Adieu; je vous serre la main.

CHANGARNIER.

LES MOUSTIERS DE PARIS

Le document suivant, que nous communique M. Alexandre Huré, est d'un auteur inconnu, mais il donne une incontestable authenticité des paroisses de Paris à cette époque (XIIIe siècle)[1].

Et d'abord, voici la définition du mot *Moustier*, telle que nous la trouvons dans les *Recherches sur la France*, d'Etienne Pasquier :

« Encore que *Moustier* ou *Monstier* vienne de *Monasterium* (maison de solitaire), que nous disons maintenant *Monastère*, qui est le séjour de l'habitation des moines, si est-ce que nos ancêtres en usèrent différemment pour toutes églises parochiales, comme de fait vous voyez que l'on dit ordinairement, *mener l'épousée au Moustier*, quand on mène une jeune fille à l'église pour être mariée par son curé. »

LES MOUSTIERS DE PARIS (1270)

Hé, Nostre-Dame-de-Paris,
Aidiez-moi qui suis esmaris,
Et vous, Nostre-Dame-des-Chans,
Et Saint-Marcel li bien quérans,
Et Saint-Victor li Dieu amis,

---

1. L'original de cette pièce existe à la Bibliothèque nationale, n° 7218.

MM. Henri Bordier, dans un opuscule fort intéressant, et Martin Méon, dans son curieux recueil de contes et de fabliaux, l'ont seuls reproduit jusqu'à présent, croyons-nous.

Et Saint-Nicholas li pétis [1],
Et vous, Saint-Estienne-des-Grés,
Et Sainte-Geneviève après [2].
Aidiez-moi, Saint-Symphoriens,
Saint-Cosme et Saint-Dominiens,
Saint-Ylaire, Saint-Juliens
Qui herberge les crestiens [3].
Saint-Benéois li bestornez,
Aidiez à toz mal atornez;
Saint-Jaques aus preescheois,
Saint-François aus frères menors;
Et Saint-Jehans à l'Ospital,
Et Saint-Germain-des-Prez-l'Aval [4],
Saint-Blaives et Saint-Mathelin;
Et Saint-Andrieu, et Saint-Sevrin [5].
Aidiez-moi, Saint-Germain li viex,
Et Saint-Sauveres qui vaut miex;
Saint-Cristofle, Saint-Bertremiex,
Et vous, biaus sire Saint-Mahiex;
Sainte-Jeneviève aux coulons;
Et vous, Saint-Jehan li roons;
Sainte-Marie l'abeesse;
Li Saint de la Chapele Évesque,

1. Saint-Nicolas-du-Chardonnet (1243).
2. Saint-Pierre et Saint-Paul (508), puis Sainte-Geneviève.
3. Saint-Julien le-Pauvre (580).
4. Fondé en 530.
5. Antérieur au VIe siècle.

Et l'Ostel Dieu i vueil mie demetre ;
Saint-Pierre aus bues [1] et Saint-Landris,
Et Saint-Denis du Pas ausis,
Et de la Chartre Saint-Denis;
Saint-Macias et Saint-Liefrois,
La Magdeleine et Sainte-Crois ;
Et Saint-Michel et Sainte-Crois,
Li Saint de la Chapele aus rois [2] ;
Et Saint-Germain l'Auxerrois [3],
Et Saint-Thomas de Lovre ausi ,
Et Saint-Nicholas de lez li,
Et Saint-Honoré aus porciaus,
Et Saint-Huistace de champiaus [4] ;
Et Saint-Ladre li bons mesiaus,
Saint-Leu, Saint-Giles li noviaus,
Et li bon Saint des Filles-Dieu ;
Et Saint-Magloire n'en eschie,
Et la Trinité aux Asniers;
Li Saint du Moustier aux Templiers,
Et cil du Val des Escoliers ;
Et Saint-Laurent qui fu rostis,
Saint-Salerne qui fu trahis,
Saint-Martin des Chans n'i oubli [5],

1. Le portrait existe à Saint-Séverin (1107).
2. La Sainte-Chapelle (1240).
3. Saint-Germain-l'Auxerrois (1re moitié du VIIe siècle).
4. Saint-Eustache, fondée en 1200, reconstruite en 1532.
5. Xe siècle.

Ne Saint-Nicholas de let li [1];
Saint-Pol et Saint-Antoine i met
Et toz les bons Saints de Namet;
Saint-Jehan, Saint-Gervais-en-Grève [2],
Et Saint-Bon ou l'en fiert en Clève.
Et si i sera Saint-Bernars,
Le Moustier des frères aussas,
Et si i sera Saint-Remi,
Le Moustier aux Quinze-Vingt;
Et Saint-Leu que n'oubli mie;
La novele ordre de la Pie,
Qui sont en la Bretonerie;
Saint-Giosses et Saint-Merri [3],
Et Sainte-Katherine ausi;
Saint-Innocent aux bons Martirs,
Saint-Jaque de la Boucherie [4],
Sainte-Oportune bonne amie,
Aidiez de bon cuer et d'entier
A toz cels qui ont mestier.
Amen.

1. Saint-Nicolas-des-Champs, fondée en 1110.
2. Saint-Gervais et Saint-Protais (XIIIe siècle).
3. Saint-Merry (Xe siècle).
4. La Tour Saint-Jacques (XIIe siècle).

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 11 — 15 JUIN 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : L'Incident Tisza. — Discours pacifique de M. Goblet. — La Question des passeports. — M. Albert Delpit et M. Frédéric Febvre. — M. l'Abbé Cognat. — Le Lycée de Vanves, aujourd'hui Lycée Michelet. — Anniversaire de l'Incendie de l'Opéra-Comique. — Le Général Boulanger et son programme. — La Fête des Fleurs. — Les Élus du Salon. — Le Grand Prix de Paris. — Monseletiana. — Théâtres.

Varia : Le Théâtre des Marionnettes. — Une Douzaine de Vertus... animales. — Mme Roland poète. — Le Crâne de Donizetti. — Quelques Millionnaires. — Les Mots de la Quinzaine.

Variétés : Lettre inédite du Maréchal Le Bœuf.

LA QUINZAINE. — La quinzaine a été un moment troublée par un événement extérieur qui a, pendant quelques jours, occupé et passionné l'opinion publique. Le président du conseil des ministres du gouvernement de la Hongrie, M. Tisza, a prononcé devant le Parlement de son pays, et en réponse à une interpellation, un discours relatif à la prochaine Exposition internationale de

Paris, lequel contenait un passage outrageant pour la France. Cet incident, d'autant plus inattendu que notre pays a toujours manifesté une grande sympathie pour les Hongrois et la Hongrie, a donné lieu, chez nous, à une interpellation à la Chambre des députés (31 mai), qui a fourni au ministre des affaires étrangères, M. Goblet, l'occasion de prononcer sur nos relations avec l'étranger un discours des plus pacifiques, et en même temps des plus fermes, qui a produit dans toute l'Europe une vive impression. L'incident a été clos par cette allocution dont le fond comme la forme ont eu cette rare chance d'être approuvés par les journaux de tous les partis; ce qui démontrerait surabondamment, si cela était nécessaire, que sur la question de pur patriotisme, pour ce qui regarde l'extérieur, nous sommes tous, ou à peu près tous, absolument d'accord.

— M. Goblet a abordé également dans son discours, mais simplement par allusion, la question des passeports exigés désormais, à dater du 1er juin, de toute personne, à quelque nation qu'elle appartienne, se rendant de France en Alsace-Lorraine. En effet, les Allemands ne veulent plus que les étrangers, Français ou non, pénètrent désormais dans les provinces annexées sans en avoir l'autorisation spéciale émanée de leur ambassade à Paris. C'est-à-dire qu'à dater de ce jour l'Alsace-Lorraine nous est à peu près fermée, cette question vexatoire des passeports équivalant, en réalité, à une muraille

de la Chine, qui ne sera désormais franchie que par ceux de nos nationaux qui ne pourront pas faire autrement. M. Goblet s'est très sagement borné à signaler le fait, mais sans y appuyer. Ce n'est là en somme qu'une nouvelle phase, un peu plus aiguë que les autres, de la difficulté de nos relations de voisinage immédiat avec l'Allemagne ; mais le mieux est de n'y pas faire attention, — ou au moins d'en avoir l'air !...

— Passons, sans transition, à un autre incident de moindre envergure.

Notre confrère Albert Delpit a pris à partie dans *le Figaro* (28 mai) M. Frédéric Febvre, le distingué sociétaire de la Comédie-Française, au sujet de son attitude dans l'affaire Coquelin. Delpit semblait prétendre que Febvre avait été le principal auteur et promoteur du rejet des propositions de rentrée de l'ancien sociétaire. Il ajoutait à ce propos quelques insinuations assez désagréables pour M. Febvre. L'affaire aurait pu s'envenimer : elle a été heureusement close par l'insertion, dans *le Figaro* du lendemain, d'une lettre rectificative de M. Febvre qui remet les choses dans leur véritable jour : le comité du Théâtre-Français, approuvé en cela par le ministre, a été « unanime » pour repousser les offres inacceptables de M. Coquelin, comme absolument contraires aux règlements et statuts de la Comédie-Française. Si l'on nous annonçait aujourd'hui, après le bruit de coulisses qui s'est fait autour de cette petite affaire,

que MM. Delpit et Febvre ont déjeuné et fraternisé hier ensemble, nous n'en serions pas surpris.

27 mai.

Un prêtre bien connu à Paris par ses anciennes querelles avec *l'Univers,* alors qu'il dirigeait une revue aujourd'hui disparue, *l'Ami de la religion,* l'abbé Cognat, curé de Notre-Dame-des-Champs, est mort aujourd'hui à l'âge de soixante-sept ans. Un de ses nombreux écrits, qui avait pour sujet l'histoire de saint Clément d'Alexandrie, a été couronné par l'Académie française. L'abbé Cognat avait été jadis au séminaire avec M. Renan : aussi quand, il y a quelques années, ce dernier fit paraître ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse,* l'abbé Cognat lui répondit, dans *le Correspondant,* par quelques curieux articles qu'il réunit ensuite en un volume sous le titre de : *M. Renan hier et aujourd'hui.*

29 mai.

Élection d'un membre dans la classe des associés libres de l'Académie de médecine : cinq candidats, les docteurs Lereboullet, Magitot, Rivière, Galezowski, Blache et Corlieu. On s'était beaucoup remué à l'occasion de cette importante élection qui soulevait tant de compétitions : il y avait 92 votants. Au premier tour, M. Magitot a été élu par 47 voix contre 30 données à M. Lereboullet.

— Ce même jour, ouverture d'une salle nouvellement

installée au Musée de Cluny, et édifiée entre la chapelle de l'hôtel et les bains de Julien, en façade sur les jardins qui longent le boulevard Saint-Germain. On y a réuni un grand nombre de pièces d'une rare curiosité provenant d'acquisitions récentes, ou de dons faits par des particuliers.

30 mai.

Le lycée de Vanves était le seul des lycées qui ne portât pas d'autre nom que celui du petit village des environs de Paris où il se trouve situé. Un nouveau décret du Président de la République vient de donner à ce lycée le nom du grand historien Michelet. Le ministre de l'instruction publique a informé de cette décision la veuve de Michelet par la lettre suivante :

Paris, le 30 mai 1888.

Madame,

J'ai l'honneur de vous informer que M. le Président de la République vient, sur ma proposition, de signer un décret aux termes duquel le lycée de Vanves s'appellera désormais « lycée Michelet ».

Je tiens, Madame, à ce que vous soyez avertie la première de cette mesure, que je dois rendre publique aujourd'hui même dans une réunion solennelle des professeurs et élèves du lycée.

En plaçant une des grandes maisons de l'Université sous le patronage du maître illustre dont vous portez le nom si dignement, j'ai voulu acquitter une dette de reconnaissance. Le

gouvernement de la République devait cet hommage à la mémoire de Michelet, et c'est d'un sentiment unanime de respect et d'admiration que je m'honore d'avoir été l'interprète.

Veuillez agréer, Madame, mes respectueux hommages.

Le Ministre de l'instruction publique
et des beaux-arts.

ÉDOUARD LOCKROY.

— On a célébré, à l'église Saint-Roch, un service funèbre en l'honneur des victimes de l'incendie de l'Opéra-Comique, catastrophe dont le premier et douloureux anniversaire avait eu lieu le 25 mai. Le personnel tout entier du théâtre assistait à cette cérémonie où plusieurs artistes de l'Opéra-Comique se sont fait entendre. La foule était considérable et M. Carvalho y avait pris place. Ce service solennel devait d'abord avoir lieu à Notre-Dame où l'on voulait exécuter, avec l'orchestre et les chœurs du théâtre, la messe de Verdi. Mais une décision de l'archevêque de Paris a opposé un refus inébranlable à cette cérémonie dans les conditions où on voulait la faire [1]. On a donc dû se borner à une messe funèbre à Saint-Roch.

---

1. Voici à propos de ce refus, qui a produit une certaine émotion, la note qui a été publiée dans la *Semaine religieuse :*

« Le comité chargé d'organiser un service anniversaire pour le repos des âmes des victimes de l'incendie qui détruisit l'année dernière l'Opéra-Comique, a sollicité de l'autorité diocésaine la permission de faire chanter quelques dames pendant la messe qui sera célébrée. Les

— Les héritiers de Victor Hugo continuent à publier ses œuvres posthumes. Deux volumes de vers ont encore paru aujourd'hui sous le titre de *Toute la lyre*. Ils comprennent des poésies de Victor Hugo de toutes les époques : odes, chansons, satires, épîtres, petites épopées, etc., que le poète avait négligées et même peut-être laissées volontairement de côté, ce qui n'empêche pas ses exécuteurs testamentaires de les publier quand même. Toutefois, dans cette quantité de pièces diverses, et de valeur bien inégale, on trouve encore d'admirables morceaux. Avant la mise en vente, une lecture des pièces principales avait été faite chez M. Vacquerie et avait déjà obtenu un très vif succès, qui se continuera en librairie. Mais pourquoi les éditeurs ont-ils laissé subsister, dans *Toute la lyre*, quelques passages vraiment trop personnels et presque malséants, tels que le suivant qui s'attaque à l'un des écrivains les plus re-

---

règlements diocésains sont formels sur ce point, et la permission n'a pu leur être accordée. Toutes les fois, du reste, qu'une pareille permission a été demandée, quels que fussent les solliciteurs et les circonstances de leur demande, le même refus a dû leur être opposé. Plusieurs personnes se sont étonnées de cela et se sont livrées à des commentaires auxquels il n'est pas dans notre intention de répondre. Personne n'a oublié la paternelle sollicitude dont Monseigneur l archevêque a fait preuve, l'an dernier, pour les victimes de ce triste accident et pour leurs familles. La lettre que M. l'archiprêtre a lue en chaire, au nom de Monseigneur, a été reproduite dans tous les journaux. Tous ont parlé aussi de la généreuse offrande dont elle était accompagnée. Mais le devoir de l'autorité diocésaine est de faire respecter un règlement dont il est facile de comprendre la sagesse. »

marquables de ce temps, et que Victor Hugo eut pour collègue à l'Académie :

Et j'ai pour tout plaisir de voir à l'horizon
Un groupe de toits bas d'où sort une fumée,
Le paysage étant plat comme Mérimée.

Ne croirait-on pas, à ce dernier trait, lire un passage omis avec intention par l'auteur dans *les Châtiments ?* Et, s'il l'avait supprimé de son vivant, et du vivant de Mérimée, pourquoi l'avoir rétabli, bien inutilement, après leur mort à tous deux ?

4 juin.

Grande séance à sensation à la Chambre des députés. Le général Boulanger y parle pour la première fois, comme député du Nord, et développe son programme révisionniste et dissolutionniste. L'exposé très personnel que le général a fait de ses projets a donné lieu aux interruptions, aux réclamations et aux ripostes les plus nombreuses et les plus violentes. Le parti de la Commune lui-même, que représentent MM. Félix Pyat et Camélinat, a pris part à la Chambre à la discussion en cherchant à réhabiliter l'insurrection du 18 mars, et à flétrir la répression qui l'a terminée. Au milieu de la confusion générale des interruptions et des discours, deux orateurs ont cependant pu faire entendre quelques paroles de raison qui ont ramené la Chambre au sens exact de la vérité : M. Floquet, président du conseil, et M. Clé-

menceau, ont prononcé successivement deux allocutions suivies d'un scrutin qui a donné au gouvernement une immense majorité. La révision et la dissolution, chères au général Boulanger, se trouvent donc enterrées pour le moment. C'est un coup à recommencer !

— On annonce le décès de M. Plichon, député du Nord et doyen des droites de la Chambre. Né en 1814, il avait été ministre des travaux publics dans le cabinet Émile Olivier en janvier 1870. Après la guerre, il fut élu député du Nord, et depuis constamment réélu.

— Aujourd'hui et hier a eu lieu, au bois de Boulogne, la fête annuelle dite Fête des fleurs donnée par l'Administration de la caisse des *Victimes du Devoir*. Depuis trois ans qu'elle a été instituée, cette fête a été généralement contrariée par le mauvais temps ; cette année, en revanche, le temps a été admirable et la recette des deux journées a atteint 98,303 francs, c'est-à-dire 31,483 francs de plus que l'an dernier. Bienfaisante influence du soleil !...

— Les médailles, grandes et petites, viennent d'être distribuées par le jury du Salon de peinture aux heureux élus. Nous ne citerons ici, de cette longue nomenclature, que les quatre médailles d'honneur qui ont été attribuées de la manière suivante :

Peinture : M. Detaille (Édouard), pour son tableau du *Rêve*. Au premier tour de scrutin, c'est M. Benjamin

Constant qui avait eu, relativement, le plus grand nombre de voix.

Sculpture : M. Turcan (Jean), élève de Cavelier, auteur du groupe en marbre exposé sous le titre de : *l'Aveugle et le Paralytique.*

Architecture : M. Deglane (Henri-Adolphe-Auguste), pour sa *Restitution du palais de Césars à Rome.*

Gravure : M. Hédouin (Edmond), qui exposait une suite d'eaux-fortes pour les œuvres de Molière.

7 juin.

Le maréchal Le Bœuf est mort ce matin à l'âge de soixante-dix-neuf ans dans son château du Moncel à Trun, près Argentan (Orne). Depuis la malheureuse guerre de 1870, qui lui avait laissé le poids terrible de tant de responsabilités, le maréchal était demeuré dans la retraite la plus absolue et également dans le silence le plus complet. Quoi qu'on ait écrit contre lui, il se refusa toujours à relever les attaques et à répondre aux accusations.

Il fut toujours, dans toute l'acception du mot, un honnête homme et un brave militaire ; mais, s'il était parfait au second plan, il n'avait pas les aptitudes nécessaires pour être placé au premier. Malheureusement on eut un jour la fâcheuse pensée de donner à ce soldat, qui avait toujours été heureux, en sous-ordre, dans sa

spécialité d'artilleur, l'organisation suprême des armées, et cela à un moment où un Napoléon Ier n'eût pas été de trop!

9 juin.

L'aqua-fortiste bien connu Paul Rajon, qui a surtout composé et gravé des portraits pour les éditions de bibliophiles, est mort aujourd'hui à Auvers (Seine-et-Oise).

11 juin.

Aujourd'hui a été couru, à Longchamps, le grand prix de Paris, le 25e depuis la création (1863). Un temps exceptionnel a favorisé cette belle réunion : l'affluence a été considérable; plus de 15,000 voitures ont conduit les curieux et ont défilé, au retour, sur trois et quatre rangées, dans les avenues des Acacias et du bois de Boulogne. La recette a été de 340,000 francs.

C'est un cheval français, *Stuart*, appartenant à M. Pierre Donon, et qui avait déjà été remarqué à Deauville, qui a remporté le grand prix, battant assez facilement, d'ailleurs, le cheval anglais, *Crowberry*, présenté par M. R. C. Vyner. Le jockey qui montait *Stuart* se nomme T. Lane. Le voilà désormais célèbre dans l'histoire des grands prix courus à Paris.

Monseletiana. — On a publié beaucoup d'anecdotes sur Monselet au moment de sa mort. En voici quelques-unes, prises dans le tas, et qui peuvent servir à titre de

documents anecdotiques aux futurs biographes de notre regretté confrère.

— Monselet était un critique théâtral des plus fantaisistes. Il parlait des pièces sans les voir : il n'entrait presque jamais dans les salles de spectacle. Les soirs de première, il s'arrêtait sur le seuil, c'est-à-dire au café mitoyen.

Quand on lui demandait pourquoi :

« C'est que, répondait-il, je craindrais de me laisser influencer ! »

— Comment un aussi fin lettré ne fut point de l'Académie, c'est là un de ces mystères qu'on peut aisément pénétrer, si l'on songe que l' « illustre compagnie » tient essentiellement à ce que le talent ait pignon sur rue.

Monselet posa sa candidature en 1879, au fauteuil de Silvestre de Sacy. La lettre qu'il adressa à ce sujet à M. Camille Doucet, secrétaire perpétuel, se terminait par ces mots :

« Veuillez excuser la frivolité de certaines de mes productions, et vous rappeler que le sourire est une des expressions du caractère français. »

Le scrutin eut lieu en 1880 : il obtint *une voix*. Il est vrai que c'était celle de Victor Hugo.

Le grand poète avait pour le chroniqueur une vive sympathie : Monselet dînait souvent chez lui; nos lecteurs n'ont peut-être pas oublié l'amusant récit d'un de ces dîners, publié ici même, il y a quelques mois.

— Monselet eut l'honneur, un jour, d'inspirer un quatrain à Victor Hugo.

C'était pour une invitation qu'il lui adressait.

Ce quatrain était ainsi conçu :

Que chez nous désormais chaque jeudi t'amène,
Et je m'adresse à Dieu lui-même, et je lui dis :
« Fais-nous la semaine
Des quatre jeudis ! »

Les petits vers du grand poète sont rares, et Monselet pouvait être flatté d'avoir inspiré ceux-là.

— Monselet, surtout au temps de sa jeunesse, fut souvent pressé d'argent. Un de nos confrères a rapporté qu'il excellait à dépister les créanciers. A cet effet, il avait tracé au blanc d'Espagne, sur la porte de sa mansarde, ce chiffre cabalistique : *N°* 100, et mis au-dessous cet alexandrin de circonstance :

Approche si tu veux, et poursuis si tu l'oses !

Le flot envahisseur s'arrêtait de lui-même devant cette barrière improvisée. Et si quelque importun plus audacieux, attiré par l'inscription même, tentait de soulever le loquet, Monselet, grossissant sa voix, criait aussitôt de l'intérieur, sur le ton de la pudeur alarmée :

« Il y a quelqu'un ! »

Théatres. — La Comédie-Française a repris, le 29 mai, l'une des plus jolies pièces d'Alexandre Dumas,

Mademoiselle de Belle-Isle, qui a bientôt cinquante ans d'origine, et qui est aussi jeune et aussi brillante qu'au premier jour. On a particulièrement applaudi Febvre dans le rôle du duc de Richelieu, Albert Lambert dans celui de d'Aubigny, et Mmes Bartet et Broisat dans ceux de Mlle de Belle-Isle et de Mme de Prie.

— A Cluny, le 30, reprise d'une vieille et amusante comédie jouée originairement (1866) avec un long succès, aux Folies-Dramatiques, *les Cinq Francs d'un bourgeois de Paris*, vaudeville en cinq actes de MM. Dunan-Mousseux et Jules Pelissié. Ce Dunan-Mousseux a été surtout célèbre comme directeur fondateur de la fameuse halle aux habits de la rue Montorgueil qui se vantait, dans une proclamation affichée sur tous les murs et devenue depuis légendaire, d'avoir « enfin fait faillite ». Mais sa comédie, reprise actuellement à Cluny, a survécu à son commerce et à lui-même. C'est une pièce à allures communes, mais d'une bonne humeur constante et qui a une fois de plus vivement réussi. Allart et Mlle Aciana ont eu le succès de l'interprétation, qui est d'ailleurs excellente comme ensemble.

— La Gaîté a repris, le 31, *le Dragon de la Reine*, opérette en trois actes de MM. Fr. Beauvallet et P. Decourcelle, musique de M. Léopold Wenzel, d'abord représentée à Bruxelles. La pièce est amusante, bien qu'un peu longuette ; la musique est très scénique et pleine de verve, mais sans grande originalité. Mmes Si-

mon-Girard, Gélabert, MM. Simon-Max et surtout Berthelier interprètent avec beaucoup d'entrain leurs rôles respectifs, et c'est à ces excellents artistes qu'est dû, surtout, le succès de cetre reprise.

— Le 1er juin, l'Ambigu a représenté pour la première fois un drame posthume de M. Julien Dallières, *la Mission de Jeanne Darc*, cinq actes en vers, qui avait été écrit jadis pour Rachel et même reçu à corrections par la Comédie-Française. M. Dallières est un vieil auteur dramatique, récemment décédé ; l'Odéon avait joué de lui, en 1843, un premier drame en vers intitulé *André Chénier*, dont le succès fut même assez vif. Il avait écrit ensuite un autre drame, *Napoléon et Joséphine*, dont Geffroy, l'éminent sociétaire de la Comédie-Française et ami intime de l'auteur, devait créer le principal rôle.

Le drame de M. Dallières a trouvé à l'Ambigu une interprétation insuffisante. MM. Gravier, Fabrègue, Pericaud, Faille, Mmes Aline Guyon, Delphine Murat, etc., sont à coup sûr d'excellents artistes de drame, mais ils ne savent pas assez bien dire les vers, surtout dans une œuvre écrite en vers libres, qui exigeaient une grande souplesse de diction et une certaine expérience du répertoire classique. M. Ad. Dupuis, l'excellent comédien du Vaudeville, qui est gendre de Geffroy, a mis en scène l'œuvre du regretté Dallières. C'est là une bonne action de plus à l'actif de ce comédien distingué qui a ainsi sauvé de l'oubli, pour quelques soirs,

le nom d'un poète mort, dit-on, du chagrin de n'avoir pas réussi !

— Le même soir, reprise de *Sigurd,* à l'Opéra, avec M. Escalaïs dans le rôle principal. Une débutante, Mlle Richomme, fille du peintre de ce nom et sœur de l'acteur Richomme, dit Dumény, de l'Odéon et de la Porte-Saint-Martin, débute sous le nom de Jeanne Raunay, dans le rôle d'Uta créé par Mlle Richard, et qu'une indisposition subite de Mlle Maret a laissé sans titulaire. Belle voix de contralto et début des plus honorables.

— Le Gymnase a donné, le 1er juin, une représentation extraordinaire au bénéfice d'un de ses plus anciens et de ses plus consciencieux pensionnaires, l'excellent Landrol, qui appartient, sans interruption, à ce théâtre depuis quarante-deux ans, et qui était tombé gravement malade. Les longs services de Landrol, qui a créé, dans sa carrière, 191 rôles et qui en a repris 143, lui méritaient bien la haute preuve d'estime que lui a donnée le public. L'affluence à cette représentation, pour laquelle la plupart des meilleurs artistes de Paris avaient donné leur concours, a été, en effet, extraordinaire : la recette s'est élevée à 18,162 francs, chiffre énorme pour une aussi petite salle. Ajoutons que Landrol, qui a paru plusieurs fois sur la scène dans la soirée, accomplira sa soixantième année le 27 du présent mois de juin.

— La Comédie-Française a repris, le 2 juin, une comédie attribuée à Molière : *le Médecin volant,* et que

beaucoup d'éditeurs ne placent pas dans ses œuvres. Ce n'est qu'en 1819 que Beffara retrouva une copie de cette comédie, qui est plutôt une parade, mais que connaissait déjà Jean-Jacques Rousseau, qui la signale dans ses œuvres. L'affiche du Théâtre-Français a cru devoir en restituer la paternité complète à Molière. N'eût-il pas été plus exact de la lui attribuer simplement à titre dubitatif? Quoi qu'il en soit, cette farce, qui prélude au *Médecin malgré lui*, au *Mariage forcé*, etc., a fort amusé le public, et M. de Féraudy, dans le rôle du faux médecin, et dans ses transformations un peu acrobatiques, a obtenu un succès tout particulier. Si ce n'est du bon Molière, c'est à coup sûr du Molière jeune, et qui promet déjà de devenir bientôt l'auteur de *l'Étourdi* et plus tard du *Misanthrope*.

— L'Opéra-Comique a repris, le 4 juin, l'un des meilleurs ouvrages de M. de Flotow, *l'Ombre*, dont la première représentation remonte au 7 juillet 1870, c'est-à-dire à la veille même de la guerre avec l'Allemagne. On se rappelle encore le succès qu'y obtinrent alors deux artistes des plus distingués, aujourd'hui disparus, le baryton Meillet et Mlle Priola. Fugère et Mlle Mézeray ont repris les mêmes rôles du docteur Mirouet et de Mme Abeille, et s'y sont fait vivement applaudir, l'excellent Fugère, surtout, qui a eu les honneurs de la soirée. Citons encore le ténor Delaquerrière et Mlle Samé, qui complétaient le charmant quatuor de *l'Ombre*.

La soirée avait commencé par la première représenta-

tion du *Baiser de Suzon,* opéra-comique en un acte de Pierre Barbier, musique de M. Henri Bemberg, élève de Massenet. On a bissé, dans ce joli ouvrage, qui est l'heureux début de son auteur, une mélodie délicieuse : « Suzon, Suzon, l'amour vous convie ! » qui sera bientôt chantée partout. On a également applaudi l'ouverture et la jolie introduction qui la suit. Barnolt, le tenorino Galand, le baryton Bernaert, et Mmes Auguez et Pierron, ont fort bien interprété *le Baiser de Suzon,* et Mlle Pierron s'est surtout fait applaudir dans la mélodie que nous citons plus haut.

— Les Estourneaulx nous ont donné, il y a quelques jours, une nouvelle représentation dans leur salle de la rue Rochechouart, très bien aménagée et toute pimpante de fraîcheur. Ils ont joué trois pièces en un acte : *Un Critique influent,* de MM. Fouré et Dargès, *les Premières Armes d'une ingénue,* de M. Saint-Eman, et *Rien des agences,* par MM. Dorian et Maurice Faré.

Ces petites pièces sont suffisamment amusantes pour des œuvres d'amateurs, mais il est à douter qu'elles puissent, sans de sérieuses retouches, affronter une plus grande scène. *Le Critique influent* est une saynète du genre aristophanesque dont le personnage principal n'est autre que M. Francisque Sarcey. Il s'est même produit, au moment où le rideau allait se lever sur cette petite pièce, un assez piquant incident que M. Sarcey raconte lui-même dans son feuilleton :

« Ces jeunes gens m'avaient demandé la permission de me mettre en scène. Je leur avais répondu que je savais avoir affaire à des hommes bien élevés, que j'étais sûr, par avance, qu'ils ne laisseraient jamais passer une plaisanterie que je ne pusse entendre. Mais voyez pourtant l'inconvénient des personnalités au théâtre, alors même qu'elles sont inoffensives et spirituelles. Le soir de la première et unique représentation, comme le rideau tardait à se lever, un de ces messieurs vint me dire tout bas à l'oreille qu'ils se trouvaient dans le plus grand embarras. L'acteur qui devait représenter le critique influent, un jeune élève du Conservatoire, avait disparu. On ne pouvait s'expliquer son absence. Le matin même, il avait répété; comment se faisait-il qu'il fût malade le soir? Ces jeunes gens n'y comprenaient rien; je souriais dans ma vieille barbe.

« Pauvre garçon! il avait eu bien tort de prendre peur! Je ne lui en eusse pas voulu le moins du monde. J'aurais fait mieux : s'il était venu chez moi me demander conseil, je lui aurais volontiers donné des indications pour son rôle. Je suis très bon enfant, sans que ça y paraisse.

« Il fallut qu'un des associés se dévouât et lût le rôle. »

— Citons encore, pour être complet, la réouverture intérimaire, à la date du 5 juin, du théâtre des Nouveautés avec une direction et une troupe de passage où fi-

gurent cependant quelques artistes de valeur tels que M. Legrenay et Mme Génat. Cette troupe a représenté deux pièces de MM. Charles Lyangé et Lagrenaudie, *Où est ma fille?* comédie en trois actes, et *Je me suis trompé,* vaudeville en un acte. Ce sont là des œuvres d'amateur et qui n'auront certainement qu'une durée très éphémère. Mais le point curieux, c'est que les deux auteurs, MM. Lyangé et Lagrenaudie, n'en font qu'un : Lagrenaudie est le nom réel, tandis que Lyangé est le pseudonyme. Et ce pseudonyme est fabriqué à son tour avec le nom d'Angély, sous lequel l'auteur joue lui-même sa pièce, ce qui fait trois noms pour une seule personne : un nom réel, un pseudonyme et un anagramme. C'est en somme ce qu'il y a de plus intéressant à signaler dans la double tentative de M. Angély-Lyangé-Lagrenaudie.

— Le 6 juin, à la Comédie-Française et à l'Odéon, célébration du 282e anniversaire de la naissance de Corneille. A la rue de Richelieu on joue *Horace* et *le Menteur,* et, entre les deux pièces, M. Got récite une ancienne poésie de Th. Gautier, *le Soulier de Corneille ;* à l'Odéon, *le Cid* et *le Menteur* (1er acte) sont accompagnés d'*Une Collaboration,* à-propos en un acte, en vers, d'Albert Lambert père. *Le Cid* sert de début à Mlle Marcya, rôle de Chimène, un peu bien lourd pour ses jeunes épaules.

— Le Théâtre d'application a, le même soir, célébré le même anniversaire avec deux actes du *Menteur* et un

à-propos en vers de M. Alexis Martin, *les Débuts de Corneille*. Le deuxième acte de *le Roi s'amuse* complétait ce très intéressant spectacle.

— Le théâtre Déjazet, sous la direction intérimaire d'un M. Berthin, a donné, le 7 juin, la première représentation du *Baiser d'Yvonne*, vaudeville en trois actes, mêlé de chant, de M. Eug. Medina, musique de M. E. Domergue. La pièce, qui est assez amusante, rappelle, tour à tour, *le Chapeau de paille d'Italie* et *la Noce à Nini*. Mais il y a trop de musique, et la principale interprète, Mme Rosina Ragani, y fait aussi trop souvent preuve d'une bonne volonté excessive, que la claque a encore encouragée outre mesure.

— A l'Ambigu-Comique, le 8 juin, reprise de *la Forge de Saint-Clair*, drame dû à la collaboration du ménage Louis Figuier, et qui avait déjà été représenté à Cluny en 1874 sous le titre de *l'Enfant*. Pièce émouvante et pathétique, bien jouée par Gravier, Gatinais, et Mmes D. Murat et Lévi-Leclerc.

Varia. — *Le Théâtre des Marionnettes*. — Nous avons parlé, dans notre dernier numéro, de l'innovation théâtrale qui vient d'avoir lieu dans la salle Vivienne. Ce sont MM. Signoret et Bouchor qui ont eu l'initiative de ce joli théâtre des marionnettes, si admirablement machiné. Notre confrère Anatole France, qui en a étudié le mécanisme de près, et dans la coulisse, en les voyant fonc-

tionner, nous donne à ce sujet les curieux détails qui suivent :

« Ces marionnettes de M. Signoret sont les plus savamment articulées qu'il y ait au monde. Grandes d'un mètre de haut à peu près, elles sont empalées, à l'orientale, sur des barres de fer grosses comme le pouce qui leur servent de colonne vertébrale. Au ras des pieds de la poupée, cette barre de fer entre dans un socle de bois assez semblable au « terrain » qui supporte les sapins de copeau dans les bergeries d'enfants. Sur ce socle, tout un clavier de pédales que le montreur de marionnettes, qui se promène dans les sous-sols du théâtre, touche avec les doigts. Chaque note de ce petit piano fait mouvoir un fil, qui remue un membre, qui esquisse un geste. La gamme de ces sept notes, parcourue par un impresario habile, suffit à exprimer toutes les passions humaines. Vous comprenez le mouvement : *Do :* je t'envoie un baiser (geste de la galanterie); *ré :* je porte la main à mon cœur (geste de l'amour); *mi :* à ma tête (geste de la douleur); *fa :* à mon nez (geste de l'ironie); *sol :* à la garde de mon épée (geste de la colère, premier état); *la :* j'ouvre les deux bras en même temps (geste de la stupéfaction à son paroxysme); *si :* je remue les deux pieds à la fois (geste de la fureur exaspérée). En vérité, ce sont bien là les marionnettes diaboliques auxquelles les saints évêques espagnols, au synode d'Orihuela, interdirent la représentation des mystères : « *Imagunculis*

fictilibus mobili quadam agitatione compositis, quas « Fiteres » vulgari sermone appellamus... »

Une Douzaine de Vertus... animales. — Le journal *le Temps* a publié, dans ses numéros des 1er et 2 juin, une nouvelle intitulée *Scaldado* et signée El Antillano. Cette nouvelle, qui est assez intéressante, se termine de la manière suivante :

« Je me mis en tête de reprendre les tentatives de Franklin pour arriver à la perfection morale. Je choisis douze groupes de bêtes, dont chacun représentait une des vertus indiquées par le philosophe, et je les installai confortablement autour de ma demeure, les uns dans des bassins, les autres dans des jardins pleins de fleurs, ceux-ci dans des cages, ceux-là dans des étables, etc. Au milieu d'eux, j'avais constamment présentes à l'esprit ces douze vertus, et je choisis :

Pour la tempérance.	le chameau
Pour le silence.	la carpe
Pour l'ordre.	le castor
Pour la résolution.	l'oiseau-mouche
Pour l'économie	la fourmi
Pour le travail.	le bœuf
Pour la sincérité	le chien
Pour la modération.	le mouton
Pour la propreté.	le cygne
Pour la tranquillité.	l'éléphant

Pour la chasteté . . . . . la perruche
Pour l'humilité. . . . . l'âne.

Quant à la treizième vertu, — la justice, — je la trouvais trop élevée pour en investir aucun des êtres qui m'entouraient. Je me jugeai moi-même indigne de la représenter, et je me contentai d'inscrire en lettres d'or, à l'entrée d'un petit pavillon central où venaient se résoudre devant moi les discussions soulevées entre les gens de la famille, le mot

TOLÉRANCE

sans espérer pourtant que, dans les pays les plus civilisés, cette grande vertu soit appliquée à tous les efforts de l'intelligence humaine avant cinq ou six mille ans. Et ce sera encore très heureux. »

Mme Roland poète. — On a adjugé dernièrement, dans la vente des autographes de Dentu, une lettre de Mme Roland qui se termine par l'épigramme suivante. Rien n'indiquait, dans cette lettre, que cette femme célèbre fût ou ne fût pas l'auteur de ces jolis vers badins, mais ils étaient écrits tout entiers de sa main :

ÉPIGRAMME

En grasseyant, la divine Cloé
Disait un jour : « Qu'importe un œil, un nez!
Est-ce le corps ? C'est l'âme que l'on aime.

L'étui n'est rien. » Voilà dans l'instant même
Que de l'armée arrive son amant;
Taffetas noir, étendu sur la face,
Y couvre un nez qui fut jadis charmant,
Ou bien plutôt n'en couvre que la place.
Il voit Cloé, veut voler dans ses bras.
Cloé recule et sent mourir sa flamme.
« Mon Dieu! dit-elle, est-il possible, hélas!
Qu'un nez de moins change si fort une âme?

Le Crâne de Donizetti. — La lettre suivante, qui émane du petit-neveu de l'auteur de *la Favorite,* nous met au courant des vicissitudes par lesquelles a passé son crâne avant d'arriver à la place définitive où il se trouve aujourd'hui.

Péra, le 15 mai 1888.

Monsieur,

La version d'un journal italien relative à Donizetti n'est pas absolument exacte. En effet, un médecin, le docteur Carcano, après avoir fait, en 1848, l'autopsie de mon grand-oncle, en a conservé le crâne pour faire des études. Le docteur Carcano venant à mourir, tout son mobilier fut vendu à l'encan. En 1875, les restes de Donizetti furent transférés du cimetière à la basilique de Bergame, où ils furent déposés dans le monument érigé par ses deux frères, François et Joseph. C'est à cette occasion qu'on se souvint que le crâne n'avait pas encore été retiré de chez le docteur Carcano. On alla aux informations et on put établir, d'après le registre de vente du défunt médecin, qu'une *coupe* avait été achetée pour quelques centimes par un charcutier. On se rendit chez ce dernier et on découvrit, en

effet, dans le tiroir du comptoir, le crâne qu'on recherchait. Le brave charcutier, ignorant l'origine de cet objet, s'en servait comme d'une sébile pour y mettre de la monnaie. On lui acheta cette sébile moyennant un prix supérieur à celui qu'il l'avait payée et on plaça le crâne à la bibliothèque de Bergame, où il est conservé depuis lors religieusement.

Agréez, etc.

J. Donizetti.

Quelques Millionnaires. — Dans un article de la *Revue des Deux-Mondes* sur les plus grosses fortunes d'Amérique, nous trouvons la liste des douze familles les plus riches du monde :

Noms et nationalités.	Capital.
Jay Gould, Américain.	1,375,000,000
J.-W. Mackay, Américain. . .	1,250,000,000
Rothschild, Anglais.	1,000,000,000
C. Venderbilt, Américain. . . .	625,000,000
J.-P. Jones, Américain.	500,000,000
Duc de Westminster, Anglais. .	400,000,000
John-J. Astor, Américain. . . .	250,000,000
W. Stewart, Américain.	200,000,000
J.-G. Bennett, Américain. . . .	150,000,000
Duc de Sutherland, Anglais. . .	150,000,000
Duc de Northumberland, Anglais.	125,000,000
Marquis de Bute, Anglais. . . .	100,000,000

Au-dessous de ce chiffre, et ne tenant compte que des

fortunes dont le capital est d'au moins 25 millions, on trouve que les familles qui possèdent ce capital au minimum sont de 700 dans le monde entier, ainsi réparties :

Angleterre.	200
États-Unis.	100
Allemagne et Autriche.	100
France	75
Russie.	50
Indes.	50
Autres pays.	125

Pour donner une idée bien tangible de la fortune de M. Gould, le plus richissime citoyen de tout l'univers, nous dirons que sa fortune lui permet de dépenser 191,000 fr. par jour, c'est-à-dire 7,900 fr. par heure, et 120 fr. par minute !...

LES MOTS DE LA QUINZAINE

On parlait de Mme M..., une jolie veuve dont on n'a jamais connu le mari.

« Ce n'est pas ce que vous pensez, dit quelqu'un. Mme de M... a épousé un homme d'un certain âge qui est mort jeune encore. »

(*Gil Blas.*)

Au bal :

« Oh ! Mademoiselle, je vous ai vue bien souvent...

— Où donc?

— Dans mes rêves ! ! !

— En ce cas, Monsieur, vous avez dû y voir aussi maman, car je ne vais nulle part sans elle. »

Rencontre sur le boulevard :

« As-tu un louis sur toi ?

— Non.

— Et chez toi ?

— Ça ne va pas mal, je te remercie. »

(*Rappel.*)

L'histoire du langage :

« Depuis quand n'appelle-t-on plus les chevaux des coursiers ?

— Depuis qu'il y a des courses. »

Un Parisien qui vient de louer une maison de campagne se promène le matin dans le jardin et voit de la poussière sur les plantes.

« Françoise ! crie-t-il à sa bonne, vous avez encore oublié d'épousseter le jardin ! »

VARIÉTÉS

LETTRE INÉDITE

DU

MARÉCHAL LE BŒUF

La lettre suivante a été adressée à un colonel, qui était alors au Mexique, où il occupait une situation militaire importante dans le corps d'armée commandé par le général de Lorencez, et qui est mort depuis général de division et sénateur. La mort récente du maréchal donne à cette lettre un intérêt d'actualité.

Au colonel X...

Paris, le 9 juillet 1862.

J'ai lu et relu avec le plus vif intérêt, mon cher colonel, la lettre, je veux dire le rapport très remarquable que vous avez bien voulu m'adresser sur votre expédition si glorieuse, bien qu'elle n'ait pas abouti. Le long intervalle qui s'était écoulé entre la publication du rapport mexicain et l'arrivée du rapport français avait vivement préoccupé l'opinion publique, et les bruits les plus

sinistres étaient mis en circulation. Enfin les dépêches du général Lorencez sont venues dissiper ces nuages en montrant, une fois de plus, tout ce qu'il y a d'héroïsme chez le soldat français. Sans les obstacles matériels contre lesquels vous vous êtes heurtés, et que vous n'avez pu rompre, faute de moyens suffisants, vous seriez aujourd'hui à Mexico. La belle affaire du 99e l'a prouvé surabondamment et a noblement clos la première partie de la campagne. Les esprits sont entièrement rassurés, et l'on voit avec une vive satisfaction que, grâce à votre moral, on peut attendre, pour vous envoyer des renforts, qu'ils puissent franchir avec moins de dangers la zone pestilentielle.

On vous envoie 12 pièces de 12 rayées; c'est notre nouveau calibre de siège. Malgré sa puissance, il ne faut pas l'employer de trop loin; les grandes portées pour les bouches à feu rayées ne doivent être considérées que comme des qualités de plus, mais à utiliser exceptionnellement. C'est toujours de près qu'il faudra employer même le 12 rayé. Au surplus, le colonel de Laumière (qui fut chef d'attaque à la gauche en Crimée) a tout ce qu'il faut pour bien commander votre artillerie, pourvu qu'on ne lui compte pas les munitions trop parcimonieusement. L'Empereur a donné des ordres fort sages à ce sujet.

Vous prendrez une éclatante revanche dans la deuxième période de la campagne, personne n'en doute, et

vous nous reviendrez bientôt avec de glorieux souvenirs de plus. Que n'ai-je pu être des vôtres dès l'origine de l'expédition ! Que de péripéties émouvantes dont l'odieuse défection des Espagnols n'a pas été la moindre ! On assure que M. Mon ne veut plus revenir en France tant il serait embarrassé de l'attitude à tenir après un fait aussi inouï qui a compromis sa signature et son autorité [1].

J'avais espéré, mon cher colonel, que ma réponse vous porterait un compliment [2] ; je connais votre moral, vous savez attendre. On m'assure que l'attente ne sera pas longue. Ici on a dit quelques mots de vos relations qui seraient un peu froides avec votre général. Bazaine va vous rejoindre.

Est-ce que vous seriez disposé à renouer votre union avec ce digne chef qui savait si bien vous apprécier ? Peut-être serait-il plus sage de rester au poste qui vous a été assigné, ne serait-ce que pour faire tomber les bruits dont je vous parle ci-dessus. Le général de Lorencez vous a d'ailleurs proposé avec de très belles notes. J'ai cherché inutilement à voir Forey et Bazaine. Je pars demain pour Rome, la Corse et l'Algérie ; il y fera chaud, mais j'aimerais mieux la chaleur du Mexique.

---

1. Lire sur la campagne du Mexique, pour bien comprendre les divers points visés dans cette lettre, la belle Étude militaire publiée chez Dumaine en 1874 par le capitaine Niox, aujourd'hui colonel et professeur à l'École de guerre.

2. Au sujet du grade de général de brigade auquel le colonel X... ne fut promu que le 14 mars 1863.

La reconnaissance de l'Italie par la Russie, puis bientôt, dit-on, par la Prusse, paraît assurer pour quelque temps au moins la paix sur le continent, et vous donner tout le temps d'en finir glorieusement et fructueusement. Personne ne le souhaite plus que moi.

Au revoir, mon cher colonel; croyez bien à toute mon affection.

Général Le Bœuf.

Georges d'Heylli.

Le Gérant : D. Jouaust.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

GAZETTE ANECDOTIQUE

NUMÉRO 12 — 30 JUIN 1888

SOMMAIRE.

La Quinzaine : Impression produite par la mort de Frédéric III. — Guillaume II. — Inauguration à Montbrison de la statue du poète Victor de Laprade. — Reconstruction de l'Opéra-Comique. — Exhumation des restes de Beethoven à Vienne. — M. Floquet et la Délégation de l'Académie française. — Nécrologie. — Choses d'Allemagne. — Théâtres. — Bibliographie.

Varia : Lettres de Paul Baudry. — L'Égérie de Guillaume II. — Le Mariage de Sarah-Bernhardt. — Le Premier Engagement de Rachel. — Une Pseudo-Impératrice. — Lamartine et la *Revue des Deux-Mondes*. — Les Origines du *Bourgeois Gentilhomme*. — Militaires ou Confesseurs. — Bossuet-Prudhomme.

15 juin.

LA QUINZAINE. — L'empereur d'Allemagne, Frédéric III, est mort aujourd'hui un peu après onze heures du matin. Depuis plusieurs jours le dénouement fatal était prévu. Frédéric III aura donc régné exactement quatre-vingt-dix-neuf jours. Sa mort a produit partout une profonde et douloureuse impression, même en France, où ce souverain, beaucoup plus humanitaire que ceux qui

l'ont précédé ou que celui qui lui succède, avait éveillé de sérieuses sympathies, aussi bien par les souffrances prolongées qu'il supportait si héroïquement que par les manifestations, plusieurs fois répétées, de ses sentiments pleins d'élévation et de noblesse. Il était beaucoup plus imbu des idées modernes et plus porté à tenir compte des progrès de la civilisation qu'aucun de ceux qui l'entouraient et le conseillaient, et il aura assez vécu, comme empereur, pour permettre de croire que, s'il eût été dans un état de santé qui lui eût assuré un long règne, les difficultés qui menaceront longtemps la paix de l'Europe se seraient peu à peu dissipées et auraient même fini par disparaître entièrement.

Le prince qui lui succède sous le nom de Guillaume II[1] aurait un bien beau rôle à jouer dans le sens même que nous venons d'indiquer, car on peut dire aujourd'hui qu'il tient également la paix du monde ou la guerre dans ses mains.

17 juin.

La ville de Montbrison a inauguré aujourd'hui la statue de l'un des plus illustres enfants du pays forézien, le poète Victor de Laprade. Cette statue, due au ciseau du sculpteur Bonassieux, a été élevée dans un jardin public de la ville, sur l'emplacement d'un ancien banc où La-

1. Voir sur ce prince les renseignements déjà donnés dans notre *Gazette* des 15 novembre 1887, p. 274, et 15 mars dernier, p. 136.

prade aimait s'asseoir. Le poète est représenté debout ; sa main droite tient un crayon, la gauche une feuille de papier ; il s'appuie sur un morceau de granit où sont gravés les titres de ses ouvrages avec leurs dates : *Psyché* (1841), *Odes et Poèmes* (1843), *Poèmes évangéliques* (1852), les *Symphonies* (1855), *Idylles héroïques* (1858), *Questions d'art et de morale* (1861), *la Voix du silence* (1865), *le Sentiment de la nature avant le christianisme et chez les modernes* (1866), *Pernette* (1867), *l'Éducation libérale* (1873), *Poèmes civiques* (1873), *Tribuns et Courtisans* (1875), *Livre d'un père* (1876), *Contre la musique* (1880), *Critiques idéalistes* (1880).

L'Académie française avait choisi pour la représenter à la cérémonie le poète même qui a succédé à de Laprade, M. François Coppée. C'est donc lui qui a prononcé le discours d'usage, et le jeune académicien aura ainsi eu l'honneur de louer solennellement deux fois de suite le poète dont, avec son habituelle modestie, il s'est tout d'abord déclaré, au début de sa harangue, n'être que « l'humble successeur ».

20 juin.

La Chambre a nommé une Commission favorable à la reconstruction de l'Opéra-Comique sur l'emplacement où il a été brûlé, avec façade sur le boulevard. Neuf membres sur onze acceptent le projet ministériel. Les deux membres hostiles sont MM. de Douville-Maillefeu et Ray-

nal. M. de Douville-Maillefeu, en sa qualité de radical, est opposé radicalement à la reconstruction du théâtre. Suivant lui, le genre de l'Opéra-Comique est « démodé, philistin, province » ; il n'en faut plus ! M. Raynal, plus conciliant, se borne à demander l'ajournement de la question après l'Exposition, le théâtre ne pouvant être terminé à temps pour cette solennité internationale. Quant au ministre, le spirituel M. Édouard Lockroy, il se cramponne avec raison à son projet, qui est le seul raisonnable et le seul pratique. Mais soyez certain qu'on va chicaner sur la question dépenses pendant de nombreuses séances, et que la Chambre se séparera sans qu'on ait rien décidé !

— M. Castagnary, directeur des Beaux-Arts, décédé le 11 mai dernier, vient d'être remplacé par notre confrère Gustave Larroumet, maître de conférences à l'École normale, ancien chef du cabinet de M. Lockroy, ministre de l'instruction publique, et auteur de travaux déjà célèbres sur Marivaux et sur Molière. Ajoutons que M. Larroumet, qui tient, avec raison, à conserver son titre et sa situation de maître de conférences à l'École normale, a désiré n'être que « délégué » dans ses nouvelles fonctions. Mais cette subtilité administrative n'enlève rien à ses attributions et à ses privilèges comme directeur des Beaux-Arts.

22 juin.

On vient d'exhumer les restes de Beethoven à Vienne

(Autriche) pour les transporter du cimetière de Waehring, situé aux portes de la ville, au cimetière central de la capitale, dont on veut faire une sorte de Père-Lachaise en y réunissant les restes de tous les personnages illustres morts à Vienne. La cérémonie de la translation a eu lieu aujourd'hui à une heure de l'après-midi en présence de nombreuses députations des Sociétés musicales, des grands établissements spéciaux et d'une foule énorme accourue de tous les points de l'Empire. Les becs de gaz brûlaient dans les rues en signe de deuil, et l'affluence était très recueillie. Au cimetière on chanta des chœurs de Beethoven, et un des principaux artistes de Burgtheater, M. de Lewinski, lut un éloge funèbre. Enfin, le coadjuteur, l'Évêque Angerer, qui avait assisté, étant alors enfant de chœur, aux funérailles de l'illustre compositeur (1827), donna la bénédiction au cercueil.

La veille, le cercueil avait été ouvert. On avait trouvé le corps dans un état de conservation peu satisfaisant : il était de couleur jaune tirant sur le brun, une partie du crâne était brisée ; les oreilles avaient disparu, gardées, dit-on, par le médecin qui avait été chargé de l'autopsie en 1827, et qui aurait voulu étudier les causes de la surdité du grand compositeur. Aujourd'hui encore, les médecins et les savants présents à l'exhumation voulurent faire de nouvelles études sur le crâne de Beethoven ; mais, une partie de l'assemblée ayant vivement protesté, le cercueil dut être refermé, et on constitua une garde chargée de le

surveiller jusqu'à l'inhumation définitive. Ce n'était pas d'ailleurs la première fois qu'on ouvrait le cercueil de Beethoven : semblable opération avait déjà eu lieu en 1863. Ajoutons que la tombe de Beethoven au cimetière de Waehring était voisine de celle du compositeur Schubert, dont les restes seront aussi transportés à leur tour au cimetière central.

23 juin.

Inauguration, dans les jardins des nouveaux bâtiments de l'Institut national agronomique, rue Claude-Bernard, de la statue de l'un de ses éminents professeurs, M. Léonce Guilhaud de Lavergne, décédé le 18 février 1880, à l'âge de soixante et onze ans, et qui avait occupé la chaire d'économie rurale lors de la reconstitution de l'Institut agronomique en 1876. La statue, due au ciseau de M. Alfred Lanson, a été élevée par souscription publique. Deux discours ont été prononcés par MM. Léon Say, président du Comité de souscription, et par M. Viette, ministre de l'agriculture.

24 juin.

Dans sa séance du 14 juin dernier, l'Académie française a entendu la lecture d'un fragment du Ve volume de l'*Histoire des Princes de Condé*, de M. le duc d'Aumale, qui va prochainement paraître en librairie. La conclusion de cette belle étude historique a particulièrement

impressionné la docte assemblée : en voici le passage le plus intéressant :

Je continue ce livre comme je l'ai commencé, aux mêmes lieux, dans la disgrâce et sous le poids d'un exil que je crois immérité. Et me voici arrivé au moment critique : il me faut montrer le coupable dans le héros. Avant de poursuivre ce récit, je m'expliquerai sur cette faute que rien ne peut effacer. Les coups qui me frappent ne troublent pas la sérénité de mon jugement, et je tiens à conserver vis-à-vis de ceux qui prendront la peine de me lire la liberté d'appréciation que je retrouve au fond de mon cœur. Ce point acquis, je pourrai traverser cette époque douloureuse, louer le capitaine, admirer l'énergie déployée dans une mauvaise cause, sans craindre que les éloges adressés à l'homme de guerre incomparable ne ressemblent à une défense du prince coupable, à une apologie que ma conscience repousse[1].

Toute tyrannie est haïssable. L'homme de bien a le devoir de protester à tout risque contre l'acte tyrannique qui, dans sa personne, atteint le public ; — de résister, de lutter même si, au péril de sa vie, il peut mettre un terme à l'oppression de tous ! Il n'a pas le droit de troubler sa patrie, de la déchirer, d'y porter la guerre, pour venger une offense personnelle. »

Les termes de cette conclusion, qui contient au début un si douloureux aveu, ont inspiré à l'Académie la pensée de faire mettre un terme à l'exil du duc d'Aumale. A cet effet, les diverses classes de l'Institut se sont entendues, et le 22 juin une délégation composée de M. Léopold Delisle, président, et de MM. Pasteur, Jules Simon,

1. Allusion au Grand Condé.

Barthélemy Saint-Hilaire, Charles Garnier, Wallon, vicomte Delaborde, J. Bertrand, Camille Doucet, Deloche, Aucoc, Camille Rousset, Xavier Marmier, Becquerel, Frémy et Bailly, est allée trouver le président du Conseil pour lui demander de vouloir bien provoquer le retrait du décret qui avait expulsé M. le duc d'Aumale du territoire français. La délégation faisait surtout valoir, en dehors des mérites personnels de M. le duc d'Aumale, la générosité dont il avait fait preuve en cédant à la France, après sa mort, la possession du merveilleux domaine de Chantilly et des incomparables collections que le château renferme.

M. Floquet a répondu à la délégation qu'il ne lui appartenait pas de prendre une décision de cette importance en dehors du Conseil des ministres et a promis de lui soumettre la question dès le lendemain. En conséquence, hier, 23 juin, le Conseil a délibéré à ce sujet, mais, malgré les avis favorables, dit-on, de M. le Président de la République et de M. de Freycinet, ministre de la guerre, le Conseil a décidé qu'en raison des circonstances actuelles il n'était pas possible d'accueillir la demande faite au nom de l'Institut.

26 juin.

Le regrettable duel Dupuis-Habert, dont nous avons entretenu nos lecteurs au moment où il s'est produit, a eu son dénouement aujourd'hui devant la Cour d'assises. Le survivant, M. Habert, et les témoins du duel,

MM. Fiorentino de la Rovère et Bournand, pour M. Dupuis, et Silvestre et Tanneguy de Wogan, pour M. Habert, ont été acquittés tous les cinq, mais non sans difficultés. Le président s'est, en effet, montré très sévère pour eux tous, surtout pour les témoins, qui semblent avoir plutôt envenimé l'affaire qu'ils auraient pu, avec un peu plus de souplesse, arranger à l'amiable et sans combat.

Une des personnes appelées devant le tribunal pour l'édification des jurés a prononcé un mot grave :

« Si, a-t-elle dit, on n'insérait pas dans les journaux les procès-verbaux des duels, il y en aurait beaucoup moins, les adversaires et les témoins ne poussant généralement leur querelle jusqu'au bout qu'en vue de la publicité qui peut être faite à leur profit et sur leurs noms. »

Il nous semble qu'après cette déclaration si explicite, le mot d'ordre dans tous les journaux devrait être désormais le refus absolu d'insertions relatives aux duels.

— Une ancienne cantatrice de l'Opéra-Comique, Mlle Jacqueline Seveste, fille de l'ancien directeur des théâtres de banlieue, et sœur de Didier Seveste, l'artiste de la Comédie-Française, tué à Buzenval, vient d'épouser M. Édouard Normand, maire de Nantes, plusieurs fois millionnaire.

Nécrologie. — 10 juin. — Mme Decamps, veuve du célèbre peintre de ce nom, à l'âge de quatre-vingt-trois

ans. Elle était la mère de Mme Édouard Dentu, veuve de l'éditeur bien connu du Palais-Royal.

11 juin. — Mme Meissonier, femme de l'illustre peintre et sœur de feu Steinheil, peintre lui-même et auteur de nombreuses compositions religieuses et de restaurations de vitraux.

— Le journaliste d'Herblay, ancien rédacteur du *Clairon*, et qui fut aussi directeur de théâtre, notamment à Lyon, où il dirigea un moment le Grand-Théâtre. De son vrai nom il s'appelait Louis-Alfred Maugeis, et il avait soixante et un ans.

14. — Mme Éléonore Escallier, artiste peintre, qui avait la spécialité des fleurs et des fruits. Elle avait exposé pour la première fois en 1857 et avait obtenu une médaille en 1868. On remarque dans un des nouveaux salons du palais de la Légion d'honneur de fort jolis dessus de porte de cette artiste distinguée.

18. — L'abbé Joseph Durand, curé d'Arcueil (Seine), et dont la courageuse conduite pendant le siège et la Commune fut alors très signalée. Ce prêtre modeste aurait pu à ce moment accepter un évêché, mais il préféra demeurer dans sa paroisse, où il était adoré. Né en 1819, ordonné prêtre en 1844, l'abbé Durand était curé d'Arcueil depuis 1860.

— Mort de M. de Maupas (Charlemagne-Émile), ancien ministre de la police, ancien préfet, ancien sénateur, et dont la participation active au coup d'État de décem-

bre 1851 est trop connue pour que nous ayons besoin d'y insister. Il avait soixante-dix ans.

— Mort de notre confrère Arnold Henryot, ancien rédacteur du *National* et du *Siècle,* gendre d'Edmond Texier. Il n'avait que quarante-sept ans.

21. — Paul Pont, membre de l'Institut, conseiller honoraire à la Cour de cassation et l'un des jurisconsultes les plus éminents de ce siècle. Il appartenait, à ce dernier titre, à l'Académie des sciences morales et politiques. Il était né à Barcelone en 1808, et il était en retraite comme conseiller depuis 1883. Il laisse des ouvrages considérables sur le droit, notamment une nouvelle édition des « Codes français » en collaboration avec MM. Faustin-Hélie et Rivière.

24. — Décès du journaliste financier Monbel, de son vrai nom Marestaing, et qui a été successivement rédacteur de *la Liberté*, sous Émile de Girardin, et directeur de *l'Avenir national* et du *Télégraphe.* Il avait soixante-treize ans.

26. — On annonce le décès du peintre Théodore Maillot, élève de Picot et de Drolling, auteur de nombreuses peintures murales et décoratives, et de plafonds et de portraits. Il avait soixante-deux ans.

Choses d'Allemagne. — A propos de l'avènement du nouvel empereur d'Allemagne et des promesses de paix,

mêlées à des menaces de guerre, qui nous arrivent d'outre-Rhin, M. Philibert Audebrand, rédacteur de *l'Événement*, a eu l'idée d'entreprendre, dans son fauteuil, un petit voyage à Berlin parmi les livres de sa bibliothèque. Voici quelques-unes des étapes de ce curieux voyage.

— « Il demande le repos et la paix! Je le crois bien! C'est ce que demande toujours un oiseau de proie pour dévorer à son aise ce qu'il tient dans ses serres. » — Gœthe, *Goëtz de Berlichingen.*

— « Pour un philosophe qu'il y a dans Berlin, que de corps sans âme! Je vous défie de vivre avec ces Allemands des bords de la Sprée sans devenir ce qu'était un habitant de la Béotie. » — Voltaire, *Correspondance*, tome III.

— « Il vit des aigles coiffées d'or, et il frissonna d'horreur, car, il le sait, ces aigles impériales trempent souvent leurs becs et leurs serres dans le sang des peuples. » — Jean-Paul Richter, *la Mort d'un ange.*

— « Jeune homme, où vas-tu?

— A Berlin.

— Qu'y vas-tu faire?

— Contempler chez lui-même celui des peuples qui est le plus victorieux et qui, par conséquent, doit avoir le plus de bonheur.

— Jeune homme, qu'y vois-tu?

— Une capitale qui a le frisson, quand elle regarde du côté de la Russie, et qui a la fièvre, quand elle regarde du côté de la France; un peuple qui rêvait de n'avoir qu'à fumer sa pipe en s'emplissant de bière et qui, depuis dix-huit ans, passe les trois quarts de sa vie à faire la charge en douze temps. » — Tourgueneff, *Agenda d'un Passant.*

— « Heureux homme que je suis ! Je me suis échappé du bagne germanique. Paris, salut ! France, sois ma seconde mère, celle près de laquelle je vivrai et je mourrai. Terre de la liberté, des arts, de l'élégance, du champagne, de l'esprit ! Ne sois pas inclémente pour moi, terre de France ! Je suis un *Prussien libéré.* » — Henri Heine, *l'Europe littéraire*, 1883.'

— « J'ai lu, ce matin, un peu de la prétendue constitution concédée à la Prusse. Ne le voyez-vous pas à ma lettre ? N'est-elle pas froissée, humide de larmes et de fureur ? Brutes imbéciles ! On leur assure le calme, l'ordre, la pâture, et on leur dit : « Voilà ce qui suffit à des « hommes », et ils le croient, et ils s'en réjouissent. Moyennant cela, on peut leur prendre la dîme de leur travail sous forme d'impôt, tous leurs fils et eux-mêmes pour en faire des soldats qu'on mènera tuer les autres et faire tuer par les autres, et ils diront encore : « C'est « pour le mieux... »

« Un noble peut souffleter un soldat prussien en pré-

sence de ses camarades, et si le soldat prussien fait seulement mine de se plaindre, il est forcé de mettre culotte bas, et quatre de ses pareils, quatre autres soldats, devenant bourreaux par ordre, lui donnent la schlague publiquement et le font mourir sous les verges.

« On agit avec la race allemande encore pis que les juifs avec le Sauveur. Celui-ci fut obligé de porter la croix où on le supplicia ; mais, du moins, on ne l'obligea point à la construire. Je puis apprendre le français à Paris ; mais, bon Dieu ! quand apprendrai-je à oublier l'allemand ? » — L. Boerne, *Lettres de Paris*.

— « Comment ! qu'est-ce à dire ? Ces hypocrites n'ont qu'un mot à la bouche : — « Paris est la grande Baby-« lone, — Paris est une sentine d'impureté, — Paris est « le lupanar de l'univers. » Ah ! qu'ils savent bien qu'ils donnent cours au plus effronté de tous les mensonges ! Ne parlons ni de Londres, ni de Naples, ni de Vienne ; arrêtons-nous à Berlin. Oui, il existe à Paris un vice élégant, raffiné, trop de vice ; mais à Berlin, la corruption est triple, la débauche grossière. Tous les faubourgs sont pourris. Et, puisqu'ils osent parler de prostitution, prouvons-leur par des faits, par des noms, par des chiffres, que dans les maisons de tolérance de Paris l'Allemande est dans la proportion de 75 pour 100. Et voilà comment il y a tant de corruption en France, puisqu'il y a la corruption germaine ! » — Le docteur Kalisch, *Coup d'œil sur l'Europe*.

— « Si un homme humiliait un autre homme comme la Prusse le fait pour l'Autriche, on dénoncerait cet homme à la Société protectrice des animaux. La Prusse a commandé à l'Autriche de se taire, quand elle volait au roi de Hanovre sa couronne, et l'Autriche s'est tue. L'Autriche s'était aplatie comme une punaise après Sadowa. La Prusse a exigé que l'Autriche vînt avec elle, quand elle a dépouillé le petit roi de Danemark de deux de ses duchés, et l'Autriche a obéi. Aujourd'hui, la Prusse fait la triple alliance, où elle attelle l'Autriche à l'Italie, son ennemie historique, et l'Autriche obéit, l'oreille basse. Si, demain, Bismarck jetait son mouchoir dans les rues de Vienne en disant à l'empereur d'Autriche : « Rapporte ! » le Hapsbourg, toujours docile, obéirait. » — Skobeleff, *Un Dîner chez Gambetta.*

— « J'ai voulu voir Berlin, l'Athènes des Allemands, à ce qu'ils disent. Je me suis frotté aux philosophes de l'endroit. Les philosophes ont tous une grande barbe, jamais lavée. Ils fument pour boire, ils boivent pour fumer. De nos conférences avec eux, j'ai tiré cette conclusion qu'ils ont deux estomacs comme un bœuf : un premier estomac qu'ils emploient à digérer la bière ; un second estomac, appelé barbe, à l'aide duquel ils digèrent leur sot orgueil et la fumée de leurs pipes. » — Z..., *Lettres intimes.*

Théâtres. — Mme Vaillant-Couturier, qui n'avait

encore chanté à Paris que l'opérette, et que l'étranger et la province seuls connaissaient comme cantatrice d'opéra-comique et même d'opéra, a débuté le 12 juin à l'Opéra-Comique dans le rôle de Carmen de l'opéra de ce nom. Elle y a mieux réussi les jours suivants que le premier soir, où cette aimable artiste avait un « trac » épouvantable. Toutefois le personnage de Carmen ne lui sied qu'à moitié ; elle sera mieux, semble-t-il, dans le rôle de la Manon de Massenet qu'elle doit chanter au même théâtre, l'hiver prochain.

— Aux Folies-Dramatiques, le 13, première représentation de *Coquin de printemps!* folie-vaudeville en trois actes et cinq tableaux de MM. Ad. Jaime et G. Duval. Cette pièce, qui en rappelle beaucoup d'autres et qui nous expose la fantasque odyssée d'un avoué en goguette, a vivement réussi par sa belle humeur sans prétention. Colombey, de l'Odéon, y joue avec beaucoup de verve le rôle de l'avoué Landurin, et il est fort bien secondé par Gobin, Guyon, Alexandre, et Mmes Aubrys, Carina et Libert.

— Le Châtelet a repris, le 14, un vieux drame de d'Ennery et Grangé, *les Bohémiens de Paris,* qui a déjà tout juste quarante-cinq ans d'âge. C'est le vrai mélodrame selon la vieille formule, et il est interprété aujourd'hui par deux artistes de premier ordre pour ce genre spécial maintenant un peu démodé, MM. Taillade et Laray. A citer encore Mlle Bépoix qui joue très spirituellement le rôle de la grisette Artémise.

— Le 15, au Théâtre Libre, trois premières représentations : *Monsieur Lamblin,* un acte de M. Georges Ancey; *la Prose,* trois actes de M. Gaston Salandri, et *la Fin de Lucie Pellegrin,* un acte de M. Paul Alexis. La première pièce a été bien accueillie; la seconde a paru trop longue; quant à la troisième, qui n'a que des femmes pour interprètes, il serait aussi difficile qu'inconvenant de la raconter, et la majorité du public ne l'a pas écoutée jusqu'au bout.

A dater de l'hiver prochain, le Théâtre Libre donnera ses représentations dans la salle des Menus-Plaisirs.

— A la Comédie-Française, le 18, reprise de *Une Famille au temps de Luther,* tragédie en un acte de Casimir Delavigne qui date de 1836. L'intérêt en est fort médiocre et le sujet poussé trop au noir. Les interprètes, MM. Mounet-Sully, Silvain, Clerh, et Mmes Lloyd et Muller, ont fait ce qu'ils ont pu pour animer leurs rôles, mais il est à douter qu'ils aient à les jouer bien longtemps.

— Le même soir, à l'Opéra, M. Bérardi s'est tiré tant bien que mal du rôle d'Hamlet, dans l'opéra d'Ambroise Thomas, qu'il abordait pour la première fois, et où il a été, toutefois, très applaudi dans la grande scène de folie de l'acte des comédiens.

— Le Théâtre d'application de M. Bodinier a donné aujourd'hui son douzième spectacle, qui doit clôturer, à partir du 29 juin, les représentations de sa première an-

née d'exercice. On jouait *le Passant,* de Coppée ; le deuxième acte de *l'Aventurière ; le Mari de la Veuve,* de Dumas père, et pour finir *la Farce du cuvier,* scène du XVe siècle arrangée par M. Gassier des Brûlies. C'est, en somme, le spectacle le plus intéressant que nous ait donné jusqu'à ce jour le Théâtre d'application, qui est toujours en progrès.

— Le 21, au théâtre des Menus-Plaisirs, première représentation de *l'Amour au village,* opérette en un acte de M. Albert Riondel, musique de M. Émile Camys. La musique de ce compositeur nouveau venu est suffisamment scénique et parfois d'une facture élégante ; c'est un heureux début.

25 juin. — Le Théâtre Indépendant a donné aujourd'hui sa dernière soirée de la saison. On a joué une comédie en vers de M. Georges Taylor, *les Ronces du chemin,* qui a réussi. Ce joli théâtre ne rouvrira plus maintenant qu'en novembre.

Bibliographie. — « 1814. » — C'est sous ce simple millésime, qui dit tant de choses dans sa concision, que M. Henry Houssaye vient de publier à la librairie Perrin l'histoire si dramatique et si passionnante de la première chute de Napoléon. Ce n'est donc pas l'année 1814 tout entière que l'auteur fait passer mois par mois sous nos yeux : il ne nous donne même pas le commencement du drame militaire où Napoléon joua avec tant de persévé-

rance sa fortune et sa couronne. Ce n'est que la péripétie finale que le nouvel historien nous raconte, et les phases diverses, les alternatives tour à tour glorieuses et désespérantes de cette lutte véritablement héroïque dans laquelle l'empereur se défendit pendant plusieurs semaines avec 40,000 hommes seulement contre les armées coalisées de l'Europe tout entière. On demande partout des romans, on veut des lectures palpitantes, des aventures émotionnantes, il n'est vraiment pas besoin d'aller chercher aussi loin. Aucune fiction ne présente et ne présentera jamais l'intérêt du récit historique grandiose que nous a donné Henry Houssaye, et qu'il a écrit dans un style si coloré et si vivant en puisant aux sources les plus sûres, souvent les plus inconnues, et toujours les meilleures. Son livre est l'histoire d'un géant qui tombe de tout son haut, mais qui semble plus grand encore après sa chute. Et quel romancier inventerait jamais une plus chevaleresque et plus extraordinaire histoire ?

Varia. — *Lettres de Paul Baudry.* — Un litige vient de se produire au sujet de la succession de Paul Baudry, le célèbre peintre mort en 1886. Au cours du procès l'avocat de la défense, M. Léon Renault, a été amené à lire des lettres de Baudry, dont quelques-unes sont vraiment intéressantes. En voici plusieurs fragments, dont les premiers ont rapport à son grand travail du plafond de l'Opéra :

A M. de Girardot.

1873.

De nouvelles commandes, je ne pourrai les accepter que dans deux ans. Et ce ne seront pas les premières, car je repousse aux calendes grecques les demandes qu'on me fait chaque semaine. En attendant, je m'étends avec délices sur mes peintures de l'Opéra à 383 francs le mètre.

Et un peu plus tard, à un autre ami :

1875.

On me rendra cette justice plus tard que, si j'ai déserté en apparence les Salons annuels, ç'a été par dévouement à la grande peinture... Une petite toile nous assure le succès et souvent la fortune. Si la gloire m'est donnée, ce qui est bien douteux, j'aurai la satisfaction de dire que j'aurai négligé complètement le profit.

1877.

... Je reviens nu comme un petit saint Jean. Beaucoup de gloire, me dites-vous, mais peu de chemises! — Hélas! voilà ce qui est le plus certain.

Je ne sais encore quelle est la victime que je vais choisir pour me relever de cette misère, entre cinq ou six portraits qu'on me propose. Il faut que je me décide, et que j'aie quelque monnaie pour mon voyage d'Égypte et mon futur logis, que je choisirai je ne sais où, je ne sais quand, et je ne sais comment.

Enfin voici une lettre tout entière adressée par le peintre à son meilleur ami :

A Charles Ephrussi.

Fontainebleau, lundi.

Mon bon Charles,

J'ai la chance d'avoir eu un très beau temps aujourd'hui; alors je me reprends de goût pour la belle forêt. J'ai, de plus, parfaitement dormi; alors je vois tout doré comme les feuilles des paysages d'automne. Pour le reste, tu le sais, c'est la monotonie ouatée d'un homme qui rêve qu'il a des rentes, pas beaucoup! et qui sent que la marmite n'est pas d'une solidité étrusque, pélasgienne! Tu connais ces bâtisses indestructibles, comme dit Popelin de la beauté de notre princesse; et toi, Carlo, à quoi passes-tu le temps? Moi, ton peintre désœuvré, je suis capable de rester encore quinze jours ici, si le ciel m'est toujours clément. Puisque je prends des vacances pour la première fois de ma vie, prenons-en jusque-là. Je m'imagine que cette coloration automnale va être tout à fait giorgionesque, et je veux voir ça. Je ne l'ai encore vu qu'en peinture.

Écris-moi un brin; par exemple, il me faut quelques paroles pour mettre sous ma musique; tu me les feras bientôt, n'est-ce pas, cher Charles? Une petite lettre de toi me sera comme un flocon rosé dans mon ciel.

Mes monstres d'enfants te font toutes sortes de tendresses. Le père et la mère se joignent à eux.

Je t'embrasse tendrement, mon Charles.

PAUL.

L'Égérie de Guillaume II. — Voici une bien curieuse révélation faite par le journal *la Tribune* de New-York sur les relations du nouvel Empereur d'Allemagne et de

la comtesse de Waldersee. Un journal anglais, la *Pall Mall Gazette*, semble avoir donné quelque authenticité à ces renseignements en les reproduisant dans tous leurs détails.

La Tribune donne à entendre que Mme de Waldersee, la femme du quartier-maître général du grand état-major allemand, est l'Égérie du jeune souverain, qu'elle exerce sur lui une influence d'autant plus considérable que la nouvelle impératrice n'en a que fort peu.

Mme de Waldersee serait née à New-York en 1845 et son père serait un banquier de cette ville, David Lea. Venue en Europe, miss Mary Lea a figuré avec éclat à la cour du prince Frédéric de Sleswig-Holstein, qu'elle épousa secrètement et morganatiquement à Paris, le 3 novembre 1864. Pour légitimer cette union, l'empereur d'Autriche donna à la princesse le titre de princesse de Noër, qu'elle conserva quand son mari vint à mourir en 1865.

La princesse était jeune, belle, distinguée, fort riche et fort spirituelle; elle était reçue dans la plus haute société européenne; à Ems, elle rencontra le comte de Waldersee, qui jouissait de la faveur spéciale du roi Guillaume de Prusse et dont la carrière devait être fort brillante. Mme de Noër l'épousa vers la fin de 1866 et elle ne tarda pas à faire de son salon à Berlin le centre du grand monde politique de la capitale allemande et le point de ralliement du parti bismarckien.

Le prince Guillaume, dès les premières années qui suivirent la fondation de l'empire, avait témoigné au chancelier un attachement enthousiaste. Il fut tout naturellement un des assidus de la maison Waldersee, et le pouvoir qu'avait pris sur lui, dès l'abord, la comtesse, s'accrut encore quand le prince épousa, en 1881, une des petites-nièces du premier mari de cette dernière, la princesse Victoria de Sleswig-Holstein. Celle-ci ne sut s'acquérir l'affection ni de sa belle-mère, la princesse Victoria, ni de l'impératrice Augusta. Au contraire, la comtesse de Waldersee la prit sous sa protection et la circonscrit si bien qu'elle ne songea nullement à trouver mauvais l'ascendant que la comtesse avait peu à peu conquis sur le prince Guillaume. Mme de Waldersee exerça donc et exerce encore une influence qu'on ne saurait estimer trop considérable sur le prince qui vient de monter sur le trône et sur sa famille. Bien qu'elle ait été fort mal vue à la cour dans ces derniers mois, bien qu'elle ait eu l'imprudence de se compromettre trop ouvertement avec les antisémites, qu'elle se soit fait exiler pour ainsi dire avec son mari à Kœnigsberg et qu'elle ait attiré des désagréments au prince Guillaume, elle est l'astre montant du nouveau règne. Les attentions que lui ont témoignées tous les ambitieux pendant la maladie de l'empereur Frédéric III ont clairement montré quel serait le pouvoir dont elle va disposer.

Voici encore, sur le premier mariage de miss Lea

avec le prince de Sleswig-Holstein, un piquant renseignement :

Le mariage eut lieu à la légation américaine; miss Lea eut le ministre des États-Unis pour témoin, et, pour bien montrer que son union était parfaitement légitime et pouvait être publiée sans inconvénient, miss Lea eut la fantaisie d'exiger que toute la noce fît, selon la coutume bourgeoise, un tour au Bois. Le prince y consentit et le déjeuner eut lieu dans un des restaurants près de la cascade. Les deux époux se rendirent en Égypte; c'est là que le prince mourut au bout de deux mois de mariage. Sa femme alla demeurer alors à Vienne; elle y fut reçue à la cour et l'empereur changea son titre de comtesse de Noër en celui de princesse; enfin elle épousa, en 1866, le comte de Waldersee, et on sait le reste.

Le Mariage de Sarah-Bernhardt. — Au cours d'un procès que soutient en ce moment Mme Sarah-Bernhardt contre les héritiers Ballande, de curieuses insinuations ont été faites par l'avocat de la partie adverse au sujet de la validité du mariage de la célèbre artiste avec M. Damala.

En effet, dans l'instance pendante est intervenue Mme Damala déclarant que l'acte de vente du théâtre des Nations que lui avait consentie Ballande devait être nulle, attendu qu'en 1883, date de l'engagement contracté par elle, elle était en puissance de mari, et que

M. Damala n'avait pas alors donné à sa femme l'autorisation exigée pour que le susdit acte fût valable.

C'est en réponse à cette intervention que les héritiers Ballande demandent incidemment au tribunal de prononcer la nullité du mariage célébré en Angleterre, en 1882, entre la grande artiste et M. Damala. D'après eux, ce mariage serait nul pour inobservation des formes prescrites par la loi, et pour clandestinité.

« Ce mariage, disent-ils par l'organe de Me Maritain, n'est qu'une plaisanterie, une fantaisie qui n'a pas duré et qui est désavouée par Mme Sarah-Bernhardt elle-même, puisque, au mariage de son fils, elle n'a pas signé de son nom de Damala. »

Et Me Maritain de nous donner, sur ce mariage et sur Sarah-Bernhardt elle-même, quelques détails piquants.

Le mariage, il a été fait à la vapeur, entre deux trains, par un pasteur que l'on a trompé — sur l'âge même des époux. Car Sarah-Bernhardt, qui se donnait trente printemps seulement, en avait bien trente-huit, — elle est née en 1844. Le pasteur n'a pas su la religion de ceux qu'il mariait. Damala était grec orthodoxe et Sarah-Bernhardt, non pas juive, comme on le pense, mais catholique, — elle a été baptisée et élevée au couvent; elle s'appelait alors de son vrai nom *Rosalie !*

Enfin, les deux artistes n'avaient pas attendu les quinze jours de résidence à Londres nécessaires pour la validité du mariage.

Le Premier Engagement de Rachel. — On vient de vendre, à l'hôtel Drouot, une collection d'autographes où figurait le texte original et authentique du premier engagement de Rachel au théâtre, avec la direction du Gymnase.

Cet engagement était contracté moyennant *trois mille francs* par an, du 1er février 1837 au 1er mai 1843.

Chaque année, le traitement de l'artiste devait être augmenté de mille francs. Un congé annuel lui était accordé. Cet engagement se termine ainsi :

Le présent engagement aura même force et valeur que s'il était passé devant notaire. Voulons qu'aucun de nous ne puisse y manquer sous quelque prétexte que ce soit, à peine d'un dédit de la somme de quatre-vingt mille francs.

Fait triple entre nous, dont un pour l'administration et l'autre pour Mlle Félix (Élise), le 7 janvier 1837.

Cet acte porte aussi les signatures de Delestre-Poirson et de Cerfbeer, directeur et administrateur du Gymnase, et du père et de la mère de Rachel, alors mineure.

Ce curieux document a été acheté 110 francs. On sait d'ailleurs que Rachel n'exécuta pas son engagement avec le Gymnase jusqu'à son terme fixé, puisqu'elle débuta à la Comédie-Française dans l'année qui en suivit la signature (12 juin 1838).

Une Pseudo-Impératrice. — Notre confrère Paul Dhormoys raconte, dans les intéressants mémoires qu'il publie

sur le second Empire, l'anecdote suivante qui démontre qu'il s'en fallut de bien peu que Mlle de Montijo ne devînt pas l'impératrice Eugénie :

« C'était en 1850, à un concert donné au ministère de l'intérieur, sous le court ministère de Ferdinand Barrot.

On avait réservé, au milieu du grand salon, un petit espace avec des sièges dorés pour le président, les ministres et leurs femmes.

Je me trouvais derrière ces fauteuils, causant avec la femme et la fille d'un chef de division, vieil ami de ma famille ; la jeune fille était remarquablement belle.

Tout à coup le président se retourna, et, s'adressant à ma voisine :

« On ne vous a pas vue avant-hier à l'Élysée, lui dit-il.

— Ce n'était pas notre tour d'invitation, répondit la mère.

— Oh ! mais je vous en ferai envoyer pour chaque bal, reprit le prince. Votre absence y faisait un vide. »

Et il reprit la conversation avec Mlles de La Hitte.

Quelques minutes plus tard, au moment où je quittais ma place pour rejoindre le groupe des hommes, le capitaine Lepic, alors officier d'ordonnance du président, me rejoignit et me dit :

« M. le président m'a chargé de vous demander le nom et l'adresse des deux dames avec lesquelles vous causiez tout à l'heure.

— Monsieur, lui répondis-je du plus haut de ma jeune

dignité, le mari et le père de ces dames est ici; je vais, si vous le désirez, vous présenter à lui. C'est tout ce que je puis faire. »

C'est ainsi que j'assistai aux débuts d'une idylle qui dura quinze mois.

Louis-Napoléon s'était sérieusement épris de Mlle X... La famille était des plus honorables. Le prince n'était que président. On disait alors qu'il cherchait à épouser une simple citoyenne. On parla mariage à la famille; je pourrais citer le nom de l'ami du futur empereur qui fut envoyé comme ambassadeur, — mais la jeune fille aimait un jeune chef de bureau qu'elle épousa l'année suivante.

Elle est morte il y a deux ans, après s'être remariée en secondes noces avec M. Gallois-Gignoux, propriétaire du magasin de nouveautés des Trois-Quartiers.

Si la jeune fille et la famille avaient été moins honnêtes et moins désintéressées, si le président de 1850 avait épousé une simple bourgeoise qu'il aimait, qui sait quelle aurait été l'histoire de 1850 à 1870? »

Lamartine et la Revue des Deux-Mondes. — L'anecdote suivante est racontée par le regretté Blaze de Bury dans ses intéressants mémoires, encore en cours de publication :

« C'est en 1848. Lamartine était ministre des affaires étrangères. Il devait alors deux mille francs à la *Revue*. Un matin, Buloz, passant boulevard des Capucines, où

était encore le siège du ministère, monte lui donner le bonjour. On l'accueille à bras ouverts, le grand charmeur, plus que jamais, éloquent, génial, familier; puis, au moment de se quitter :

« A propos, vous savez que je vous dois deux mille francs? » dit Lamartine en se rasseyant.

Il ouvre son tiroir, en sort deux billets de banque qu'il place sur la tablette du bureau.

« Très bien, reprend Buloz; vous me devez deux mille francs; mais, si vous tenez à régler nos comptes, permettez-moi de vous rappeler qu'il vous revient une partie de cet argent.

— Et comment cela? fait Lamartine.

— Vous oubliez la *Marseillaise de la Paix*.

— Bast! deux pages de vers, la chose n'en vaut pas la peine. »

Buloz eut le tort, ou, si l'on aime mieux, la fierté d'insister :

« Pardon, Monsieur le ministre, des vers de Lamartine, cela se paye toujours, et la *Revue* entend y mettre le prix que vous fixerez.

— Soit! reprend alors Lamartine; mais croyez alors, mon cher monsieur Buloz, que ce que j'en fais n'est que pour vous obéir. »

Et, balayant la tablette d'un geste froid, il fit rentrer les deux billets de mille francs dans le tiroir, qu'il referma correctement. »

Les Origines du Bourgeois Gentilhomme. — A l'assemblée annuelle de la Société d'histoire diplomatique qui a eu lieu, le 24 mai, dans la salle de la rue Saint-Simon, M. Albert Vandal a donné lecture d'un mémoire intitulé *Molière et le Cérémonial turc à la cour de Louis XIV*. Voici le résumé de la partie principale de ce curieux mémoire, qui expose et résout une question littéraire et théâtrale assez intéressante :

« On sait qu'en 1669 la Sublime-Porte envoya en France un ambassadeur extraordinaire, un certain Soliman, qui embarrassa beaucoup M. de Lyonne quand il s'agit de le recevoir en cérémonie, et qui étonna, qui effaroucha même un peu les provinces, la ville et la cour, par l'air de mépris tout oriental avec lequel il regardait les choses et traitait les hommes autour de lui. Rien ne déconcertait l'impassibilité de cette « Altesse turque », qui parlait toujours de la magnificence de son maître, et que le rayonnement du roi-Soleil laissait indifférente.

Admis devant Louis XIV, sans être intimidé ni ébloui par tout ce que lui en avait dit M. de Lyonne, qui s'était donné très respectueusement pour un petit secrétaire du roi, l'ambassadeur ne put jamais comprendre que le roi ne se levât point pour recevoir la lettre de Sa Hautesse, et il se retira en grommelant, quand on lui eut refusé satisfaction.

Le Bourgeois Gentilhomme, donné au théâtre l'année suivante (1670), rappela cette aventure et humilia, après

son départ, ce mamamouchi. Molière prit l'Excellence ottomane pour tête de Turc, et le comédien vengea le grand roi. Un Marseillais qui connaissait l'Orient, Laurent Dervieux, donna à Lulli et à Molière de précieux renseignements sur les costumes, les gestes, les usages, la langue même de ces mécréants. Ainsi, comme l'a très agréablement raconté M. Vandal, *le Bourgeois Gentilhomme* eut un à-propos que bien des gens ne lui soupçonnent pas, et fut une véritable revanche du rire français contre le flegme et l'orgueil de cette caravane diplomatique qui avait été, en son temps, une mascarade et presque un scandale. »

Militaires ou Confesseurs. — Anatole France nous raconte une amusante conversation qu'il eut l'an dernier au banquet celtique avec M. Ernest Renan :

« La conversation du dessert en était venue à rouler sur les qualités que les femmes apprécient particulièrement en nous, et l'un des convives, prenant brusquement l'illustre exégète à partie, lui avait posé cette question précise :

« Quels, ô mon cher maître, ont la meilleure place dans le cœur des femmes, les militaires ou les confesseurs ? »

M. Renan plaça doucement sa main sur la main de son interlocuteur et dit :

« Mon gentil voisin, une dame de grand mérite à qui

je posais un jour la question que vous m'adressez là me répondit : « Nous préférons les confesseurs, parce qu'ils « nous écoutent. »

Bossuet-Prudhomme. — Henry Monnier passe pour être l'auteur de cette fameuse phrase prudhommesque : « L'ambition perd l'homme. Si Bonaparte était resté simple lieutenant d'artillerie, il serait encore sur le trône de France. »

L'Intermédiaire rapproche de cette phrase la suivante, qu'on trouve, à propos d'Alexandre, dans le *Discours sur l'histoire universelle,* de Bossuet : « S'il fût demeuré paisible dans la Macédoine, la grandeur de son empire n'aurait pas tenté ses capitaines. »

GEORGES D'HEYLLI.

Le Gérant : D. JOUAUST.

2476. — Paris, imprimerie Jouaust et Sigaux, rue de Lille, 7.

AP
20
G25
année 13
t.1

Gazette anecdotique, littéraire, artistique et bibliographique

PLEASE DO NOT REMOVE
SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO
LIBRARY